



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
EX BIBLIOTHECA
WARCLANENSI
COMIT: DE BORCH
S. Halle fc.
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto





ROMANS
ET
CONTES,

ATTRIBUÉS

A MONSIEUR L'ABBÉ

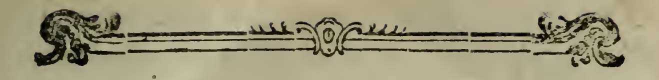
DE VOISENON.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXI.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Vous m'avez non seulement demandé, Madame, un Conte de Fée, vous avez même exigé qu'il fût fait avant mon retour à Paris ; vous m'avez de plus ordonné d'éviter toute ressemblance avec tous ceux qui paroissent depuis quelque temps. Croyez-vous, Madame, qu'il soit aussi facile de vous donner un Conte de Fée d'un tour neuf & d'un style moins commun que celui qui semble affecté à ces sortes d'Ouvrages, qu'il est aisé à Messieurs les Auteurs des Etrennes de la Saint-Jean *& des* Œufs de Pâque, *d'ajouter chaque jour un nouveau Chapitre à ces chef-d'œuvres d'esprit & de bon goût ? Quoi qu'il en soit, l'obéissance étant une vertu que votre sexe préfere peut-être à toutes les autres, je me*

ſuis mis à l'ouvrage , & je vous envoye tout ce que j'ai pu tirer de mon imagination. Vous vous appercevrez , par le ton différent qui regne dans le cours de ce petit Ouvrage , que mon imagination a peu de ſuite & change ſouvent d'objet. Elle dépend ſi fort de ma ſanté & de la ſituation de mon eſprit , que tantôt elle eſt triſte , tantôt bizarre , quelquefois gaie , brillante ; mais , en général , toujours mal réglée , & ayant peu de ſuite. Par exemple , le commencement de ce Conte eſt ſingulier , le récit du Sultan eſt vif , naïvement conté , & , je crois , aſſez plaiſant juſqu'au déſenchantement de la Princeſſe Trop eſt trop. *L'épiſode du Bonze Céraſin fournit encore un plus grand comique. Mais tout-à-coup arrive une deſcription d'un Temple & des différens ceintres qui le compoſent ; cet endroit , auquel on ne s'attend pas , eſt , ce me ſemble , intéreſſant ; c'eſt dommage qu'il ne m'ait pas été poſſible de faire dire tout cela a un autre qu'au Sultan Miſapouf , qui véritablement doit être étonné*

lui-même de tout ce qu'il débite de beau, & de la délicateſſe des ſentimens que je lui donne tout à coup. Les métamorphoſes qui ſuivent la fin de l'enchantement de la Princeſſe, ne produiſent rien de vif ni de bien piquant; mais le Sultan ayant annoncé au commencement de ſon Hiſtoire qu'il a été lievre, lévrier & renard, il a bien fallu lui faire tenir ſa parole. S'il ne lui eſt rien arrivé de plaiſant ſous les deux premieres formes, c'eſt, en vérité, la faute de mon imagination & du peu de connoiſſance que j'ai de la façon de vivre & de penſer de Meſſieurs les lievres: comme renard, il devoit ſans doute étaler toute la ſoupleſſe & la ruſe qu'on attribue à cette eſpece d'animal.

Au lieu de cela, je lui fais préférer une petite poule à une douzaine de gros dindons. Cette bévue, ſi peu digne d'un renard aviſé, produit une cataſtrophe qui fait honneur à nos plus grands Romans, & que le ton de ce Conte ne promet ſûrement pas. A l'égard de l'Hiſtoire de la

Sultane, je n'entreprendrai ni de la justifier, ni d'en faire la critique. Elle est moins originale que celle de Misapouf; & par-là elle plaira moins à certaines gens, & sera plus du goût de beaucoup d'autres. Pour moi, je vous avouerai que j'en fais moins de cas que de celle du Sultan, & que ce n'est pas ma faute si elle differe de genre, de style, & de ton. Pourquoi est-elle venue la derniere? Mon imagination s'est épuisée en faveur de Misapouf, & j'ai été obligé d'avoir recours à ma mémoire, pour me tirer de cette derniere Histoire. Je souhaite que le tout ensemble puisse vous amuser un moment. Je serai suffisamment payé de ma peine & de mon travail. Vous trouverez sans doute que ce Conte est un peu libre; je le pense moi-même; mais ce genre de Conte étant aujourd'hui à la mode, je profite du moment, bien persuadé qu'on reviendra de ce mauvais goût, & qu'on préférera bientôt la vertu outrée de nos anciennes Héroïnes de Romans, à la fa-

cilité de celles qu'on introduit dans nos Romans modernes. Il en eſt de ces ſortes d'Ouvrages, comme des Tragédies, qui ne ſont pas faites pour être le tableau du ſiecle où l'on vit. Elles doivent peindre les hommes tels qu'ils doivent être, & non tels qu'ils ſont. Ainſi ces Contes peu modeſtes, où l'on ne ſe donne pas ſouvent la peine de mettre une gaze légere aux diſcours les plus libres, & où l'on voit à chaque page des jouiſſances finies & manquées, paſſeront, à coup ſûr, de mode avant qu'il ſoit peu.

Vous ſerez étonnée qu'avec une pareille façon de penſer je me ſois livré ſi franchement au goût préſent, & que j'aye même ſurpaſſé ceux qui m'ont précédé dans ce genre, que je déſapprouve; mais, je vous le répete, c'eſt moins pour me conformer à la mode, que pour profiter du temps où elle eſt en regne, & ruiner, s'il eſt poſſible, ceux qui voudront écrire après moi ſur un pareil ton. Le Conte que je vous envoie eſt ſi libre & ſi plein de choſes qui

toutes ont rapport aux idées les moins honnêtes, que je crois qu'il ſera difficile de rien dire de nouveau dans ce genre. Du moins je l'eſpere : j'ai cependant évité tous les mots qui pourroient bleſſer les oreilles modeſtes ; tout eſt voilé ; mais la gaze eſt ſi légere, que les plus foibles vues ne perdront rien du tableau.





LE SULTAN MISAPOUF, ET LA PRINCESSE GRISEMINE, OU LES MÉTAMORPHOSES.

CONTE.

AH ! dit un jour en ſoupant le Sultan Miſapouf, je ſuis las de dépendre d'un Cuiſinier ; tous ces ragoûts-là ſont manqués : je faiſois bien meilleure chere quand j'étois renard. Quoi ! Seigneur, vous avez été renard, s'écria en tremblant la Princeſſe Griſemine ? Oui, Madame, répondit le Sultan. Hélas ! dit Gri-

ſemine en laiſſant échapper quelques larmes, ne ſeroit-ce point votre auguſte Majeſté, qui, pendant que j'étois lapine, auroit mangé ſix lapereaux, mes enfans ? Comment, dit le Sultan effrayé & ſurpris, vous avez été lapine ! Oui, Seigneur, répliqua la Sultane, & vous avez dû vous appercevoir que le lapin eſt un mets dont je m'abſtiens exactement ; je craindrois toujours de manger quelques-uns de mes couſins ou neveux. Voilà qui eſt bien ſingulier, repartit Miſapouf : dites-moi, je vous prie, étiez-vous lapin d'Angleterre ou de Caboue ? Seigneur, j'habitois une garenne de Norwege, répondit Griſemine. Ma foi, dit le Sultan, j'étois un renard du Nord, & il ſe peut, ſans miracle, que ce ſoit moi qui aye mangé vos ſix enfans ; mais admirez la juſtice divine, j'ai réparé ce crime en vous faiſant ſix garçons, & je vous avouerai, ſans fadeur, que malgré ma gourmandiſe & mon goût pour les lapereaux, j'ai eu plus de plaiſir à faire les uns qu'à manger les autres.

Seigneur, vous êtes toujours galant, répliqua Griſemine ; cela me fait eſpérer que votre ſublime Majeſté voudra bien me raconter ſes aventures. Volontiers, dit le Sultan ; mais à charge de revanche.

Je commence par vous avertir que mon ame a paſſé dans le corps de pluſieurs bêtes, non par tranſmigration, c'eſt un ſyſtême de Chacabou auquel je ne crois pas ; c'eſt par la malice d'une injuſte Fée que tout cela m'eſt arrivé. Avant d'entrer en matiere, je crois devoir détruire cette pernicieuſe doctrine de la Métempſycoſe. Seigneur, dit la Sultane, cela eſt inutile ; votre érudition ſeroit en pure perte ; je n'y comprendrois rien ; je crois, ſur votre parole, la Métempſycoſe une erreur ridicule : dites-moi ſeulement quelles ſortes de bêtes vous avez été. A la bonne heure, dit le Sultan. Premiérement, j'ai été lievre, enſuite lévrier, puis renard, & je dois, dit-on, finir par être un animal que je ne connois point, qu'on appelle Capucin. Seigneur, dit la Sultane, votre ſavante Majeſté n'a-t-elle jamais vu ſon ame éclipſée ſous la forme de quelque être inanimé ? Oui, ſans doute, répliqua Miſapouf, j'ai été baignoire. C'eſt, je le vois, la conformité de nos deſtinées, reprit Griſemine, qui nous a unis : j'ai paſſé comme vous par bien des formes différentes ; j'ai d'abord été barbue. Mais vous ne l'êtes pas mal encore, dit le Sultan. Vous êtes bien poli, Seigneur, répondit Griſemine ; j'ai donc été bar-

bue & lapine. Vous nous conterez tout ce qui vous eſt arrivé ſous ces deux métamorphoſes, dit le Sultan. Vous m'avez demandé mon hiſtoire, écoutez-la, ſi vous pouvez, ſans m'interrompre.





HISTOIRE
DU SULTAN MISAPOUF.

JE ne ſais ſi vous avez entendu parler du grand Hyaouas, qui étoit de l'illuſtre famille de Lama. Oui, Seigneur, dit Griſemine, ce fut lui qui conquit les royaumes de Laüs, de Tonquin, & de Cochinchine, deſquels eſt ſorti l'Empire de Gânan. Vous avez raiſon, répondit Miſapouf, &, pour une Sultane, cela s'appelle ſavoir l'Hiſtoire.

Le célebre Tonclukt étoit deſcendu de cet Hyaouas, & moi je ſuis arriere-petit-fils de ce Tonclukt. Tout cela ne fait rien, me direz-vous, à mes aventures : d'accord ; mais jai été bien aiſe de vous dire un mot de ma généalogie, pour vous faire voir que dans ma maiſon nous ne ſommes pas renards de pere en fils.

Mon pere étoit un petit homme gros & court ; ſa taille étoit l'image de ſon eſprit ; de ſorte que les ſourds pouvoient juger de ſon eſprit par ſa taille, & les aveugles, de ſa taille par ſon eſprit. Je n'en dirai pas davantage, parce que je pourrois m'échapper, & il ne faut

pas mal parler de ſon pere, quand on veut vivre long-temps.

Mon pere donc devint amoureux d'une Princeſſe qui avoit les cheveux crépus & l'ame ſenſible; ces deux choſes-là, dit-on, ſe ſuivent ordinairement. Cette ſenſibilité en queſtion me fit naître quelques mois avant leur mariage; je n'en fus cependant pas plus heureux, & vous verrez, par mes aventures, que j'ai fait mentir le proverbe. La premiere femme de mon pere, qui avoit les cheveux blonds, & qui étoit auſſi vive que ſi elle les avoit eus crépus, informée de ma naiſſance par quelques-uns de ces méchans eſprits de cour, au lieu de ſe venger en ſe faiſant faire un enfant légitime par un autre que ſon mari, s'aviſa de me prendre en guignon, & pria la Fée Ténébreuſe d'honorer de ſa protection l'antipathie qu'elle avoit pour moi. Cette vilaine Fée, qui avoit le caractere de la couleur de ſon nom, promit de me mener bon train, & jura que je ne ferois Sultan qu'après avoir délivré deux Princeſſes de deux enchantemens les plus extraordinaires du monde, & les plus oppoſés. Ce n'eſt rien encore que cette terrible néceſſité, il falloit, pour être quitte de ſa haine, que j'étranglaſſe mes amis, mes parens, & mes maîtreſſes.

Grifemine friſſonna à cet endroit de la narration du Sultan; il s'en apperçut, & lui dit : Ne craignez rien, Madame, tout cela eſt fait. Il falloit, outre cela, que je mangeaſſe une famille entiere dans un ſeul jour. Vous m'avouerez qu'il faut être enragé pour inventer une pareille deſtinée en faveur d'un honnête homme.

Ma propre mere, loin de me plaindre, parut envier le ſort qui m'étoit réſervé, & dit : Voilà un petit garçon trop heureux, il verra bien des choſes. J'avois à peine quinze ans lorſqu'elle me remit entre les mains de la Fée Ténébreuſe, pour commencer le cours de mes ſingulieres aventures. Petit bon homme, me dit la Fée, vous ignorez les obligations que vous m'allez avoir; s'il eſt vrai que la connoiſſance du monde forme l'eſprit, il n'y aura perſonne de comparable à vous. Je voulus lui témoigner ma reconnoiſſance. Treve de complimens, me dit-elle, ne me remerciez pas d'avance; je vais vous mettre en état de commencer votre brillante carriere. En finiſſant ces mots, elle me toucha de ſa baguette, & je devins une baignoire. Ce premier bienfait me ſurprit, je l'avoue. Sous ma nouvelle forme, je conſervois, pour mes péchés, la faculté d'entendre, de voir, & de penſer. La Fée appelle ſes femmes, & leur dit : Lâchez les robinets;

dans l'inſtant je me ſentis inondé d'eau chaude. J'eus une telle frayeur d'être brûlé tout vif, qu'il m'eſt toujours reſté depuis ce temps-là une averſion ſinguliere pour l'eau chaude, & même pour l'eau froide. Quand j'eus un peu repris mes ſens, j'entendis la Fée dire, d'un ton aigre: Qu'on me déshabille: cet ordre fut exécuté promptement, & je ne tardai pas à me voir chargé d'un poids énorme. Mes yeux, dont la Fée, par malice, m'avoit conſervé l'uſage, me firent connoître que ce fardeau étoit un gros derriere, noir & huileux, appartenant à la Fée. Seigneur, dit Griſemine en interrompant le Sultan, cette Fée étoit bien dépourvue d'amour-propre; il me ſemble que....... Il vous ſemble, reprit Miſapouf fâché d'avoir eté interrompu, que toutes les femmes doivent avoir autant d'amour-propre que vous en avez; & en cela vous avez tort: la méchanceté l'emporte en elles ſur tout autre ſentiment; & je ſuis certain que ſi la Fée eût pu trouver un plus vilain derriere que le ſien, elle n'eût pas manqué de l'emprunter pour me faire enrager. Quoi qu'il en ſoit, elle fit durer mon ſupplice une heure & demie: mon eſprit devoit commencer à ſe former; car en peu de temps je vis bien du pays. Miſapouf regardant la Sultane, à ces mots, s'apperçut qu'elle

ſe mordoit les levres pour s'empêcher de rire. Je crois, Madame, lui dit-il, que mes malheurs, loin de vous toucher, vous donnent envie de rire. Il eſt vrai, Seigneur, répondit Griſemine, j'ai peine à vous cacher la joie que je ſens en voyant qu'ils ſont finis. Ma foi, c'eſt s'en tirer avec eſprit, répliqua le Sultan ; je ne vous ai fait cette queſtion embarraſſante, que pour vous donner occaſion de briller. Enfin la Fée ſortit du bain. Je goûtois à peine la ſatisfaction d'en être délivré, que je l'entendis ordonner à ſon maudit Eunuque noir de ſe baigner dans ſa même eau. Le Sultan s'interrompant à cet endroit, dit à Griſemine : Savez-vous, Madame, exactement comment eſt fait un Eunuque noir ? Seigneur, lui répondit Griſemine, il n'y a point de ces gens-là parmi les lapins, & je n'ai, je ſache, jamais vu d'autre homme en déshabillé que votre ſublime Majeſté. Cela n'eſt pas trop vraiſemblable, dit le Sultan. Quoi qu'il en ſoit, vous ſaurez que c'eſt la plus vilaine, la plus dégoûtante choſe que l'on puiſſe enviſager. Je fus ſi frappé d'horreur à l'aſpect de ce monſtre, que je m'évanouis. Heureuſement qu'une baignoire ne change pas de viſage ; ainſi on ne s'en apperçut point : je ne revins que pour voir ce déteſtable objet faire mille impertinences pour amuſer

les femmes de la Fée. Si je veux jamais beaucoup de mal à quelqu'un, je lui ſouhaiterai d'être Eunuque noir. Pourquoi pas d'en devenir la baignoire, dit la Sultane? Parbleu, Madame, avec tout votre eſprit, vous n'êtes qu'une ſotte, répliqua le Sultan ; une baignoire, comme vous le ſavez par expérience, peut redevenir homme ; il n'en eſt pas de même d'un Eunuque. Votre Majeſté a raiſon, reprit Griſemine, c'eſt moi qui ai tort ; mais oſerois-je vous demander, Seigneur, combien de temps vous avez demeuré ſous cette métamorphoſe? Huit jours, Madame, dit le Sultan, qui me parurent huit ans ; le neuvieme, la Fée me rendit ma figure humaine, en diſant : Mon enfant, je ſuis contente de vous, vous avez bien fait votre métier de baignoire ; je crois que vous n'êtes pas fâché de tout ce que je vous ai fait voir en ſi peu de temps. Allez, pourſuivez vos brillantes aventures, & ſouvenez-vous de moi. Me croyant diſpenſé d'un remercîment, je lui tournai le dos, & je la quittai promptement Je courois à travers champs comme un fou, m'imaginant toujours avoir la phyſionomie d'une baignoire : j'uſai deux douzaines de mouchoirs à force de m'eſſuyer le viſage. Sur le ſoir, je me trouvai dans une forêt ; j'apperçus une fontaine & une aſſez

belle femme qui se baignoit : ce spectacle d'eau & de bain me rappelant mes malheurs, me fit prendre la fuite sur nouveaux frais, malgré les cris de la Dame, qui me répétoit de toutes ses forces : Arrêtez, Chevalier, la Fée aux bains vous en conjure. Ces mots me firent redoubler ma course. Ah ! cruel, continua-t-elle, puisque tu ne veux pas m'entendre, cours au moins délivrer le nez de mon mari. Vous croyez bien que c'est de quoi j'étois fort peu tenté; j'étois trop satisfait d'avoir délivré le mien, pour m'embarrasser de celui d'un autre. Au bout d'une heure d'une marche fatigante, je m'arrêtai, & je ne tardai pas, malgré mon inquiétude, à m'endormir. Au point du jour je fus réveillé par un bruit qu'un reste de sommeil me faisoit paroître éloigné; je sentis en même temps une main qui me défaisoit mon pourpoint & me prenoit le petit doigt; j'entendis une voix douce qui disoit : Je n'en ai jamais vu un si petit, j'espere qu'il pourra délivrer ma fille. J'ouvris tout-à-coup les yeux, & j'apperçus une Princesse d'une beauté à laquelle on ne peut comparer que la vôtre. Elle étoit dans un palanquin, entourée d'un grand nombre de gardes montés sur des chameaux : elle me fit monter dans sa voiture, & me plaça à sa gauche. Je pensai tomber à la renverse en

découvrant la figure exorbitante qui étoit à ſa droite : c'étoit un homme, ou plutôt un Démon, qui avoit dix pieds neuf pouces de haut. Je crus d'abord que c'étoit le Coloſſe de Rhodes; je levai les yeux pour le conſidérer, comme ſi j'avois voulu examiner les étoiles; je l'apperçus qui jetoir ſur moi des regards dédaigneux & moqueurs. Je regardai enſuite la Princeſſe; elle m'honora d'un ſourire admirable, qui eſt toujours demeuré gravé dans ma mémoire. Vous m'en avez ſouvent rappelé le ſouvenir, Madame, & ne vous en êtes pas mal trouvée. Je reviens à mon Géant : j'eus peur pour la Princeſſe qu'il ne fût ſon mari; c'eût été un meurtre; j'étois bien perſuadé qu'il n'étoit pas ſon amant. Je ne pus réſiſter à ma curioſité; je lui demandai à l'oreille ſi c'étoit-là Monſieur ſon mari. Non, me dit-elle. Au moins, continuai-je, vous n'avez aucun deſſein ſur lui, ce n'eſt point un prétendant? Non, répondit-elle encore. Ne ſeroit-ce point, lui dis-je, le Chef de vos Eunuques? Il falloit que cet animal de Géant eût l'oreille auſſi fine qu'elle étoit grande; car je parlois très-bas; cependant il m'entendit, & me donna un coup de pouce ſur la joue, qui me jeta à la renverſe ſans connoiſſance. Seigneur, dit la Sultane, cela pourroit s'appeler un ſoufflet.

Eh! vous n'y penſez pas, Madame, répondit Miſapouf, un ſoufflet ſe donne avec toute la main. Je vois bien que je me trompois, dit Griſemine. Mais vraiment, c'eſt un de vos talens, répliqua le Sultan. La Princeſſe me pinça, me chatouilla pour me faire revenir; tout fut inutile : elle trouva un ruiſſeau, & me répandit une telle quantité d'eau ſur le viſage, que j'ouvris les yeux avec un effroi terrible. Je crus fermement que j'étois encore transformé en baignoire. Après m'être remis de mon trouble, j'imaginai devoir dire à mon donneur de coups de pouce : Monſieur, voilà une fort mauvaiſe plaiſanterie. Petit bon homme, me répondit-il, c'eſt pour vous apprendre à demander ſi je ſuis Eunuque. Ignorez-vous, ajouta la Princeſſe, que de ſoupçonner quelqu'un d'être de ces gens-là, ou quelque choſe d'approchant, c'eſt lui faire une offenſe cruelle? Ainſi vous auriez dû vous diſpenſer d'une ſemblable queſtion ſur le compte du Seigneur Zinpuziquequoaziſi.

Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, voilà un nom qui eſt auſſi grand que lui. Je vois bien, Princeſſe, pourſuivis-je, que Monſieur eſt de vos amis. Non, me répondit-elle, je ne le connois que depuis une heure, & il n'a d'autre avantage ſur vous que celui de m'avoir appris

ſon nom. Le mien, dis-je alors, chargera moins votre mémoire. Je m'appelle Miſapouf tout court. Vous en avez bien l'air, me dit le Géant. Je ne répondis point à cette agréable plaiſanterie, pour éviter une nouvelle querelle.

Je vais vous apprendre, me dit la Princeſſe, ce qui vous procure le haſard de me voir : il faut pour cela vous faire une partie de mon hiſtoire.

Je ſuis la Reine Zemangire; mon mari eſt Roi de ces vaſtes forêts, & c'eſt pour cela qu'il ſe nomme le Roi Sauvage.

Son bonheur auroit été parfait, s'il n'eût pas été traverſé par la Fée Ténébreuſe. Que je le plains, Madame; vous connoiſſez cette...... Doucement, morbleu, dit le Géant, n'en dites pas de mal, car je ſuis ſon fils. Ce n'eſt pas ce que vous faites de mieux, reprit la Reine. Ce trait-là me fit voir qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Mais puiſque vous êtes le fils de la Fée Ténébreuſe, continua la Princeſſe, faites-moi raiſon de deux enchantemens qu'elle a faits contre mes filles. Quels ſont ces enchantemens, demanda le Géant? Ma chere mere ne m'inſtruit pas de ce qu'elle fait; je ne ſuis encore ni Magicien ni Génie. Pour le dernier, on le voit bien, dit la Reine en ſouriant. Je vais vous informer du malheur de mes deux filles, & de

ce qui l'a causé. La Fée Ténébreuse devint amoureuse de mon époux. Cela ne me surprend point, dit le Géant, on dit qu'elle est sujette à cela. Je crois, continua la Princesse, qu'elle est aussi fort sujette à n'être pas aimée. Le Roi, qui me chérit de toute son ame, reçut très-mal sa déclaration & les avances qu'elle lui fit. Il lui représenta qu'elle n'étoit ni d'âge ni de figure à pouvoir le rendre infidele. Puisque tu es assez sot, dit la Fée, pour refuser mes faveurs, je m'en vengerai. La Reine est grosse, elle acouchera de deux filles ; tu ne pourras les marier que lorsque tu auras trouvé pour chacune un petit doigt convenable à ces deux anneaux que tu vois, & que je leur destine : il y en a un aussi petit que l'autre est prodigieux ; il dépendra de moi de les placer & de les distribuer comme je le jugerai à propos.

La prédiction de la Fée fut accomplie ; je mis au jour deux filles : l'une devint grande, belle & bien faite ; l'autre resta d'une petitesse excessive. La Fée, qui leur a fait présent des deux anneaux en question, n'avoit eu aucun égard à la différence de leurs tailles ; elle avoit au contraire pris plaisir à contrarier la Nature ; elle usurpa encore le droit de les nommer ; &, conséquemment à la bizarrerie de ses dons, elle appela ma grande fille *Trop est trop*, &

l'autre, la Princeſſe *Ne vous y fiez pas*. Depuis que mes filles ſont en âge d'être mariées, elles en ont autant d'envie que ſi elles avoient un anneau fait comme les autres. Il s'eſt préſenté pluſieurs partis pour la Princeſſe *Ne vous y fiez pas* ; mais inutilement. Je vous confierai cependant ce qui augmente mon chagrin, c'eſt que je la crois groſſe à préſent. Eh bien, dis-je, tant mieux. En voilà déjà une de mariée, il ne s'agit plus que de trouver un parti à l'autre; le Seigneur Zinpuziquequoaziſi ſera ſon affaire. Hélas! je ne ſuis pas ſi heureuſe, reprit la Reine en verſant quelques larmes ; ce ſont deux petits Princes de trois pieds & deux pouces au plus qui ont déshonoré ma fille *Ne vous y fiez pas*, & qui ont enſuite diſparu. J'ai conſulté l'Oracle : il m'a répondu qu'il n'y avoit qu'un certain nez qui fût capable de découvrir ces Princes ; que ce nez-là en pâtiroit, & qu'il n'y auroit qu'un Géant qui pourroit délivrer ce nez, & que la grande Princeſſe étoit deſtinée au Prince porteur du plus petit doigt du monde. Je n'ai point encore rencontré le nez qui nous eſt néceſſaire; mais en attendant, j'ai trouvé ſon libérateur dans la perſonne du Seigneur Zinpuziquequoaziſi, & le fait du petit anneau dans la perſonne de Miſapouf tout court.

La

La bizarrerie de ces enchantemens, & la curiosité si naturelle qu'on a de voir des choses extraordinaires, triompherent de la répugnance que je sentois à me rendre à la Cour du Roi Sauvage. Nous y arrivâmes au bout de quelques heures. Seigneur, dit Zemangire au Roi son époux, voilà deux personnages que j'ai rencontrés, dont les petits doigts pourront convenir aux deux anneaux enchantés : il n'y a qu'un nez que je n'ai pu vous amener. Oh ! répondit le Roi, ne soyez point inquiete du nez, il est dans son étui.

Depuis votre départ, il est arrivé des choses bien singulieres à la Princesse *Ne vous y fiez pas.* Vous savez la foiblesse qu'elle avoit pour ces deux petites marionnettes de Princes ; c'est sans doute à cause de sa facilité que la Fée Ténébreuse l'a nommée *Ne vous y fiez pas.* Je m'en suis doutée, dit la Reine, lorsque je l'ai vue grosse. C'est avoir bien de la pénétration, continua le Roi ; mais vous auriez mieux fait de vous en douter auparavant. Je n'ai jamais vu une femme si prodigieusement grosse, son ventre touche à son menton ; ce qui vous surprendra encore plus, c'est qu'on entend parler distinctement dans son ventre ; je crois, en vérité, qu'elle accouchera d'un régiment de Liliputiens. Seigneur, ce que vous racontez

eſt incroyable, reprit la Reine. C'eſt un fait, Madame; votre Accoucheur a voulu examiner de près ce phénomene, on lui a jeté au viſage une grêle de noyaux de ceriſes, dont on l'a malheureuſement éborgné. Monſieur, dit la Reine, il faut que la tête vous ait tourné pendant mon abſence. Eh! non, Madame, encore un coup, reprit le Roi avec aigreur, vous me feriez donner au diable avec vos doutes. Ah! j'ai tort, répondit Zemangire, de ne pas croire bonnement que ma fille eſt groſſe d'un ceriſier. Eh! qui diable vous dit cela, Madame? Il n'eſt queſtion que de mangeurs de ceriſes, & de noyaux qu'ils jettent. Le grand bonze Céraſin, continua le Roi, a offert des ſacrifices au Pagode; il eſt venu prêter l'oreille où vous ſavez, pour s'aſſurer par lui-même ſi on entendoit réellement des converſations ſuivies dans le ventre de ma fille. Et je gage, dit la Reine, qu'on n'y diſoit pas un mot. Pas un mot, répliqua le Roi! voilà comme vous êtes toujours, Madame, vous doutez de tout. On y jouoit aux échecs, & on y diſputoit vivement, c'eſt-là mon pion, c'eſt-là le mien, échec à la dame, vous êtes échec & mat. Eh bien, qu'avez-vous à répondre à cela? Mais, répondit la Reine, que ma fille fait bien de s'y prendre de bonne heure pour faire enſeigner

tous les jeux à ſes enfans. Le Bonze ſurpris, comme vous croyez bien, pourſuivit le Roi, approchoit de plus en plus ſa grande oreille; apparemment qu'elle ôtoit le jour aux joueurs; car on la lui a pincée ſi fort, qu'il a pris la fuite en criant comme un enragé.

Il eſt arrivé ſur ces entrefaites un Chevalier au grand nez. Tout ce que la renommée publioit ſur le compte de mes deux filles, avoit excité ſa curioſité : il venoit de fort loin pour la ſatisfaire. Comme je me crois obligé de faire les honneurs de ma maiſon, je l'ai mené le même jour de ſon arrivée chez la Princeſſe *Ne vous y fiez pas*; il s'eſt approché fort près de l'endroit en queſtion; mais quelle a été ſa ſurpriſe & la nôtre, lorſque nous avons vu ſon pauvre nez pris comme dans un piége! Il a eu beau crier, on n'a point lâché priſe, & il y eſt encore retenu au moment où je vous parle. Tous les Etrangers qui paſſent dans la ville vont le voir pour la rareté du fait; & la Princeſſe leur dit en riant : Ne le plaignez pas, Meſſieurs; voilà ce qui arrive à ceux qui mettent leur nez où ils n'ont que faire.

C'eſt ſans doute ce nez-là, dis-je, qu'on m'a prié de délivrer. Cet honneur, répondit la Reine, ne peut regarder que le Seigneur Zinpuziquequoaziſi, puiſque, ſelon l'Oracle,

il n'y a qu'un Géant qui puiſſe en venir à bout : mais tranſportons-nous ſur les lieux, pour mieux examiner la choſe. C'eſt bien penſé, dit le Roi. Nous allâmes donc chez la Princeſſe *Ne vous y fiez pas* ; je la pris en averſion au premier coup-d'œil : je vis une très-petite femme qui tenoit empriſonné un fort grand Chevalier : on n'appercevoit point le viſage de ce malheureux chercheur d'aventures ; il étoit couvert par l'anneau au travers duquel avoit paſſé ſon pauvre nez, qui étoit la partie ſouffrante. Seigneur Chevalier, dit le Roi, j'eſpere que nous allons enfin briſer vos fers ; nous avons trouvé un petit doigt plus gros que votre nez. Eh bien, Seigneur, dit auſſi-tôt le priſonnier (en parlant du nez, comme vous croyez bien), faites-moi l'honneur de le meſurer & de le comparer avec cet auguſte & magnifique petit doigt. Non, parbleu, je ne le ſouffrirai pas, dit le Géant ; mais voyez cet impertinent avec ſon fichu nez. Il faudra bien, répliqua le Roi, que de gré ou de force, vous nous prêtiez le meuble dont nous avons beſoin. C'eſt ce que nous verrons, répondit le Géant en cachant ſes mains dans ſes culottes. La Reine interrompit cette converſation, qui commençoit à devenir un peu aigre. Je ſais le reſpect que je vous dois, dit-elle au Roi ; mais, avec

votre permiſſion, vous n'avez pas le ſens commun; vous n'avez pas compris l'Oracle, ou il ſe contredit. Comment voulez-vous que le plus énorme petit doigt qui ſe ſoit vu, convienne à cette Princeſſe, & qu'en même temps elle épouſe le petit Miſapouf? Mon Dieu, Madame, cela ſe voit tous les jours. Ne diroit-on pas qu'on obſerve exactement les proportions de ceux qu'on marie? Le Seigneur Miſapouf ſera dans le cas de bien d'autres maris.

A ces mots de Miſapouf, on entendit deux voix ſouterraines qui crioient: Eh, bon jour, mon cher couſin Miſapouf, comment va votre ſanté?

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, dis-je à la Princeſſe? Je crois, Madame, que votre perſonne ſert de logement à mes couſins. Voyons un peu de près ce qui en eſt.

Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas, s'écrierent encore les deux voix. Eh bien, leur criai-je de mon côté, je ſais que c'eſt le nom de la Princeſſe que l'on veut me faire épouſer. Gardez-vous-en bien, dirent-ils plus haut, ne vous y fiez pas.

Pendant cette converſation, je voyois la Princeſſe rougir & pâlir ſucceſſivemenr. Hélas! dit-elle en s'adreſſant à moi, vos deux petits couſins Colibry & Nyny m'ont abuſée; ils

ſe ſont enfuis après m'avoir fait les enfans qui ont l'honneur de vous parler. Elle vous trompe, cria de toute ſa force Colibry ; elle dit qu'elle eſt groſſe pour ſauver ſa réputation ; mais il n'en eſt rien. Voici le fait. Nous imaginions, mon couſin & moi, que cette petite Princeſſe étoit porteuſe du petit anneau. Comme nous étions ſûrs d'être porteurs du petit doigt (vous ſavez, mon couſin, que c'eſt un mal de famille), nous crûmes donc pouvoir la déſanchanter. Nous courûmes tous deux d'une vîteſſe égale, & nous entrâmes tout entiers dans l'anneau prodigieux de cette petite créature. Voilà pourquoi la Fée l'a nommée la Princeſſe *Ne vous y fiez pas*. Ah ! qu'il y a de petites femmes dans le monde, dit le Roi, qui mériteroient un pareil nom. Nous voilà éclaircis, c'eſt le Seigneur Géant qui doit délivrer le nez, & épouſer la Princeſſe. Il s'en défendit d'abord, & ſoutint que cela étoit impoſſible, attendu la différence de taille. La Princeſſe *Ne vous y fiez pas* lui dit qu'il falloit au moins eſſayer, qu'on verroit enſuite à prendre un parti. Il ſe laiſſa perſuader ; on les enferma enſemble, & je fus conduit chez ſa ſœur : je fus ſurpris de ſa grandeur ; elle avoit près de ſix pieds ; cependant elle n'en étoit pas moins belle & agréable. Merveille de nos jours, lui

dis-je en lui ſerrant tendrement le bout du pied gauche, eſt-il poſſible que je ſois l'heureux mortel deſtiné à......! Prince, répondit-elle, je ſouhaite de tout mon cœur que vous veniez à bout d'une entrepriſe ſi difficile. Dans cet inſtant je vis entrer le grand Bonze Cérafin, entouré de tous les Bonzes du pays; il tenoit dans ſes mains un livre couvert de plaques d'or. Après nous avoir fait, ainſi que ſon cortége, une profonde révérence, il récita quelque choſe, moitié bas, moitié haut, lut dans ce livre, &, s'adreſſant à moi, il me tint ce diſcours: La Princeſſe va ſe placer ſur ce ſopha, alors vous pourrez tenter l'aventure qui vous eſt réſervée. Une pareille fortune n'arrivera jamais à un pauvre prêtre; mais il faut ſe ſoumettre à la volonté du ſort. Je dois vous avertir d'une choſe eſſentielle, c'eſt de ne rien forcer à l'anneau de la Princeſſe; car la Fée a mis une ſi grande correſpondance de la perſonne avec l'anneau, que les efforts que vous feriez mal-adroitement, feroient ſouffrir une douleur horrible à la Princeſſe. Je dois être préſent à cette épreuve. J'obſerverai les yeux & les mouvemens de la Princeſſe, &, ſuivant ce que je verrai, je vous avertirai de vous arrêter ou de pourſuivre. En finiſſant ces mots, il me fit ſigne que je pouvois commencer. Je

voulus ſuivre ce conſeil ſans perdre de temps ; mais je crois que la Fée avoit enchanté mon petit doigt, car il groſſiſſoit à meſure que je l'approchois de l'anneau ; cela m'inquiéta ; cependant je tentai l'aventure. Dès le premier effort, la Princeſſe dit : Vous me faites mal. Cérafin auſſi-tôt me cria : Arrêtez-vous donc, n'entendez-vous pas que la Princeſſe dit, vous me faites mal ? Malgré cet avertiſſement, je fis une ſeconde tentative un peu plus forte. Ah ! je n'en puis plus, dit la Princeſſe. Voulez-vous bien n'être pas ſi brutal, maudit nain que vous êtes, me cria encore le grand Bonze ? Malgré cette ſeconde remontrance, je crois que j'allois triompher, lorſque tout-à-coup mon petit doigt, qui s'étoit glonflé d'une maniere étonnante, redevint dans un état tout contraire. Je m'arrêtai, fort ſurpris de ce changement. Allons donc, dit Cérafin, la Princeſſe ſe morfond ; eſt-elle faite pour attendre votre commodité ? Qu'eſt-ce que ce petit pareſſeux ? Pendant tout ce dialogue, mon petit doigt redevint tel qu'il étoit un moment auparavant. Je profitai de l'inſtant ; la Princeſſe fit un cri douloureux, & puis dit en ſoupirant : Ah ! mon ami, vous m'avez tuée : ce mot d'ami me fit plaiſir ; il me parut venir d'un bon caractere : je fis de nouveaux efforts, mais ils étoient

inutiles. La Princeſſe dit, en me regardant tendrement : Le charme eſt rompu. Le grand Bonze répéta en chœur, avec tous ſes ſatellites, gloire ſoit au petit doigt de Miſapouf, le charme eſt rompu ! Je fus au comble de la joie ; je vous avouerai que depuis ce fortuné moment je n'ai point peur des grandes femmes, je me défie beaucoup plus des petites. La Nature, ſur cet article, eſt preſque auſſi bizarre que la Fée Ténébreuſe ; elle ſe plaît à faire le contraire de ce que la raiſon ſemble exiger.

J'étois dans l'ivreſſe de ma victoire, lorſque la maudite Fée Ténébreuſe deſcendit dans ſon char de brouillards. Taiſez-vous, prêtrailles, s'écria-t-elle, je vais vous apprendre à chanter des hymnes à mon préjudice. Elle dit, & toucha de ſa baguette Céraſin & ſes Grands-Vicaires. Ils tomberent les uns ſur les autres; mais, en ſe relevant, ô ſurpriſe ! ô ſpectacle effrayant ! je les vis, & ne les reconnus pas; leurs bouches étoient transformées en anneaux. On ne peut s'imaginer à quel point cela changeoit leur phyſionomie ; il faut l'avoir vu pour le croire. Le pauvre Céraſin me diſoit d'un air humilié : Ayez pitié de moi. Tous les autres Prêtres répétoient la même choſe en chœur;

ils m'étourdirent tant, que je les renvoyai : ils ſortirent avec leurs anneaux barbus ; on les auroit pris pour des capucins.

Cérafin, qui étoit un petit-maître, ſe regarda dans ſon miroir en arrivant chez lui, & ſe fit horreur. Il ne concevoit pas comment il ſe pouvoit faire qu'un anneau, qu'il avoit toujours trouvé une jolie chôſe, pût le rendre ſi vilain : cela prouve que le principal mérite de tout conſiſte à être à ſa place. Enfin, il prit le parti d'envoyer chercher ſon Barbier, qui lui dit en entrant : Je viens ſavoir ce que vous ſouhaitez, Monſeigneur ; j'ai eu l'honneur de raſer ce matin votre Grandeur. Oh ! vraiment, répondit Cérafin, ma grandeur eſt paſſée à ma barbe. Regardez-moi, ne ſuis-je pas un joli garçon ? Ah, grand Pagode ! s'écria le Barbier en reculant trois pas, quelle bouche ! quelle barbe ! Cela tient du miracle, & je ne ſais ſi Monſeigneur fait bien de vouloir ſe la faire abattre. Je croirois preſque que c'eſt notre ſacré ſinge qui a voulu vous marquer ſa bienveillance, en vous donnant le bas de ſon viſage. Ne laiſſez pas, répondit Cérafin, que de me bien ſavonner. Le Barbier obéit, & ſavonna Monſeigneur : mais quand Monſeigneur fut ſavonné & raſé, il étoit encore plus laid qu'au-

paravant. Il tomba dans la désolation, en se voyant une bouche en cul de poule. Il disoit avec fureur : Mais on n'a jamais vu une bouche de cette façon-là. Du moins, répondit le Barbier avec un air respectueux : J'ose assurer Monseigneur, que, si on en a vu, ce n'a jamais été au dessous d'un nez. Ah ! je n'ai pas besoin de vos remarques, reprit Cérasin. Tenez, vous voilà payé, allez-vous-en. Ah ! Monseigneur, dit humblement ce Barbier, vous avez trop de conscience pour ne payer que pour une simple barbe ; celle-ci en vaut deux ; ayez la bonté de tâter comme les poils de votre Grandeur sont durs ; il m'en a coûté un rasoir. Sa Grandeur, qui étoit avaricieuse, le renvoya brutalement, & le Barbier, pour s'en venger, publia aussi-tôt l'aventure, dont toute la Cour se divertit.

La Princesse & moi nous en riions encore le soir en nous mettant au lit : mais notre joie ne dura pas long-temps ; car, dès que je présentai mon petit doigt à l'anneau, je fus mordu bien serré. Je poussai un cri perçant, & j'entendis un grand éclat de rire ; j'en fus piqué, & je dis à la Princesse : Madame, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi rire si fort. Moi, répondit-elle, je ne ris point, & n'en ai nulle

envie. Il eſt fort bon, repris-je, de me ſoutenir cela. Mon Dieu! pourſuivis je, cela n'eſt pas bien fin, vous riez par vanité; vous êtes enchantée que je me ſois bleſſé. Je voulus faire un ſecond eſſai, je fus mordu encore plus vivement : mes cris augmenterent à proportion, & le rire augmenta par éclats. Je ne fus pas maître de moi, je pouſſai la Princeſſe hors du lit : elle tira toutes les ſonnettes en fondant en larmes. Les femmes apporterent des lumieres, & furent très-ſurpriſes de ne voir que deux perſonnes, dont l'une pleuroit & l'autre grondoit, & d'entendre, malgré cela, rire à pâmer. Ce fut-là le cas, ou jamais, de ſoupçonner qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous; auſſi ne manquai-je pas de le dire, & même d'y regarder. Mais quelle fut ma ſurpriſe de trouver, au lieu de l'anneau, une bouche véritable, à laquelle malheureuſement il ne manquoit pas une dent, & qui me rioit au nez impunément! La Princeſſe jeta les hauts cris. Madame, lui dis-je, il ne s'agit point ici de perdre la tête, il faut tout ſimplemént mander l'arracheur de dents de Sa Majeſté. Hélas! Monſieur, répondit-elle, il aura oublié ſon métier; car il y a dix ans que mon pere a perdu ſa derniere. Malgré cela, on alla le

chercher : il voulut, comme de raiſon, viſiter la bouche de la Princeſſe ; mais je lui dis, c'eſt un peu plus bas, Monſieur. Qu'appelez-vous un peu plus bas, répondit-il ? n'eſt-ce pas pour la Princeſſe qu'on m'a mandé ? Sans doute, répliquai-je. Eh bien, pourſuivit-il, que voulez-vous me dire ? Allons, Madame, ayez la bonté de vous placer. La Princeſſe s'étendit ſur un canapé. Madame, dit l'Opérateur, ce n'eſt point-là la ſituation de quelqu'un qui ſe fait arracher une dent. Monſieur, repartis-je, c'eſt la façon de la Princeſſe. Je ne puis pas, répondit-il, la blâmer abſolument ; mais ce n'eſt pas dans le cas préſent. Enfin, je l'inſtruiſis du fait, qu'il regarda comme une fable. Il demanda de la lumiere, & fit ſa viſite. Ah, le beau ratelier ! s'écria-t-il d'abord. J'en conviens, lui dis-je ; mais comme c'eſt une beauté déplacée, ce ſont préciſément ces dents-là qu'il faut arracher l'une après l'autre. Arracher ces dents-là, reprit-il avec colere ! ah ! Monſieur, ce ſeroit un meurtre. Je vois bien, pourſuivit-il, que vous me prenez pour ces Dentiſtes qui ne ſentent pas le prix d'une dent ; mais vous vous trompez. S'il n'avoit été queſtion que d'en plomber quelques-unes, encore paſſe, il n'auroit point été étonnant qu'il y

en eût eu une, au moins, qui fût creuſe ; mais ayez la bonté d'y regarder vous-même ; tout ce que je puis faire, c'eſt de les limer. Eh bien, dis-je, eſſayons ce moyen-là. Auſſi-tôt il commença ſa beſogne avec grace, & me demanda ſi je ne ſavois pas des nouvelles. Dans cet inſtant, il fut bien étonné de voir la lime ſe caſſer. Il en tira une autre qui eut le même ſort : il en rompit ſix de ſuite. Ah parbleu ! s'écria-t-il avec fureur, vous me donnez à limer des dents de diamant. Alors on entendit une voix prononcer ces paroles :

» Cette bouche demeurera où elle eſt avec » toutes ſes dents, jusqu'à ce que la Princeſſe » *Ne vous y fiez pas* ſoit déſanchantée «.

Je ne perdis pas un moment ; j'allai voir où en étoit le Géant, qui, en me voyant, m'éclata de rire au nez. Je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir, parce qu'il eſt inutile d'etre querelleur, & j'allai à l'anneau de la Princeſſe ; mais il n'y étoit plus. Je vois votre étonnement, me dit-elle, mon anneau vient de s'envoler avec vos deux petits couſins, comme un char d'opéra. Je ne ſais point en quel climat de la nature on l'a tranſporté. Allez, cherchez-le, & ſongez que vous n'aurez celui de ma ſœur, que lorſque le charme du mien ſera rompu.

J'allai consulter Cérasin, & le prier d'implorer la bienveillance du Pagode. Depuis qu'il s'étoit fait faire la barbe, il vivoit fort retiré; cependant il voulut bien me donner audience. Il rougit en me voyant, & me demanda si je ne le trouvois pas bien changé. Pas trop, lui répondis-je, je vous trouve seulement l'air un peu efféminé. Vous venez, reprit-il, me consulter sur votre voyage; je vous y accompagnerai. Le Pagode m'a révélé que les anneaux ne seroient désanchantés que lorsque ma bouche, que j'ai perdue, viendroit sur mes épaules. Je ne serois point fâché de la retrouver; car vous sentez bien que je ne puis pas honnêtement me présenter en bonne compagnie avec celle que vous me voyez. Ah! lui dis-je, pour le consoler, elle n'est pas si mal; je suis simplement fâché que vous vous soyez fait raser. Oh! répondit-il, j'ai commandé une espece de petite perruque qui aura l'air d'une grande barbe. Cela sera fort bien, repris-je. Demain matin nous partirons ensemble.

Nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. Cérasin s'approchoit de chaque femme qu'il rencontroit, & lui disoit: Madame, par hasard n'auriez-vous point ma bouche? Moi,

de mon côté, je disois : Madame a bien la mine de porter l'anneau de la Princesse *Ne vous y fiez pas.* On nous prenoit pour deux foux, & l'on ne nous répondoit point. Vers le soir, nous trouvâmes une vieille dans une simple cabane; elle nous dit qu'elle se nommoit la Fée aux dents : nous éclatâmes de rire, parce qu'elle n'en avoit pas une dans la bouche, & nous croyions que c'étoit par ironie qu'on la nommoit ainsi. Elle fit approcher des siéges; mais, comme ses meubles n'étoient pas neufs, le pied de l'escabeau sur lequel elle étoit assise, rompit, & la fit tomber à la renverse. Aussi-tôt je vis Cérasin fondre sur elle, en criant de toute sa force : Ah! voilà ma bouche, ah! voilà mes dents. La vieille se débattoit, & faisoit des grimaces effroyables. A la fin elle s'accrocha à la barbe postiche de Cérasin, qui lui disoit : Voulez-vout bien laisser ma barbe. L'autre lui répondit : Laissez mes dents vous-même. A force de se tirailler tous deux, une dent de la vieille resta dans les mains de Cérasin, & la petite perruque de bouche demeura dans les mains de la vieille. Fi le vilain, s'écria-t-elle, qui a la barbe d'autrui! il faut être Ecclésiastique pour aimer à ce point-là le bien de son prochain. N'avez-vous pas
de

de honte, lui répondit Cérafin, d'avoir volé ma bouche, & de l'avoir placée dans votre garde-meuble? Il alloit cependant faire un échange des prifonniers. Cérafin étoit fur le point de rendre la dent, pour ravoir la perruque, lorfque nous vîmes paroître une Fée dans un char brillant fait en ovale, qui nous cria : Gardez-vous bien de vous défaire de cette dent, elle eft enchantée, elle appartient à cette vieille Fée, qui eft fœur de la Fée Ténébreufe ; & c'eft cette dent feule qui peut vous ouvrir les portes de mon Temple. Madame, lui dis-je, j'ai beaucoup de refpect pour votre Temple ; mais s'il ne mene à rien, je ne me foucie pas d'y entrer. Je vois bien, reprit-elle, que vous ne connoiffez pas la Fée aux anneaux. C'eft moi qui ai fait tous ceux qui animent l'Univers. Madame, répondis-je, vous avez bien de la confcience; car il y en a beaucoup auxquels vous n'avez pas épargné l'étoffe. Nous montâmes dans fon char, & nous laiffâmes crier la vieille Fée aux dents.

Oh! que cela eft plaifant! dit Grifemine en interrompant le Sultan; & que fites-vous chez la Fée aux anneaux avec votre dent à la main? Parbleu, Madame, je n'y puis plus tenir, vos queftions font impertinentes; ma foi, je m'en

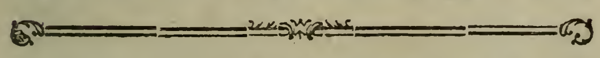
vais me coucher, je ne ſuis pas d'humeur de ſatisfaire votre curioſité pour le préſent; je verrai demain ſi je vous raconterai le reſte de mes aventures.

Fin de la premiere Partie.

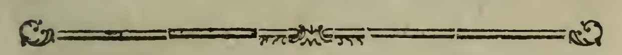




LE SULTAN MISAPOUF, ET LA PRINCESSE GRISEMINE.



SECONDE PARTIE.



CONTE.

LE lendemain, Grifemine ne manqua pas de fe préfenter devant Mifapouf, & de le prier de lui finir l'hiftoire de fa vie. Il la reprit en ces termes.

Nous arrivâmes bientôt au Temple; ce fut alors que j'éprouvai l'enchantement de la dent arrachée. Elle prit tout-à-coup la forme d'un petit doigt affez confidérable. Je vois votre étonnement, dit la Fée; c'eft par le moyen de cette métamorphofe que vous allez pénétrer

dans la premiere enceinte. Ce meuble porte ici le nom d'un paſſe-par-tout. En effet, la grande porte s'ouvrit. Ce Temple étoit un fort beau vaiſſeau, composé de trois ceintres ſéparés. La voûte du premier étoit garnie d'une grande couronne d'anneaux : je vis pluſieurs Chevaliers qui tournoient autour ; j'imaginai que c'étoit une courſe de bagues.

Ces anneaux, dit la Fée, ſont les revenus de celles à qui ils appartiennent. Remarquez que les Chevaliers qui n'ont qu'une lance de bois ou de fer n'en attrapent aucun. Voyez-vous, au contraire, ce gros vilain Financier, il n'en manque pas un, parce qu'il a une lance d'or. Il eſt vrai, répondis-je ; mais je remarque en même temps que ces mêmes anneaux s'échappent auſſi-tôt qu'il les a touchés. C'eſt la regle, répliqua la Fée ; ce ſont des commerçans qui ne s'enrichiſſent qu'en courant.

Paſſons dans le ſecond ceintre, pourſuivit-elle. Les anneaux qui le garniſſoient avoient chacun un cœur placé derriere eux. Souvent je voyois un anneau diſparoître, & le cœur demeurer ſeul. Expliquez-moi, dis-je à la Fée, ce que ſignifie cette ſéparation ? C'eſt, répondit-elle, l'anneau d'une fille qu'on vient de marier ; il eſt vendu & livré, mais le cœur reſte, parce qu'il n'y a qu'elle qui peut le donner.

Vous voyez encore, poursuivit-elle, des cœurs ſans anneaux ; ceux-là paroiſſent ſecs & flétris. Ce ſont les cœurs de ces femmes mépriſables & eſtimées ; qui ont le maintien froid, l'eſprit dur, & le ſang chaud ; qui, ſans avoir d'ame, ont beaucoup de tempérament ; qui établiſſent leurs plaiſirs ſur la jouiſſance de l'un, & leur réputation ſur le défaut de l'autre : comme c'eſt le caprice ſeul ou la vivacité qui attire leurs anneaux, leurs cœurs ne ſont jamais à la ſuite, & reſtent ſeuls, pour faire parade d'une vertu dont il n'y a que les ſots qui ſoient les dupes.

Ah ! m'écriai-je, je ne veux point reſter dans ce ceintre-là ; je me flatte que l'anneau de ma Princeſſe n'y eſt pas. Pénétrons dans le troiſieme. Volontiers, dit la Fée, c'eſt là que votre deſtin ſera éclairci.

Je fus très-étonné de n'y voir qu'une couronne de cœurs, & pas un ſeul anneau.

Voilà, dit la Fée, le cercle des cœurs qu'on mépriſe ſans raiſon, qu'on devroit eſtimer ſouvent, & plaindre toujours. Ce ſont ces femmes qui n'ont de foibleſſe que parce qu'elles ont une ame, qui ſont trop ſinceres pour n'être pas crédules, & trop tendres pour n'être pas aimées. Leurs cœurs cachent leurs anneaux ; on n'a jamais le dernier que par le moyen du

premier, & c'eſt-là ce qui fait les paſſions voluptueuſes & durables.

Elles réſiſtent long-temps à l'Amour, qui ne veut que leur bonheur. Le préjugé les tient trop en garde contre le charme du ſentiment. Enfin elles s'y livrent; elles avouent leur penchant, & veulent reculer leur défaite; mais en vain; car, comme vous venez de le voir, quand c'eſt l'anneau ſeul qui porte la parole, le cœur peut fort bien ne pas répondre; mais quand c'eſt le cœur qui parle, il eſt bien difficile que l'anneau ne ſe mêle pas un peu dans la converſation.

Je ſentis la vérité de ce diſcours, j'en fus attendri, & dans ce même inſtant je vis un cœur qui ſe déplaçoit, & qui vint ſe coller contre le mien. Un anneau charmant étoit à ſa ſuite. Ah! dis-je avec tranſport, voilà l'anneau de ma Princeſſe. Céraſin, qui étoit brutal comme un Carme, ſe jeta deſſus: il s'en étoit déjà emparé, lorſque la Fée lui dit: Inſolent, je vais te punir de ta témérité. Elle lui donna un coup de baguette ſur le nez, qui le changea auſſi-tôt en un bidet de faïence de St. Cloud; il n'y eut que ſes jambes dont elle lui conſerva l'uſage. Le bidet Céraſin s'en ſervit, & galopa à bride abattue tout autour du Temple; les anneaux des trois ceintres firent de grands

éclats de rire, & même j'en remarquai beaucoup qui n'avoient pas le rire joli. La Fée aux dents parut alors, & se mit à cheval sur Cérasin, qui éternua beaucoup, sans que la Fée lui dît, Dieu vous bénisse. La Fée Ténébreuse se montra aussi-tôt, & s'écria : Ah ! ma sœur, que faites-vous ? Je veux, répondit-elle, me venger de Cérasin, & je vais le faire galoper dans les terres labourées. Et ne voyez-vous pas, reprit la Fée Ténébreuse, que vous venez me faire perdre mon pouvoir sur l'anneau de la Princesse ? Le Destin a déclaré qu'il se rejoindroit au petit doigt de Misapouf, lorsque la bouche de Cérasin seroit sur ses épaules. Voilà l'oracle accompli, puisque c'est cette bouche qui vous sert d'anneau, & qu'elle porte à plomb sur le dos de ce vilain Bonze.

Elle n'eut pas plutôt fini ce discours, que le Chevalier au nez parut, & me dit qu'enfin il étoit délivré, & qu'il alloit rejoindre sa femme la Fée aux bains. Mes deux petits cousins Colibry & Niny le suivoient, & étoient tout en nage. Grand merci, Misapouf, s'écrierent-ils, nous allons prendre l'air, car nous avons bien chaud.

Le Géant fut obligé d'épouser la Princesse *Ne vous y fiez pas*, & Cérasin est encore bidet de la Fée, en punition du goût qu'il avoit,

presque toujours contraire au beau sexe. Il a sans cesse le chagrin de voir son ennemie, & de lui être soumis. Je croyois toucher à la fin de mes peines; mais il falloit remplir la destinée, & subir l'enchantement que la Fée avoit formé contre moi. Sans être attendri par les larmes de ma belle Princesse, ni par mes prieres & mes soumissions, elle me toucha de sa baguette; je fus transformé à l'instant, en lievre. Quelle douleur pour un Prince courageux, de se voir sous la forme de l'animal du monde le plus poltron! Conséquemment à mon nouveau naturel, mon amour s'évanouit, pour faire place à une frayeur extrême. Je m'enfuis de toute la vîtesse dont j'étois capable, & ne m'arrêtai qu'à cinq ou six lieues de là. Je demeurai tout le lendemain sur mes quatre pattes; je ne savois pas encore me faire un gîte : mais l'instinct, qui est propre à chaque espece d'animaux, ne tarda pas à me l'apprendre. J'oubliois de vous dire que la maudite Fée, en me changeant en lievre, m'avoit coupé les deux oreilles; ce qui augmentoit encore mon chagrin & ma honte.

En rencontrant d'autres animaux, sur-tout ceux de mon espece, je croyois toujours qu'ils se moquoient de moi. Je me souvenois d'avoir vu des lievres sans oreilles, & je me rappelois

avec déſeſpoir le changement que cela produiſoit ſur leur phyſionomie. J'attendis le jour, en faiſant des réflexions auſſi triſtes qu'humiliantes; j'en faiſois encore de plus affligeantes ſur la Princeſſe mon épouſe; car j'étois inquiet de ſa douleur, & du traitement qu'elle recevoit. Une heure après le lever du ſoleil, j'entendis beaucoup de chiens qui aboyoient, & d'hommes qui parloient enſemble; je crus même diſtinguer la voix de mes ennemis; je voulois les éviter: mais auſſi-tôt je fus étourdi par ce cri, répété cent fois, *velau*, *velau*, *velau*; je tournai la tête, & je vis au moins cinquante chiens, douze ou quinze chevaux, & trois cors de chaſſe; ils ſonnerent la vue, j'en ſavois l'air, & je le reconnus. Je redoublai de vîteſſe, & je ne philoſophai jamais tant ſur la folie d'ameuter un ſi grand nombre d'hommes & d'animaux après une bête auſſi miſérable que j'étois. Mais comme le Géant n'étoit pas Philoſophe, il pourſuivoit ma philoſophie à bride abattue. Je donnai pluſieurs crochets aux chiens; je fis des détours; je revins ſur mes pas; je les fis tomber en défaut; à la fin, je ſentis que mes pattes commençoient à perdre le jeu de leurs reſſorts, & je vis que j'allois être forcé: je me réfugiai dans une roche creuſe; j'y attendis la mort avec autant de fermeté que les Séna-

teurs de je ne ſais plus quel endroit, qui reſterent ſur leurs ſiéges, les bras croiſés, tandis que la ville étoit expoſée au meurtre & au pillage. Toute la chaſſe arriva ; les Piqueurs empêcherent les chiens de m'étrangler. Le Géant & la Fée s'avancerent ; je reconnus le char ; mais je n'y vis point la petite Princeſſe ; ce qui me fit répandre des larmes. Mon ennemi les imputa à la crainte. Oh ! le lâche, dit-il, qui a peur de mourir ! il ne ſera pas ſi heureux. Ils me donnerent cinq ou ſix croquignoles ; ce qui me mortifia beaucoup, & me dirent : Adieu Monſieur Miſapouf, juſqu'à demain matin. Je ne doutai pas que le lendemain je n'euſſe une pareille aubade : je cherchois quelque endroit écarté ; je trouvai le creux d'un chêne, je m'y crus en ſûreté ; mais les abominables chiens, conduits par la piſte, découvrirent bientôt ma nouvelle habitation, & me menerent le même train que le jour précédent. En un mot, je fus couru, forcé, croquignolé & raillé pendant neuf jours ; enſuite on me laiſſa tranquille. Je n'aime pas la ſolitude ; ainſi mon premier ſoin fut de chercher à faire des connoiſſances ; mais je m'apperçus, avec chagrin, que les lievres ne vivoient point en ſociété, & que chacun reſtoit triſtement dans ſon gîte comme un vrai reclus : je voulus en conter à quelques

hafes, qui me parurent d'humeur vive & facile. Mes oreilles coupées exciterent leurs ris, & j'eus beaucoup de peine à les accoutumer à ma figure. Mais je ne dois point oublier le plus grand de mes malheurs : fous cette forme nouvelle, la Fée m'avoit, par noirceur, confervé mon petit doigt tel qu'il étoit quand j'étois homme. Les chofes n'ont de valeur que par comparaifon : ce qui eft peu de chofe pour une femme, eft un prodige pour une jeune hafe. Auffi tous mes tranfports furent-ils fans effet ; tous les lievres femelles du canton vinrent, par curiofité, faire l'effai de ce phénomene, & eurent le chagrin de n'en pouvoir profiter. J'étois furieux quand je faifois réflexion à ce nouveau raffinement de méchanceté : mais je n'étois pas à la fin de mes malheurs. Le Géant & fon exécrable mere vinrent un beau matin me trouver ; mon chagrin m'avoit tellement abattu, que je ne fongeai point à les fuir : la Fée me toucha de fa baguette, me changea en lévrier, & me ramena dans fa maifon. Admirez, Madame, le pouvoir du penchant naturel de chaque individu, & cela prouve bien que l'homme même n'eft rien moins que libre dans fes actions ; un pouvoir fupérieur le détermine & le fait agir. J'eus la douleur, fous cette nouvelle forme, d'étrangler en huit jours mes

connoissances, mes amis, & plusieurs de mes inutiles maîtresses, & de ne point voir la Princesse. J'étois fort ennuyé de cet état; on ne m'épargnoit ni les injures, ni les coups. Un jour, en revenant de la chasse, la Fée me changea en renard. Je vois que votre cœur s'attendrit...... Seigneur, répondit Grisemine, il est vrai que je ne puis entendre ce nom-là sans être vraiment touchée; je doute même que je vous eusse jamais rien accordé, si j'avois su que vous aviez été renard; car enfin j'ai toujours eu des entrailles, & je regretterai toute ma vie mes six pauvres enfans. J'en conviens, lumiere de ma vie, dit Misapouf, vous devez me vouloir un peu de mal de vous en avoir privée; mais enfin, si j'étois renard, vous étiez lapine; d'ailleurs, je vous avouerai que j'ai toujours regardé le lapereau comme un joli manger, sur-tout dans la nouveauté; & je me souviens très-bien que Messieurs vos enfans n'étoient pas encore demis. Mais il est temps d'essuyer vos larmes & de faire couler les miennes. Le lendemain, vous fûtes bien vengée. Je ne vous cacherai pas que ce jour-là je fus très-content de ma chasse; j'allai dans mon terrier, je me couchai sans souper: sous quelque forme que j'aye été, mon estomac a toujours été foible, & je n'ai jamais pu faire qu'un bon repas. Je sortis

de ma retraite à l'aube du jour; l'aurore aux doigts de rose commençoit à colorer les airs d'une lumiere tendre, & répandoit des perles sur la pointe des prés & sur les boutons des fleurs. J'ignorois que la naissance d'un si beau jour dût en être un si funeste pour moi. J'avois passé une nuit tranquille sans faire aucun rêve de mauvaise augure, & je me promenois dans une route, en renard, qui, si cela peut se dire, ne pense pas à malice. Mon appétit fut ouvert par le chant de plusieurs coqs : le gibier que j'avois mangé m'avoit affriandé pour la volaille. Je me glissai le long d'un mur, où j'apperçus, dans la cour d'une ferme, deux coqs, quatorze poules, & douze dindonneaux. L'eau me vint à la bouche, & mes yeux errerent long-temps, incertains du choix. Enfin, ils se fixerent sur une petite poulette noire, tachetée de blanc. Je me jetai au milieu de la troupe, & j'emportai le morceau marqué. Comme je suis naturellement né gourmand, je ne m'apperçus point que ma petite poule ne se débattoit pas & ne jetoit aucun cri; je ne songeai qu'au plaisir de la manger. Dès que je fus dans le fort du bois & que je me crus en sûreté, j'appliquai sans pitié le coup de la dent meurtriere...... Ah ! j'en frissonne encore......, & mes sanglots interrompent mon récit. Le sang n'eut

pas plutôt coulé, que j'entendis une voix douce, & toujours présente à mon cœur, qui dit : Ah ! je me meurs ; la Fée Ténébreuse est bien vengée. Hélas ! mon cher Misapouf, puisses-tu ignorer que ta tendre & fidelle épouse est dévorée par un malheureux renard ! A ces mots funestes, tous mes sens se glacerent ; je laissai tomber de ma gueule ensanglantée mon innocente proie ; je vis alors, je vis la poule perdre sa forme, & reprendre la figure de ma chere Princesse. Le sang sortoit à gros bouillons de sa gorge d'albâtre ; je m'évanouis à ce spectacle affreux. Je ne revins à moi que par un coup de baguette de la Fée, & je me retrouvai sous les traits de l'amant le plus coupable & le plus à plaindre. Ah ! ciel, s'écria la Princesse, je meurs de la dent de Misapouf.... Elle me serra la main, & ferma les yeux pour jamais.

Me voilà contente, dit la Fée Ténébreuse, tu as rempli ton sort. Je sortis de mon caractere de douceur, & lui dis mille injures ; mais elle me rit au nez, & s'envola dans son char. Accablé de désespoir, & n'ayant plus rien de mieux à faire que d'être Sultan, je revins chez mon pere ; je le trouvai expirant ; je fus déclaré son successeur. Le poids de ma couronne ne diminue point celui de mon chagrin ; j'ai

étranglé mes amis, j'ai mangé votre famille, j'ai fait mourir ma maîtresse ; je ne puis maintenant avoir d'autre plaisir que celui de vous en procurer. Puissé-je souvent, dans vos bras, étourdir vos douleurs & les miennes, expier mes crimes, vous traiter en Sultane comme j'ai traité vos enfans en laperaux, & attendre patiemment le moment où je dois devenir Capucin, sans jamais cesser d'être un saint Musulman !

Le Sultan Misapouf finit ainsi son histoire, en poussant un soupir très-considérable, & en lorgnant Grisemine d'une façon tout-à-fait touchante. Grisemine, après y avoir répondu par un demi-sourire & un regard tendre, lui tint ce discours : Seigneur, votre histoire m'a intéressée ; mais je m'attendois toujours que vous me reparleriez de la Fée aux bains, du Chevalier au nez, du Roi Sauvage, de la Reine son épouse, & de la Princesse *Ne vous y fiez pas*, leur fille. Et pourquoi vous imaginez-vous tout cela, répondit Misapouf? Voilà une belle idée ; vous me croyez donc bien babillard. Non, Seigneur, répliqua la Sultane ; mais votre sublime & toujours victorieuse Majesté doit savoir que la premiere regle d'un récit est, à la fin, de rendre compte de tous les personnages intervenus pendant le cours de la nar-

ration. Comment, diable, reprit poliment Misapouf, voulez-vous que je vous rende compte de tous ces gens-là, puisque je ne les ai point revus ? Faut-il, pour la régularité de mon histoire, que je leur envoie exprès un Ambassadeur pour m'informer de l'état de leur santé, & leur demander la suite de leurs histoires ? Je crois qu'ils sont à présent ce qu'ils étoient alors ; la Fée aux bains, une criarde, que son Chevalier a rejointe, & qu'elle doit sans doute mener par le nez ; le Roi Sauvage, un bon homme qui sait dire une brusquerie, & ne sait pas soutenir une opinion ; la Reine son épouse, une jolie femme, mais trop commere ; & la Princesse leur fille, une attrape-nigauds : voilà tout ce que j'en puis dire.

Seigneur, dit la Sultane, je puis vous donner de plus grands éclaircissemens sur ce qui les regarde. Je vous en dispense, répondit Misapouf. Puisque vous êtes si peu curieux, répliqua Grisemine, je ne vous apprendrai point que la Fée Ténébreuse s'est fait faire un manchon avec la peau que vous aviez étant renard. Comment donc, dit le Sultan, cela doit lui faire un beau manchon ; car je me souviens que j'avois une peau fort argentée ; & je commence à croire que c'est par avarice qu'elle m'a fait redevenir homme. Eh ! de qui tenez-

vous

vous cette nouvelle-là ? C'eſt de la Fée aux bains, répondit Griſemine..... Ah ! ah ! c'eſt-à-dire que vous avez été chez elle, dit le Sultan ; & par quel haſard ? Je m'imagine que ſa maiſon doit être très-humide. Seigneur, répliqua la Sultane, ſi vous voulez ſavoir mon hiſtoire, il faut que votre illuſtre Majeſté m'accorde un moment d'audience. Très-volontiers, répondit le Sultan ; ſi elle eſt trop longue, je pourrai bien m'endormir ; mais ce n'eſt pas un grand malheur. Commencez donc, Madame.





HISTOIRE
DE LA SULTANE GRISEMINE.

JE ſuis née en Finlande; je ne ſuis ni Reine ni Princeſſe ; mais je puis aſſurer votre Majeſté que je ſuis bien Demoiſelle , car j'ai trouvé dans mes papiers une lettre d'un Duc de Laponie à mon grand-pere, qui lui mettoit le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. Oh ! cela ne veut rien dire, reprit Miſapouf; car tous ces Ducs Lapons ſont de très-petits Ducs : ce n'eſt pas que je doute de votre nobleſſe, ajouta-t-il. J'en ai encore une preuve plus certaine, dit la Sultane, c'eſt que le Roi de Finlande n'auroit pas voulu ſe méſallier, & ſans mes voyages je l'aurois épouſé. C'eſt vraiment un fort bon parti que vous avez manqué-là, dit le Sultan. Il étoit donc devenu amoureux de vous ? Non, Seigneur, répondit Griſemine.

Le trône de Finlande avoit été occupé autrefois par des Princes de la Maiſon de Zélande. Les Ducs de Nortingue l'uſurperent ; ce petit accident occaſionna de grandes guerres entre ces deux Maiſons. Enfin, on trouva un

expédient pour faire retourner la Couronne à la Maiſon de Zélande, ſans l'ôter à celle de Nortingue. Comment cela, répondit le Sultan? On a, dit la Sultane, impoſé une condition au Roi, aujourd'hui régnant, qui l'empêchera d'avoir des enfans. J'entends, dit le Sultan, on a exigé de lui qu'il ne ſe marieroit point. Non, Seigneur, dit la Sultane, ç'eût été une injuſtice, on lui a laiſſé cette permiſſion. Ah! je ſais ce que c'eſt, reprit Miſapouf, il faut que je ſois bien ſot pour ne l'avoir pas deviné. On veut que ſa femme ſoit hors d'âge de lui donner des ſucceſſeurs. C'eſt tout le contraire, répliqua Griſemine; il pourra choiſir une femme dans toutes les Princeſſes du monde, & dans toutes les Demoiſelles de ſon Royaume; mais celle-la ſeule pourra l'épouſer, qui lui apportera cette ignorance ſi précieuſe aux yeux d'un mari. En vérité, dit le Sultan, vos Princes de Zélande n'ont pas le ſens commun; cette condition-là n'a jamais empêché une femme d'avoir des enfans. Votre Majeſté, dit la Sultane, ne m'a pas laiſſé achever; j'allois avoir l'honneur de lui raconter qu'il falloit, pour épouſer le Roi de Finlande, qu'une fille voyageât pendant quatre ans, qu'elle partît à l'âge de douze ans étant très-ignorante, & qu'elle revînt à ſeize

tout auſſi peu inſtruite. Oh ! cela change la theſe, s'écria Miſapouf, je fais réparation à ces Princes, je ſûis bien certain qu'ils régneront. Le Roi, reprit Griſemine, a ſigné ce traité à dix-huit ans ; il en aura ce mois-ci ſoixante & dix-neuf, & il eſt encore garçon. Vous jugez bien cependant qu'il n'y a point de Gentilhomme qui ne ſe tue à faire des filles, & qui ne ſe ruine à les faire voyager. Mon pere en fournit un exemple ; j'ai eu douze ſœurs qui ſe ſont diſperſées ; leur temps s'eſt écoulé ſans qu'aucune ſoit revenue en état d'être Reine. Comment, dit le Sultan, vous êtes la treizieme ? Oui, Seigneur, répondit Griſemine. Allons, répondit Miſapouf, parlez-moi avec franchiſe. Qu'eſt-ce qui vous a épargné les frais du retour ? Je ne vous en aimerai pas moins ; car enfin je ne trouve pas que cette ignorance ſoit quelque choſe de ſi merveilleux. Je vais, dit la Sultane, obéir à votre toujours auguſte Majeſté, en lui parlant ſans déguiſement.

Dès que j'eus douze ans, ma mere me fit partir, après m'avoir appris le ſujet & la condition de mon voyage. Je me crus déjà Reine de Finlande, & la tête me tourna comme à un Maître des Requêtes qui devient Intendant. Ma mere, pour me préſerver des enchante-

mens, me donna un valet-de-chambre sorcier. On croyoit cette précaution nécessaire, & d'ailleurs c'étoit le bon air. Comment, un valet de chambre sorcier, s'écria Misapouf! c'étoit pour vous empêcher d'être Reine dès la premiere journée. Non, Seigneur, répondit Grisemine, car il étoit de l'espece de l'Eunuque de la Fée Ténébreuse. Ah! ne me parlez pas de ce vilain-là, dit le Sultan. Je n'ai point lieu de me plaindre de celui qui m'accompagnoit, répliqua Grisemine, il s'est sacrifié pour moi, sans me faire perdre mes droits à la Couronne. Nous nous embarquâmes dans un vaisseau Marchand; j'eus le malheur, comme cela arrive toujours, de plaire au Capitaine. Il vouloit me le prouver, parce qu'il ne savoit pas me le dire; mais mon cher sorcier Achoud me changea tout-à-coup en barbue. Je m'échappai des mains de mon brutal, & je sautai dans la mer; Assoud me suivit après s'être transformé en merlan. Nous gagnâmes promptement le rivage; car, quoique la barbue soit un bon poisson, j'aimai encore mieux être fille. Nous reprîmes notre forme ordinaire. Nous errâmes long-temps dans les forêts, où je commençois à mourir d'inanition; car tous les sorciers n'ont pas le pouvoir de se faire apporter à manger. J'en suis étonné, dit le Sultan;

car on dit toujours d'un mauvais plat, voilà un ragoût du Diable.

Aſſoud avoit auſſi bon appétit que moi; mais il ne plaignoit que moi ſeule. Un jour il me tint ce diſcours : Mademoiſelle, je crois que vous aimez mieux vivre que mourir. Je n'ai qu'un moyen de vous faire faire un bon repas. Quel qu'il ſoit, mon cher Aſſoud, lui répondis-je, je l'accepterai. Le voici, reprit-il : vous venez d'être barbue, & je penſe que vous ne ſerez pas plus déshonorée d'être lapin. Voilà du ſerpolet qui vous paroîtroît délicieux. Je ne parle pas de pluſieurs autres petites douceurs qui pourroient vous récréer, comme de faire des lapereaux.... Adieu la Royauté, dit le Sultan. Non, Seigneur, répondit la Sultane, ce n'étoit qu'en qualité de fille que je devois être Reine. Ainſi, en paſſant dans le corps d'une lapine, j'aurois pu peupler une garenne entiere, ſans en être moins digne d'épouſer le Roi. J'acceptai la propoſition d'Aſſoud, &, par le moyen de ſon art, la métamorphoſe réuſſit. Il y avoit trois mois qu'elle étoit faite; j'avois eu de la complaiſance pour un lapin, quoique je ne ſentiſſe aucun goût pour lui; mais je craignois de paſſer pour une bégueule. Vous ſavez les chagrins que j'ai reſſentis, puiſque c'eſt vous

qu les avez caufés. J'étois dans le plus vif de ma douleur, lorfqu'elle fut augmentée encore par le fpectacle le plus attendriffant. Je vis revenir Affoud tout enfanglanté, qui fe traînoit vers moi. Je vous trouve à propos, me dit-il d'une voix foible, je n'ai plus qu'un moment à vivre; un chaffeur vient de me réduire dans cet état; & s'il m'avoit tué fur la place, vous feriez toujours demeurée lapine; je n'ai que le temps de rompre votre enchantement. Il marmotta quelques paroles, me toucha de fa patte, & je redevins fille; c'eft depuis ce temps que je me fuis fait nommer Grifemine. Je meurs content, dit Affoud; comme je ne pourrai plus veiller à votre sûreté, je vous confeille de prendre mes habits au lieu des vôtres; vous paroîtrez, il eft vrai, un fort joli garçon; mais vous n'allumerez des paffions que dans le cœur des femmes, & ce ne feront jamais elles qui vous empêcheront d'être Reine. A ces mots, il rendit fon dernier foupir. Vous connoiffez mon bon cœur, ainfi vous pouvez vous repréfenter mes regrets. J'allai dans une efpece de grotte où nous avions laiffé nos habits, je pris celui d'Affoud: je m'avançai vers le rivage; je découvris un bâtiment, je fis figne avec mon mouchoir; une chaloupe fut détachée, & me conduifit

vers le vaiſſeau. Le Capitaine me fit beaucoup de politeſſes, & me demanda où je voulois aller. Je lui répondis que je n'avois aucun objet déterminé, ayant quitté ma patrie pour voyager. Si cela eſt, dit-il, vous ne ſerez pas fâché d'aller avec nous au Palais des éternumens. Je vous avoue, lui répondis-je, que je n'en ai jamais ouï parler; on doit y dire bien ſouvent, Dieu vous béniſſe. C'eſt un lieu, reprit-il, habité par la Fée Tranſparente. Elle diſtribue une poudre qu'on prend comme du tabac, & qui fait éternuer de l'eſprit. Vous m'étonnez, m'écriai-je. Oui, me répondit-il, lorſqu'on a éternué cinq à ſix fois, on débite auſſi-tôt une vingtaine d'Epigrammes, & deux douzaines de Maximes. Voilà, dis-je, qui eſt admirable : Monſieur le Capitaine, faites redoubler de rames, car je meurs d'envie d'éternuer. Mon enfant, reprit-il, tous ceux qui ſont dans mon bord ont la même impatience; car depuis quelque temps l'envie d'éternuer eſt devenue une fureur. Voyez-vous cette jeune femme étique? elle a entendu dire que lorſqu'on étoit maigre, on étoit obligé, en honneur, d'avoir de l'eſprit; elle a tout auſſitôt entrepris le voyage. Cette autre, qui devient trop graſſe, eſt perſuadée que l'eſprit la maigrira; elle veut en avoir, pour conſer-

ver ſa beauté plus que pour y ſuppléer. J'ai au moins trente Auteurs qui ſoupirent après l'éternument, & qui croient que l'eſprit les diſpenſera d'avoir de l'imagination & du talent. Enfin, pourſuivit le Capitaine, il n'y a pas juſqu'à ce vilain Capucin-là qui ne veuille éternuer. Ah ! ah ! dit Miſapouf, vous avez donc vu un Capucin? dites-moi, je vous prie, comment cela eſt fait. Seigneur, répondit Griſemine, c'eſt un eſpece d'animal qui tient le milieu entre le ſinge & l'homme, qui a autant d'orgueil que d'incapacité, & qui put le Moine à faire vomir. Diable, s'écria le Sultan, ce portrait-là n'eſt pas appétiſſant; il n'y a que l'orgueil qui puiſſe en faire la conſolation; car lorſqu'on en a, on ſe paſſe de tout : continuez, je vous prie. Seigneur, dit Griſemine, le troiſieme jour de navigation nous découvrîmes le Palais où nous allions; il avoit une ſi belle apparence, que je le pris d'abord pour la demeure d'un Roi. Nous deſcendîmes du vaiſſeau avec précipitation. La Fée étoit à une tribune, & jetoit de petits paquets à ſes courtiſans, qui ſe les arrachoient, & qui éternuoient à toute outrance; la rage de parler les ſaiſiſſoit, ils faiſoient des queſtions ſans qu'on leur répondît, & ſouvent des réponſes ſans qu'on les queſtionnât : on admiroit pour

être admiré ; on critiquoit pour être craint ; on plaiſoit moins qu'on n'étonnoit : les paradoxes éblouiſſoient ; les ſophiſmes perſuadoient ; la maigre envie ſatiriſoit ; l'amour-propre bourſoufflé donnoit des louanges trompeuſes ; la malignité, de mauvais conſeils ; & le faux diſcernement, d'injuſtes approbations : je fus bientôt excédée de cette cohue. Je gagnai la porte en réfléhiſſant ſur ce que, dans ce palais, on ne penſoit que par ſecouſſes ; que l'eſprit reſſembloit à un accès de fievre ; que tout ce qui s'y produiſoit ne pouvoit former qu'un aſſemblage de lambeaux, & jamais un tout. Je jugeai qu'il falloit attendre l'eſprit, & ſe donner l'agrément, qui eſt toujours aux ordres de ceux qui le cherchent ; qu'on amuſe un moment avec quelques traits, mais qu'on plaît toujours lorſqu'on eſt aimable : les bons mots ſont des haſards, & les agrémens ſont des titres.

Je ſuivis la route la plus frayée : ſur le ſoir, je trouvai un jeuue homme qui voyageoit, ainſi que moi, ſans ſuite & ſans équipage ; je fus d'abord ſaiſie de quelque crainte, & je remarquai auſſi que ma préſence lui cauſoit quelque inquiétude. Nous nous raſſurâmes ; il me raconta ſon hiſtoire, qu'il inventa peut-être, & que je vais vous répéter..... Non, s'il

vous plaît, dit le Sultan, je m'embarraſſe fort peu de ſavoir ce qui eſt arrivé à quelqu'un que je n'ai jamais vu & que je ne ſuis pas tenté de voir. Si vous ſaviez, répondit la Sultane, quel étoit ce garçon-là, vous parleriez différemment. C'étoit peut-être un garçon comme vous, dit Miſapouf. Préciſément, répondit Griſemine; mais nous fûmes longtemps dans l'erreur; nous voulions nous faire des avances de politeſſe, dont nous arrêtions auſſi-tôt l'eſſor; nous étions à tous momens ſur le point de nous prévenir, & nous nous attendions toujours. La nuit vint, & nous arrivâmes à une petite maiſon qui ſervoit, dit-on, à loger les paſſans; nous y entendîmes un grand bruit d'inſtrumens, mêlé de chanſons douces. J'entrai ſans qu'on m'apperçût, je parlai ſans qu'on m'entendît; je vis beaucoup de monde, & fort peu de chambres. Je m'attends, dit le Sultan, que vous aurez été forcée de coucher pluſieurs enſemble, & que votre couronne aura fait naufrage dans cette maudite auberge-là. Seigneur, répondit la Sultane, vous avez l'eſprit bien pénétrant.

Dans le temps que je faiſois des queſtions inutiles, j'entendis à la porte un grand bruit d'équipages & de domeſtiques, & je vis une grande femme belle comme la perſonne qu'on

aime. Cet événement ſuſpendit la joie de la maiſon. Celui qui en étoit le maître vint, & parla ainſi..... Sans doute Madame vient pour paſſer la nuit ici ; mais je crains qu'elle ne ſoit bien mal couchée, car j'ai marié ma fille aujourd'hui, & je n'ai que deux chambres ; l'une appartient de droit aux nouveaux époux, il ne reſte plus que l'autre pour Madame ; mais je ne ſais où je logerai ces deux Meſſieurs, dit-il en nous montrant. Mon ami, dit cette Dame, après nous avoir conſidérés, votre chambre eſt-elle à deux lits ? Oui, répliqua l'hôte. Eh bien, répondit-elle, nous pouvons nous accommoder ; j'en occuperai un, & ces deux jeunes gens qui ſe connoiſſent, ne feront pas ſans doute en peine de coucher dans l'autre ; c'étoit-là préciſément ce que nous craignions, ſans oſer nous le communiquer. Vous aviez grand tort, dit le Sultan, car cela n'étoit pas dangereux. Je pris la parole, & je dis à la Dame que nous n'oſions prendre la liberté de coucher dans la même chambre qu'elle. Mais elle me répondit, vous avez tort, je ne crains point les hommes, & je ſuis accoutumée à être ſage avec eux, ſans les éviter ; je ne fais pas cas de ces femmes qui craignent toujours les occaſions ; la vertu qui fuit, manque ſouvent de jambes. Comme nous vou-

lions partir le lendemain, nous nous couchâmes de bonne heure : j'eus la précaution en me mettant au lit, de me tenir abſolument ſur le bord ; mon compagnon eut la même prudence ; deux perſonnes auroient pu aiſément ſe placer entre nous. Je fus ſurpriſe de ne ſentir aucun trouble, aucune émotion, en me ſachant couchée avec quelqu'un que je croyois un homme ; j'étois ſeulement atteinte d'un petit mouvement de curioſité ; mais l'ambition de devenir Reine y mit auſſi-tôt un frein. Je crus que le plus ſûr moyen d'y réſiſter étoit d'attendre que la jeune Dame fût endormie, de ſortir doucement de mon lit, & de me gliſſer encore plus doucement dans le ſien. J'exécutai ce projet, & je me levai ſans bruit ; je gagnai le lit de la Dame : elle dormoit ; je me coulai à côté d'elle ſans qu'elle parût ſe réveiller. Mais ce ſommeil n'étoit qu'une feinte, car un quart-d'heure après elle me tint ce diſcours : Mon bon garçon, j'ai bonne opinion de la délicateſſe de vos ſentimens, car vous n'êtes pas venu à mes côtés pour me laiſſer dormir ; je ſuis ſenſible à vos deſſeins, & la reconnoiſſance exige que je diſſipe votre erreur, je ſuis aſſurée que vous ne me trahirez pas. Ce début m'offenſa ; je lui promis une diſcrétion à toute épreuve, & je la priai de

poursuivre. Eh bien donc, me dit-elle, je veux bien vous apprendre un petit malheur, en vous confiant que vous vous trompez, si vous comptez à présent être couché avec une femme, car je suis un garçon. Ces paroles me confondirent. Oh ! je l'avois deviné, dit le Sultan. Il est vrai, Seigneur, poursuivit Grisemine, que le désordre qui se passa alors en moi, me dit que j'étois avec un homme. Mais, dit le Sultan, que ne sortiez-vous du lit ? C'étoit mon projet, répliqua Grisemine, mais je voulois savoir son histoire. Bonne chienne de curiosité, s'écria Misapouf ! C'est ainsi, reprit la Sultane, qu'il la commença. Je suis fils de la Fée aux bains & du Chevalier au nez. Réellement, dit-il, je n'en ai jamais vu un si grand que le sien. Cela n'empêcha pas ma mere de devenir grosse. Voilà une belle réflexion, dit le Sultan; où ce garçon-là avoit-il pris que le nez d'un homme l'empêche de faire un enfant à sa femme ? Seigneur, répondit la Sultane, il n'avoit pas encore d'expérience. Quel étoit donc son nom, dit le Sultan ? Seigneur, il se nommoit Ziliman. Cela m'est égal, répondit Misapouf; poursuivez votre histoire. La Sultane continua ainsi: Mon pere, dit Ziliman, étoit fort amoureux de la Fée aux bains, & regardoit avec indifférence toutes les Beau-

tés qui venoient ſe baigner; mais ſa vanité penſa le perdre, & fut cauſe de mes malheurs. Il entendit parler de la Princeſſe *Ne vous y fiez pas*, de ſon anneau, & de l'enchantement qui y étoit attaché (je ne vous répéterai point, dit la Sultane, tout ce que vous m'avez conté avec tant d'éloquence ſur ces anneaux); perſuadé, continua Ziliman, que perſonne n'avoit un ſi gros petit doigt que lui, ſans rien dire à ma mere, il partit pour délivrer cette Princeſſe : cela prouve qu'il avoit autant d'humanité que d'amour propre. La Fée imputa ſon abſence à ſon infidélité; elle accoucha de moi pendant ce temps fatal; elle jura, dans la haine qu'elle portoit aux hommes, que je porterois un habillement de fille juſqu'à ce que je fuſſe marié : à quinze ans, je lui dis que je voulois voyager. J'y conſens, me répondit-elle; mais ſur-tout ne te marie point; je fais ſerment que tu ne garderas ta femme que lorſqu'elle aura été quinze jours devant mes yeux tout grands ouverts ſans que je l'apperçoive. Il alloit continuer, lorſque nous entendîmes le bruit de la noce qui amenoit les nouveaux mariés dans le lit nuptial. Cet événement augmenta encore mon trouble; j'étois tentée d'aller rejoindre mon compagnon; mais le lit de Ziliman étoit plus

près de celui des jeunes époux, & j'avois des idées si confuses sur le mariage, que je n'étois pas fâchée de m'en éclaircir un peu, en prêtant attentivement l'oreille à ce qui se passeroit.

Je vous avoue, à ma honte, dit Ziliman, que cette cérémonie m'est absolument nouvelle ; vous vous moquerez de moi, quand je vous dirai que je suis ignorant au point de ne pas savoir la différence qui est entre ce jeune homme & sa femme. Je puis vous jurer, lui répondis-je, que je suis tout aussi peu instruite que vous. Si cela est, reprit-il, profitons de cette occasion, gardons un profond silence. J'ai remarqué que les deux lits ne sont séparés que par une tapisserie; nous ne perdrons rien de cette scène. J'acceptai la proposition de tout mon cœur, & notre conversation fut dès-lors interrompue; car lorsqu'on voyage, on est trop heureux de s'instruire.

Sans doute on s'attend que ces deux époux, d'accord ensemble, se féliciterent d'être débarrassés du monde qui les importunoit, & que leurs sentimens, gênés jusqu'à cet instant, s'échapperent avec transport. Mon imagination attentive travailloit pour se représenter les effets de cette intelligence; l'ignorance de Ziliman le tourmentoit au moins autant que moi.

Nous

Nous entendîmes Thaïs & Fatmé ſe mettre au lit. Thaïs dit auſſi-tôt : Enfin nous voilà ſeuls, il y a long-temps que je déſire de prouver à ma chere Fatmé combien je l'aime. Apparemment qu'il jouoit ce qu'il diſoit ; car Fatmé lui répondit : Que veulent dirent ces manieres-là ? Où avez-vous appris à vivre ? Thaïs, qui vraiſemblablement étoit un bel-eſprit, lui répliqua : Belle Fatmé, n'étant occupé que du plaiſir de vous voir, je n'ai appris qu'à aimer. Eh bien, dit-elle, tenez-vous-en là, & n'apprenez pas à inſulter. Ces inſultes-là, dit Thaïs, ſont les politeſſes de la bonne compagnie, vous m'en remercierez avant peu. Je juge qu'il voulut encore tenter quelque entrepriſe ; car Fatmé s'écria : Thaïs, ſi vous continuez, je vais appeler ma mere ; Thaïs, vous êtes un inſolent, je ne ſuis point faite à ces façons-là. Mais, en vérité, Fatmé, je ne vous conçois pas, dit Thaïs. Pourquoi vous imaginez-vous donc que je vous ai épouſée ? Votre réſiſtance marque une ignorance qui m'eſt bien précieuſe ; mais vous devez avoir de la confiance en moi. Allons, ma chere Fatmé, rendez-vous à mon ardeur, je vous en conjure. Oh ! non, dit-elle naïvement, ma mere m'a cent fois défendu de me laiſſer faire ce que vous me voulez faire. Sans doute, belle Fatmé, quand vous étiez

fille ; mais tout doit m'être permis, puiſque vous avez reçu ma foi en préſence de l'Iman. Je me moque de l'Iman, reprit Fatmé, la choſe eſt bonne ou mauvaiſe en ſoi : ſi elle eſt bonne, on n'a pas beſoin d'un Iman pour y être autoriſé, & ſi elle eſt mauvaiſe, la permiſſion de l'Iman ne peut pas la rendre bonne. Thaïs, qui perdoit trop de temps à raiſonner, prit le parti d'employer les effets, au lieu de tant de paroles inutiles. Fatmé pouſſoit des cris que Thaïs étouffoit : toute notre chambre étoit ébranlée de la révolte qui ſe paſſoit dans l'autre. Je crois, dit le Sultan, que Ziliman & vous, étiez encore moins tranquilles que les chambres. Il eſt vrai, répondit la Sultane, que je ne puis exprimer ce qui ſe paſſoit en moi. Ma curioſité & ma crainte étoient égales ; j'entendois des plaintes qui dégénéroient en ſoupirs ; enfin, il y en eut un qui fut ſuivi d'un long ſilence. Ziliman me dit alors : Ah ! mon ami, je ne conçois pas ce qu'ils peuvent faire ; mais je ſuis dans un état épouvantable. Je voudrois bien ſavoir ſi cette ſcene a produit ſur vous les mêmes effets. Il me prit la main, & je fus effrayée. Ah ! bon Dieu, lui dis-je, qu'eſt-ce que cela ? Ne ſeroit-ce pas par haſard le nez de Monſieur votre pere ? Apparemment que ſa main s'avança auſſi, car il fit un cri de frayeur,

& il dit avec ſurpriſe : Oh, Ciel ! comment avez-vous donc fait cet homme-là ? Je ſoupçonnai alors que le ſujet de notre étonnement étoit le point de notre ignorance ; je voulus l'empêcher de faire un éclat, & je lui avouai ingénument que j'étois fille. Sa ſurpriſe ſe changea en tranſport de joie ; il ſe jeta dans mes bras ; je n'eus pas la force de m'en dérober. Dans ce moment, les plaintes & les ſoupirs de Fatmé recommencerent ; mais je fus bientôt forcée d'en faire autant. Fatmé s'imagina que nous voulions la contrefaire, car elle dit : Voilà qui eſt beau de ſe moquer ainſi du pauvre monde ; je voudrois bien, ajouta-t-elle, qu'on vous en fît autant, pour voir ce que vous diriez. Ziliman & moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire, & nous ne laiſſâmes pas de faire des progrès dans la ſcience. Je lui racontai mon hiſtoire, & je lui jurai que je renonçois de tout mon cœur à la couronne de Finlande. Le jour parut. Belle Griſemine, me dit-il, vous ſavez que pour être ma femme, il faut que vous ſoyez quinze jours devant les yeux de ma mere ſans qu'elle vous voie ; ſans cela je vous perdrois, & j'en mourrois de chagrin. Je ne ſais qu'un moyen, c'eſt d'aller chez la Fée Porcelaine, elle eſt ma marraine, elle nous protégera, & nous donnera peut-être un ex-

pédient pour engager ma mere à ratifier notre bonheur. Je lui promis de ne le pas quitter, & nous partîmes après avoir pris congé de mon compagnon, qui m'avoua qu'elle étoit fille, & qu'elle étoit dans ſon cours de voyage pour être Reine. Je lui déclarai qu'elle avoit en moi une rivale de moins : elle en fut très-contente, & nous nous ſéparâmes en nous embraſſant cordialement ; car les femmes s'embraſſent par coutume en ſe trouvant, & par plaiſir en ſe quittant. Nous arrivâmes en deux jours chez la Fée Porcelaine. Ziliman lui confia ſon mariage, me préſenta, & lui demanda ſi elle avoit vu ſa mere depuis peu. Elle vint hier, répondit la Fée, & me dit qu'elle vous avoit défendu de vous marier ; mais comme elle s'imagine que vous êtes auſſi fragile que ma maiſon, elle eſt perſuadée que, ſous un habit de fille, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous découvrir. Mais enfin, ma mere eſt-elle toujours dans la même réſolution, dit Ziliman ? Oui, dit la Fée, elle m'a informée des conditions qu'elle avoit juré de vous faire remplir. Hélas ! m'écriai-je, je vois trop qu'il faudra que je perde mon cher Ziliman. Ah ! me répliqua la Fée, ſi vous vouliez vous prêter à mon projet, nous pourrions la tromper. Il n'y a rien que je ne faſſe, lui dis-je, pour être toujours avec quel-

qu'un que j'aime autant. Eh bien, reprit la Fée, ſi cela ne vous répugne point, je vous donnerai la forme d'un meuble dont ſans doute vous vous ſervez ſouvent. Ah! dit le Sultan, voilà cette métamorphoſe que vous m'avez fait attendre ſi long-temps. Il eſt vrai, Seigneur, que mon amour me fit conſentir à tout. La Fée voulut me donner, ſous cette forme, toute la grace que peut avoir un pot de chambre. Le lendemain, Ziliman me mena chez la Fée aux bains; ſa mere fut contente de le revoir ſi tôt : il lui dit qu'il ſe déterminoit à paſſer ſa vie avec elle, plutôt que de voyager toujours avec un habillement ſi honteux pour un homme. La Fée l'écouta avec plaiſir, & lui dit qu'elle avoit eu aſſez bonne opinion de ſes ſentimens, pour eſpérer de l'embraſſer peu de temps après ſon départ. Elle voulut ſavoir le récit de ſes voyages. Il en ſupprima tous les événemens intéreſſans. Le ſoir, en ſoupant, elle lui demanda s'il n'avoit pas rapporté quelques curioſités. J'ai, répondit-il naïvement, un meuble de garde-robe à la mode; ſans doute vous en avez vu? Non, dit-elle. On m'apporta dans ſa chambre; elle trouva cette derniere invention ſi fort de ſon goût, qu'elle me garda. J'y étois depuis quatorze jours, lorſque la Fée Ténébreuſe, avec le manchon de votre Ma-

jeſté, vint faire une viſite de voiſinage à la Fée aux bains. On parla de moi après les premiers complimens; car, en meubles de cette eſpece, une mode nouvelle eſt un événement. La Fée Ténébreuſe fut ſi fort enchantée, qu'elle me deſtina à ſon uſage. Eh bien, dit le Sultan, n'eſt-il pas vrai que c'eſt une choſe épouvantable que l'anneau de cette vilaine-là ? Ah! épouvantable, Seigneur, reprit Griſemine. Un jour, en ſe ſervant de moi, elle me briſa en mille pieces; & comme l'enchantement étoit rompu par ce malheur, je parus à ſes yeux ſous ma forme naturelle. Je la priai de ne pas me perdre; mais elle étoit furieuſe, parce qu'elle prétendoit que je l'avois coupée; elle me conduiſit dans l'appartement de la Fée aux bains, & lui conta mon aventure. Je me jetai à ſes genoux, en lui diſant: Ah! ma chere belle-mere, ne m'enlevez pas mon époux Ziliman. Ce diſcours la fit entrer dans un courroux violent, je fus chaſſée; & je ne ſais ce que je ſerois devenue, ſi votre clémente Majeſté ne m'eût pas priſe ſous ſa puiſſante protection. Madame, dit le Sultan, en faveur de votre ſincérité, je vous pardonne de vous être donnée pour fille, tandis que vous n'étiez rien moins que cela: je m'apperçus bien de quelque choſe la premiere nuit de nos noces; je crus, je vous l'avoue,

que c'étoit la faute de mon petit doigt; mais je vois à préſent que c'étoit celle de ce benêt de Ziliman. Quoi qu'il en ſoit, oublions toutes nos infortunes paſſées, & ne ſongeons qu'au bien préſent. Tâchez de me trouver de meilleurs Cuiſiniers. Nos enfans ſont déjà grands. Marions nos filles avant de les faire voyager; nous ſongerons demain à ce que nous devons faire des garçons; il eſt tard aujourd'hui. Allons nous coucher, en attendant que je ſois Capucin.

Fin de la derniere Partie.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Voici une édition de la Félicité, qui a été faite ſur un manuſcrit qu'on m'a garanti fidele. Cette Hiſtoire n'a paru que tronquée dans un Ouvrage périodique. Quoique les retranchemens qu'on avoit faits en euſſent diminué l'agrément, elle a plu généralement. Il eſt bon d'avertir le Lecteur que cet Ouvrage eſt un bout-rimé ; on a obligé l'Auteur de remplir les noms qui étoient ſur la Carte de l'Ordre de la Félicité, comme le je ne ſais quoi, *le* tour des badinages, *la* route de l'occaſion perdue, *& beaucoup d'autres allégories ſemblables, qui peuvent faire des plaiſanteries pour une ſociété, mais qui ſont ennuyeuſes & plates dès qu'elles en ſortent. On a tâché de s'écarter de cette ſervitude, & l'on a manqué à la Carte, afin de ne pas manquer au Public.*



HISTOIRE DE LA FÉLICITÉ.

LA Félicité eſt un être qui fait mouvoir tout l'Univers ; les Poëtes la chantent, les Philoſophes la définiſſent, les petits la cherchent baſſement chez les Grands, les Grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent ſouvent ſans l'avoir connue ; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la bruſquer ; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, eſſayent de ſe l'aſſurer en tâchant de la procurer ; l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient ſans pouvoir la joindre, les coquettes la laiſſent ſans la voir ; tout le monde la nomme, la déſire, la cherche ; preſque perſonne ne la trouve, preſque perſonne n'en jouit : elle exiſte pourtant ; chacun la porte dans ſon cœur, & ne l'apperçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de ſoi-même, plus

on s'écarte du bonheur : c'eſt ce que je vais prouver par l'hiſtoire d'un pere & d'une mere, qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfans, & ſacrifierent leur amour-propre au déſir de les inſtruire.

Thémidore & Zélamire étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient eſtimés ſans s'aimer, & en avoient aimé d'autres ſans les eſtimer. Ils avoient eu des enfans par amour pour leur nom, s'étoient enſuite négligés par diſſipation, & s'étoient fait des infidélités réciproques ; le mari, par air & par mode ; la femme, par vanité & par vengeance.

L'âge les raſſembla ; ils reconnurent leurs erreurs, en ceſſant de les faire aimer aux autres ; l'amour-propre leur avoit donné des foibleſſes, l'amour-propre les en avoit corrigés : ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules ; ils s'étoient déſunis par ennui, & s'étoient réunis par reſſource.

Ils formerent tous deux le même projet ſans ſe le communiquer ; c'étoit de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfans. Thémidore voulut raconter ſes aventures à ſon fils Alcipe, pour lui faire connoître les écueils du monde. Zélamire voulut faire part des ſiennes à ſa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'eſt, je crois, la meilleure façon d'inſtruire des enfans. Il y a apparence qu'elle devient à la mode; car les jeunes gens ne font ſans doute tant de ſottiſes, qu'afin d'amaſſer des matériaux pour la perfection de leurs deſcendans.

Voici le récit de Thémidore à ſon fils.

HISTOIRE DE THÉMIDORE.

DEPUIS long-temps, Alcipe, je déſire de vous ouvrir mon cœur, & de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conſeils, qu'en vous découvrant mes fautes; vous oublieriez les uns, vous retiendrez les autres; des préceptes ſont plus difficiles à ſuivre, que des défauts à éviter: un modele de vertu fait ſouvent moins d'impreſſion qu'un modele d'imprudence.

J'ai été jeune: mon pere, qui étoit plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure, & me dégoûta de la raiſon, en me l'offrant avec trop de ſévérité; il intimida mon eſprit au lieu de l'éclairer, & deſſécha mon cœur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir & de le former par la douceur.

Les premieres leçons qu'on donne aux enfans, doivent toujours porter le caractere du sentiment; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit; on aime avant que de raisonner: c'est la confiance qu'on inspire, qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

Mon pere n'en usa pas ainsi. Le titre de pere me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse; la contrainte où j'étois me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas; quand je débutai dans le monde, mes raisonnemens étoient assez justes, mais dépouillés de graces; & bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

Mon pere m'avoit présenté dans quelques maisons, & m'avoit répété bien des fois que le point essentiel, pour réussir, étoit d'être complaisant: mais pour l'être sans passer pour un sot, il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance, & du discernement dans ceux qui en sont les objets; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différens des sociétés, & l'on ne peut pas lui en savoir gré, qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie: vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui, lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon eſprit étoit trop intimidé pour me faire ſentir cette diſtinction ; les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'appercevoir ; j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des complimens en homme ſot, & des parties d'ombre en homme dupe : en un mot, je les ennuyois avec toute la complaiſance poſſible ; ils me le rendoient avec toute la reconnoiſſance imaginable.

Ce genre de vie me déplaiſoit fort, lorſqu'un jour de grande aſſemblée, je crus, au milieu de trente viſages hétéroclites, découvrir une femme qui, ſans tirer à conſéquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine. Je la regardai ; elle le remarqua : je rougis ; elle s'approcha. Je n'ai jamais été ſi embarraſſé ni ſi flatté. Elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt ; ainſi elle étoit jeune. La converſation s'anima, c'eſt-à-dire, elle parla beaucoup, & je répondis fort peu : mais comme tous mes monoſyllables ſervoient de liaiſon à ſes phraſes, cela pouvoit s'appeler une converſation. Je me ſouviens qu'elle me fit des avances très-marquées. Je lui trouvai de la raiſon ; elle en fut flattée, parce qu'elle en manquoit. J'eus le ſecret, en peu de mots, de dire pluſieurs ſottiſes ; elle loua mon eſprit ;

j'en fus enchanté, parce que perſonne ne m'en trouvoit. L'amour-propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la ſympathie; & voilà pourquoi elles durent ſi peu; c'eſt qu'on ceſſe de ſe flatter à meſure qu'on ſe connoît, & les liens ſe relâchent à meſure qu'on néglige le principe qui les a ſerrés.

J'eus la hardieſſe, le troiſieme jour, de lui offrir la main pour la ramener chez elle; elle l'accepta, & je fus ſaiſi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête-à-tête; cela me paroiſſoit une affaire déciſive pour ma réputation. Je n'avois jamais rien à dire, & je voulois toujours parler; je cherchois au loin des ſujets de converſation, & je ne prenois point le ſtyle de la choſe; j'étois fort reſpectueux, parce que je ne connoiſſois pas ſon caractere; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoiſſoit le mien.

Enfin, après pluſieurs propos vagues & forcés, qui marquent plus la diſette d'eſprit que le ſilence, nous arrivâmes à ſa porte: je prenois déjà congé d'elle, lorſqu'elle me dit que l'uſage du monde exigeoit que je la conduiſiſſe juſqu'à ſon appartement. Madame, lui répondis-je très-ſpirituellement, je n'oſois pas prendre cette liberté-là. Ah! vous le pouvez, Monſieur, pourſuivit-elle, je ne crains point

les jeunes gens. Madame, repartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans ſa chambre, elle ſe jeta ſur un ſopha, & me dit : J'en uſe librement avec vous, mais je compte ſur votre amitié. Vous avez raiſon, Madame, lui dis-je, je ſerois fâché de vous importuner. Quelle âge avez-vous, dit-elle? Vingt ans, lui répondis-je. Ah! bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui, reprit-elle! Madame, lui dis-je auſſi-tôt, ſi vous voulez, je vais ouvrir la porte. Gardez-vous-en bien, répliqua-t-elle, il n'y a rien de ſi mal-ſain. Vous n'avez que vingt ans, dites-vous? en vérité, vous êtes bien avancé pour votre âge.

Ah! Madame, lui répondis-je, vous avez la bonté de dire cela, parce qu'il y a long-temps que vous êtes amie de ma mere. Mais voilà préciſément ce qui n'eſt point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges ſont ſi différens! je ne l'en eſtime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu, avez-vous beaucoup de connoiſſances? Madame, je vais tous les jours dans la maiſon où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'eſt bien fait, dit-elle, ce ſont de ſi bonnes gens; il eſt vrai qu'ils ne ſont pas exceſſivement amuſans; mais en vérité, leur commerce eſt ſûr; je m'en accommode aſſez; car je hais tant la jeuneſſe;

j'entends par la jeunesse, tous ces petits Messieurs que les femmes gâtent si bien, & je ne sais ce qui leur en revient; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête, & si avantageux en compagnie : je vous distingue beaucoup au moins, en vous recevant seul. Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. Je le vois bien, reprit-elle; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui, à votre place, n'eût déjà été impertinent; mais je dis fort impertinent. Je serois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, & je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect : pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux? Non, Madame, lui répondis-je, car mon pere ne veut me marier que dans deux ans; assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. Ah! je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuiroit à mon établissement,

ment, & ces choſes-là ſont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité; mais il eſt tard, ſoupez avec moi. Je ne le puis pas, Madame, repris-je; mon cher pere & ma chere mere ſeroient trop inquiets. Et bien, allez-vous-en donc, dit-elle avec un air impatienté: je lui obéis, & je ſortis fort content de ma perſonne; j'aurois cru m'en être bien tiré, ſi quelque temps après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faiſoit paſſer pour un ſot.

A force d'aller dans le monde, j'appris inſenſiblement les uſages: à force d'entendre des ſottiſes, je me déshabituai d'en dire; mais à force d'aller avec des gens qui en faiſoient, je ne pus me diſpenſer d'en faire. De l'extrême ſimplicité, je paſſai à l'extrême étourderie. Ces deux excès oppoſés ſe touchent; c'eſt le défaut de réflexion qui les produit tous deux: on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penſer; mais c'eſt un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur & ſe plaignoit du malheur; je ne concevois pas pourquoi on avoit la maladreſſe de trouver l'un plutôt que l'autre, & je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur ſont preſque toujours celles qui vous en

éloignent; je crus en ſavoir plus que les autres, & j'imaginai, comme tous les gens de mon âge, que la ſuprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes : ainſi, avec de l'étude & une ſérieuſe attention ſur moi-même, j'acquis en peu de temps tous les ridicules néceſſaires pour mériter ce titre; j'eus beaucoup de reſpect pour moi, & beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire ſon chemin auprès d'elles; je fis des agaceries avec une impertinence qui faiſoit voir combien je me croyois de graces; je me louai avec une confiance qui perſuadoit preſque les ſots de mon mérite, & j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits. En un mot, je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été auſſi neuf que moi : auſſi m'admirai-je perpétuellement; car un ſot eſt bien plus content de devenir un fat, qu'un homme d'eſprit de devenir un homme de bon ſens. Je manquai de reſpect à beaucoup de femmes; pluſieurs s'en offenſerent ſans que je m'en affligeaſſe; pluſieurs m'écouterent ſans que je m'en ſouciaſſe : je fus très-ſouvent téméraire, & quelquefois heureux; je ſéduiſis des prudes en louant leur vertu, des coquettes, en feignant de ne pas

admirer leurs charmes, & des dévotes, en déchirant tout l'Univers.

Mais je gardai toutes ces conquêtes auſſi peu de temps qu'elles m'en avoient couté; le caprice me dégoûta des premieres; la légéreté m'enleva les ſecondes; la fauſſeté me révolta contre les troiſiemes : ainſi, ce bonheur prétendu que j'enviſageois, s'évanouiſſoit toutes les fois que je croyois le poſſéder. J'ai remarqué ſouvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux, dont les beautés diminuent & diſparoiſſent à meſure qu'on en approche.

Je m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établiſſement; car, qu'un jeune homme ſoit à la mode, il paſſe pour être aimable, & pour lors on ne s'informe pas s'il eſt raiſonnable : on propoſa à mon pere un parti convenable, c'eſt-à-dire une fille riche; j'acceptai la propoſition; l'entrevue ſe fit; la perſonne avoit paſſé ſa vie au couvent; elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle; à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'eſprit, & je me crus certain de ſon bon caractere. Après avoir pris des précautions auſſi ſages pour le bonheur de l'un & de l'autre, on nous maria : la troiſieme fois que nous nous

vîmes, on nous fit honnêtement coucher enſemble, en préſence de trente ou quarante parens qui ne devoient jamais devenir nos amis. Le lendemain, ces Meſſieurs s'égayerent à nos dépens, avec cette légéreté lourde & gauche de gens qui ſont dans l'habitude d'être plaiſantés, & qui ſont inſupportables lorſqu'une fois dans leur vie ils ſe croient obligés d'être plaiſans. Ma femme ſoutint leurs mauvais propos ſans ſe déconcerter; le plus fort étoit fait. Je vous avoue que le mariage, quoique fort reſpectable, m'a toujours paru un tant ſoit peu indécent : on oblige une fille de recevoir publiquement dans ſon lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, & elle eſt déshonorée d'y recevoir en ſecret quelqu'un qu'elle adore. Que l'homme eſt étonnant! ſa tête eſt un amas d'inconſéquences, & cependant on l'appelle un être raiſonnable; ce n'eſt aſſurément qu'un titre de convention. Zélamire & moi, nous vécûmes aſſez bien enſemble pendant deux ans: elle parloit peu, je lui répondois encore moins; je croyois que la taciturnité faiſoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'eſprit; je leur dis, pour leur marquer ma reconnoiſſance, que la leur avoit le cœur tendre. Notre intelligence entre Zélamire & moi ne dura pas long-temps; nos

goûts, nos caracteres, nos connoissances différoient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions, qui jettent plus d'amertumes dans le commerce que des torts décidés; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sinceres pour nous le dire, & assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner des scenes au Public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent, sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses terres, à ce qu'elle me dit, & moi je me livrai plus que jamais au monde.

Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation & l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, & je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grace d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savois pas quels chagrins je me ménageois : la montagne des honneurs est bien escarpée ; il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaises qualités pour y arriver; mais on est aveugle sur soi-même; & parce que j'avois eu assez de talens pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyois assez pour faire le bonheur d'un Etat; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs per-

ſonnes que je mépriſois, & qui ne m'eſtimoient pas. Je les éblouis à force de promeſſes ; je leur fis entrevoir une protection chimérique, pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme eſtimé ; mais je ne la poſſédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité & mon ingratitude. L'injuſtice m'avoit élevé, l'équité me déplaça ; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs & pour les hommes, mais déſeſpéré de ſentir que je n'en pouvois pas être regretté. On ſouffre bien plus des ſentimens qu'on inſpire, que de ceux qu'on reçoit ; rien n'eſt ſi humiliant que de ne pouvoir pas être eſtimé de ceux qu'on a droit de mépriſer ; un ambitieux permet le mépris, pourvu qu'il ſoit élevé ; un homme déplacé ſoutient le malheur, pourvu qu'il ne ſoit pas mépriſé. J'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poſte qui m'auroit fait mourir d'ennui, lorſque je rencontrai un Sage qui diſſipa mes ténebres, & qui me montra le bonheur, en me prouvant que juſqu'alors je n'avois fait que changer de malheur. Il s'étoit, comme moi, inſtruit à ſes dépens : c'étoit un homme d'une ancienne nobleſſe ; il avoit paſſé ſa jeuneſſe avec des femmes ; l'ambition l'en avoit détaché, & l'avoit lié avec des hommes faux ; la raiſon l'avoit corrigé de ce dernier travers,

& l'avoit déterminé à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, ensuite un homme de Cour, & il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui; sa probité gagna mon cœur, & sa sagesse éclaira mon esprit. Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé, ainsi que vous, le tribut aux fausses opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, & je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitois, je voulois aller sous un autre ciel, sous un ciel où les ames fussent aussi pures que l'air qu'on y respire; je me retirai ici, c'est le domicile de mes peres; j'y vis avec mes voisins; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, & je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde, c'est un parti plus sûr & plus honnête que de déclamer contre, & j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être Philosophe. Philosophe! m'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux. Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un Philosophe; la philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette philosophie

n'eſt point une vertu âpre telle qu'on ſe la repréſente, qui prend la cauſticité pour la juſteſſe, l'humeur pour la raiſon, & le dédain pour un ſentiment noble. La philoſophie dont je parle eſt une vertu douce qui craint le vice, & qui plaint les vicieux; qui, ſans le moindre étalage, pratique exactement le bien; qui ſait diſtinguer une foibleſſe d'avec le ſentiment; qui chérit, qui reſpecte tout ce qui ſerre les nœuds de la ſociété; qui établit une parfaite égalité dans le monde; qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame; qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les ſoulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaiſir de l'exercer; & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoiſſance. Ah! lui dis-je avec tranſport, c'eſt vous ſeul que je prends pour mon guide; je ſens que je ſerois heureux ſi je reſſemblois au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait ſi peu de vrais ſages: il eſt plus facile de mépriſer les hommes, que de les ſoulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre ſociété? La vertu, pour s'entretenir, a beſoin de ſe communiquer. Je me flatte, répondit mon Philoſophe, d'avoir une amie reſpectable; c'eſt une femme retirée

à une lieue d'ici, dans l'Abbaye de.....; elle a vécu dans la diſſipation; ſa tête lui a fait commettre plus de fautes que ſon cœur; elle a connu trop de monde différent, pour s'être acquis des amis; elle s'eſt trop livrée au tourbillon, pour avoir eu le temps de s'attacher des amans; preſque tous ſes jours ont été marqués par de fauſſes démarches; ſes étourderies ont paru des foibleſſes; le printemps de ſon âge s'eſt paſſé, la vivacité de ſon imagination s'eſt ralentie; elle s'eſt dégoûtée des plaiſirs; elle a commencé à réfléchir; elle a connu qu'elle avoit fait tort à ſa réputation ſans avoir fait ſubir d'épreuves à ſa vertu; & en découvrant l'abus du monde, elle eſt venue ſentir & goûter le prix de la retraite. J'en partage toutes les douceurs avec elle; je vais ſouvent la voir, je lui développe toutes mes penſées, elle me confie les ſiennes; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre & attentive, ne peut guere ſubſiſter qu'entre deux perſonnes d'un ſexe différent, qui ſont parvenues à l'âge de mépriſer l'amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvéniens de l'égalité, émouſſe les pointes de l'envie, rend les nuances de la ſenſibilité plus douces, & devient le principe d'une confiance plus liante & plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fond de mon ame; il me rappela l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connoître une femme si estimable? Vous allez souvent à l'Abbaye de...., j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie. Elmasie! répondit mon ami; d'où la connoissez-vous? Je ne la connois point, répliquai-je; mais ma femme, qui, depuis long-temps, vit loin de moi, sans qu'aucune aversion nous ait désunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui auroit soin de la lui faire tenir; je ne puis en être si près, sans aller lui rendre un devoir qui me paroît indispensable. Vous en serez content, répartit mon ami; c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge; je veux, dès demain, vous y présenter. Cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connoisse, l'opinion qu'elle a de moi; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mene, des sentimens qu'elle a pour moi: je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle; nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois rester; je serois fâché qu'elle me méprisât: je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vûes, me ré-

pliqua mon Philoſophe, & je les ſeconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre réſolution; nous allâmes à l'Abbaye. Nous demandâmes Elmaſie; on nous fit entrer dans un parloir aſſez obſcur; je fus ſaiſi d'une eſpece de frémiſſement dont je ne pouvois me rendre raiſon à moi-même; je redoutois une amie de ma femme, je ſentois qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une parfaite eſtime: c'eſt ſupporter la peine des reproches, que de les deviner. J'étois agité de ces penſées, je gardois le ſilence de l'inquiétude, lorſque la porte s'ouvrit: je vis entrer une grande femme qui avoit le viſage couvert d'un crêpe, je me ſentis ému; mon ami me préſenta comme un homme qui tiroit parti du malheur, pour devenir vertueux. Elmaſie ſoupira, & dit d'une voix languiſſante: Plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple! Monſieur, me dit-elle, je voudrois que vous le connuſſiez; je déſirerois qu'il mît vos fautes à profit, pour réparer les ſiennes, & pour ſe rejoindre à une femme qui eſt tombée dans quelques erreurs, qui a pu être blâmable, mais qui n'a jamais été mépriſable: elle a toujours aimé ſon mari; cette vertu fait ſa conſolation, & cependant la rend à plaindre. Ce diſcours, interrompu par des ſoupirs, ces reproches pleins de tendreſſe, le ſon de voix

qui les exprimoit, me dessillerent les yeux en éclairant mon coeur. Madame, lui dis-je en tremblant, je sais que Zélamire vous regarde comme son amie, & je vois qu'elle ne se trompe pas. Je le suis encore plus de Thémidore, répliqua-t-elle; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard; elle a été réservée, de peur de l'importuner; elle savoit que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine; cependant elle se reproche à présent sa froideur; c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avoit de lui plaire, elle eût peut-être empêché ses égaremens: sans doute il est malheureux; il va d'écueils en écueils; son infortune doit être au comble, par l'humiliation de s'être toujours trompé. Non, ma chere Zélamire, m'écriai-je en me jetant à ses genoux, il est au comble du bonheur, puisqu'il vous retrouve: revoyez Thémidore, rempli de respect & d'amour pour vous; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré; nous touchons à la vieillesse; mais nous nous aimons, c'est être jeunes encore, la raison répare en nous les outrages du temps; s'il a changé nos traits, la vérité a rajeuni nos ames, & la vertu va les confondre: deux époux qui s'estiment à notre âge sont

plus heureux que ceux qui ne ſont unis que par le feu de la jeuneſſe & le caprice des paſſions.

Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je penſe comme vous, rien ne pourra nous ſéparer; nous allons paſſer nos jours avec le reſpectable ami qui nous a réunis. La vie que nous menerons deviendra le modele du bonheur; notre converſation ſera liante ſans être fade, nous ſoutiendrons des opinions pour nous inſtruire, & jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours; c'eſt un ſerment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former : n'oublions pas cependant nos foibleſſes; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans; notre jeuneſſe leur a donné le jour, que notre vieilleſſe leur vaille un bien plus précieux, qui eſt la ſageſſe & le vrai bonheur. Après une reconnoiſſance ſi tendre, nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour ſembla renouveler notre être : j'adore Zélamire, je la reſpecte, elle m'aime; nous ſommes convaincus qu'il n'y a que la vertu ſeule qui donne la vraie félicité; ſoyez-en perſuadé, mon fils, connoiſſez-la, ſoyez-en digne, & je ſerai toujours heureux.

Telle fut l'inſtruction de Thémidore à ſon

fils; je ne ſais pas s'il en devint plus raiſonnable : on en peut douter ; car M. de Fontenelle dit que les ſottiſes des peres ſont perdues pour les enfans, & je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je ſuis engagé maintenant à raconter l'hiſtoire de Zélamire ; c'eſt ce que je vais faire ſans aucun préambule, de peur d'ennuyer ; car j'ai remarqué que je ſuis quelquefois ſujet à ce petit accident.

Ma chere fille, dit-elle un jour à la jeune Aldine, je ſuis votre mere ; vous avez quinze ans, vous êtes jolie, & cependant je ſuis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confeſſant toutes mes foibleſſes ; je vous connois aſſez d'eſprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier ſoin, pour vous en garantir, a été de vous donner une éducation différente de la mienne. On m'a tenue dans un couvent juſqu'au temps de mon mariage ; j'ai voulu vous élever ſous mes yeux ; c'eſt un parti qui ne laiſſe pas que d'avoir ſes inconvéniens. Une fille qui accompagne ſa mere, eſt ordinairement droite, ſilencieuſe, mépriſante & cauſtique ; elle ſe tait, elle obſerve, elle récapitule, elle ſourit & rougit ſouvent mal-à-propos ; de fille dédaigneuſe, elle devient, en ſe mariant, im-

polie par faux air, contrainte par humeur, & facile, pour paroître au dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, & pour les prévenir, j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler ; & en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêché de critiquer celles que l'on disoit : on a de l'indulgence pour les autres, lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissé dire des naïvetés, sans vous en reprendre ; j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendoient ; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la soupçonnerois d'être un peu trop instruite ; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vûes ; votre caractere est liant ; vous avez de la simplicité dans les propos, & de l'esprit dans le maintien : voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer ; je suis sur le point de vous marier ; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes & la malignité des femmes préparent à une jeune personne

qui, dans le monde, est livrée à elle-même; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous entretenir & vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma premiere sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sur qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fond de tendresse dans le cœur, & vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achete pour son revenu : on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent, & l'on n'y retourne plus : cela est humiliant; il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir & la terre & la femme. Voilà, à peu de choses près, le commencement de mon histoire.

J'en reviens à mon couvent; j'y étois caressée, gâtée, & ennuyée; les Religieuses me confioient tous leurs petits secrets; les vieilles me disoient du mal de la Dépositaire, & les jeunes me disoient du bien de leur Directeur : il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma

Ma mere vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier; cela fit un grand effet dans ma tête; j'en parlai le soir à mes cheres àmies la mere St. Chrysostôme & la mere de la Conception, qui me firent par conjecture un portrait du mariage à faire mourir de rire: rien ne fait dire tant de sottises, que l'envie d'en deviner une. Deux jours après, je leur dis adieu, en leur promettant que, dès que je serois mariée, je viendrois leur communiquer mes connoissances, & seconder leur pénétration, de mon expérience. Le jour de mes noces arriva; & quoique j'eusse été prévenue par ma mere, je ne puis vous cacher, ma fille, que je fus étonnée; je vous promets que vous le serez aussi. Votre pere m'importuna beaucoup pendant les premiers mois; il eut ensuite plus d'égards: je ne sais comment cela se fit, je l'aimai vivement tant qu'il fut importun, je me refroidis quand il fut attentif. Il s'en apperçut; il devint froid aussi, & sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale. Dès qu'il n'eut plus de sentimens, il me débita des maximes: un mari ne tarde guere à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parens. Rien n'est si cruel que des amis de famille; ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre, parce que

depuis trente ou quarante ans ils ennuient une maiſon de pere en fils.

La plupart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros viſage, qui mangeoient beaucoup & qui ne parloient point, qui digéroient bien & qui penſoient mal; c'étoient des Conſeillers fort honnêtes gens, qui ſe couchoient à onze heures du ſoir, pour être au Palais le lendemain à ſept; des femmes qui ſe portoient bien, & qui prenoient du lait par précaution; des filles qui vivoient de régime pour trouver à s'établir, en ſe donnant un air de raiſon, & quelques gros Abbés plats & galans, qui faiſoient des déclarations d'amour, & qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je penſai périr de triſteſſe, & je fus très-certaine que lorſqu'on viendroit chercher la félicité chez mon beau-pere, on ſeroit obligé de ſe faire écrire pour elle.

Je fis connoiſſance avec des femmes de mon âge; je les crus mes amies, parce que j'allois tous les jours au ſpectacle avec elles ſans leur parler, & que nous ſoupions enſemble dans quelque maiſon où la maîtreſſe, déſœuvrée juſqu'à dix heures, attendoit triſtement quatorze ou quinze perſonnes qui ne ſe convenoient guere. On y faiſoit la meilleure chere du monde; mais la converſation étoit preſque toujours

en lacunes : elle consistoit dans quelques paroles vagues, qui étoient, pour ainsi dire, honteuses de rompre le silence général, & qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien : on y répondoit par quelques plaisanteries plates & détournées, par quelques jeux de mots, suivis de grands ris tristes & forcés, qui ne servoient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette; elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins, c'est celui qui se laisse le moins violer.

Enfin, on sortoit de table, au grand soulagement de tous les conviés; car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles, & presque tous les soupers ne sont pas autre chose : on jouoit jusqu'à trois heures du matin, & l'on se séparoit, persuadé qu'on s'étoit amusé. Pour moi, qui n'ai pas l'imagination vive, je me retirois chez moi, bien convaincue que, lorsqu'on est quatorze, le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzieme.

Je rêvois perpétuellement au peu de félicité qu'on trouve dans le monde; je renonçai aux maisons ouvertes, & je me formai une société. Ce seroit là sans doute qu'on trouveroit le bonheur, si l'on étoit certain de ceux qui la composent; mais on ne se connoît que pour

s'être rencontrés, on ne ſe juge que par conjectures, on ne ſe lie que par prévention, on en rabat à l'examen, on ſe confie par beſoin, on ſe trahit par jalouſie : la tracaſſerie ſe met de la partie, & mine ſourdement ; la prétendue amitié ſe découd, la ſociété ſe diſperſe, on ſe voit de loin en loin, & lorſqu'on ſe trouve, on ſe careſſe, & l'on ſe déteſte. Je m'étois cependant conſervé deux perſonnes dont je me croyois sûre ; c'étoient une vilaine femme & un bel homme : la femme ſe nommoit Célénie, & l'homme Alménidore. Je jugeai à Célénie un fort bon caractere, parce qu'elle avoit de petits yeux, & je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faiſoient la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus ; ſes regards étoient tendres, & je croyois que c'étoit ſon cœur qui les rendoit tels. Ses diſcours, remplis des louanges les plus fades, étoient, ſelon moi, dictés par le diſcernement le plus juſte & le plus délicat : il me juroit qu'il m'adoroit ; cela me paroiſſoit une vérité inconteſtable ; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroiſſoit une raillerie trop groſſiere. Alménidore ne me vantoit jamais ſans rabaiſſer les autres : louer une femme par

comparaiſon, eſt une façon immanquable de lui tourner la tête; cela flatte ſa jalouſie & ſa vanité : il n'en faut qu'une des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Alménidore avoit encore un talent bien dangereux; c'étoit celui d'être amuſant; c'eſt de quoi l'on ne peut guere ſe garantir. Quand vous ſerez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui ſeront réellement amoureux; il n'y a rien de ſi triſte que ces Meſſieurs-là : tous ces hommes à ſentimens, qui ont de grands yeux blancs & fixés, qui pouſſent de gros ſoupirs, & qui ſont toujours prêts à ſe tuer pour ramaſſer un éventail, ne ſont nullement à craindre; leur ridicule commence par faire rire, & finit par excéder.

Mais défiez-vous de ceux qui ont aſſez de ſang-froid pour épier & découvrir nos foibleſſes, qui ont aſſez peu de ſentiment pour faire uſage de leur eſprit, qui ſont plus galans que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, & qui vont chez les femmes pour les avoir, & non pour les aimer.

Voilà ceux qui poſſedent vraiment le grand art de ſéduire; lorſque l'on eſt ſans expérience, on ne les ſoupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoiſſances aimables, on

rit avec eux ſans ſcrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en paſſer; ils s'en apperçoivent; ils ſuivent toutes les gradations de la ſenſibilité; ils arrangent leur marche en conſéquence, & la tête d'une femme eſt priſe avant que ſa main ſoit baiſée.

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette queſtion : Ma mere, Alménidore n'étoit-il pas amuſant? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zélamire; mais par bonheur pour moi il devint amoureux: celui qui m'en fit appercevoir fut une groſſe bête, ami de mon mari, qui ſe répétoit ſans ceſſe, & que par conſéquent perſonne ne répétoit. On peut s'en rapporter aux ſots pour remarquer tout; ils n'ont que cela à faire. Ils ſont eſpions par malignité, & indiſcrets par beſoin de converſation. Celui-là me parla ſi ſouvent de l'amour d'Alménidore, que je commençai à m'en douter; je remarquai qu'il étoit moins gai, quoiqu'il voulût le paroître davantage, & qu'il prenoit bien plus de liberté avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en ſecret de lui en ſavoir gré; je cauſois quelquefois avec lui; il devenoit ſérieux, & j'aurois été fâchée s'il eût été plaiſant : autrefois il me diſoit, ſans conſéquence, qu'il m'adoroit, & pour lors il rougiſſoit du nom

d'amour. Ces découvertes ne m'affligerent point; je me défiai de ma foibleſſe, je me ſoupçonnai, je m'examinai, & je me convainquis. Il ne me reſtoit de raiſon que ce qu'il m'en falloit pour être ſûre que j'en avois beaucoup perdu; j'en eus cependant aſſez pour craindre les ſuites de mon penchant, & pour vouloir en arrêter les progrès.

Je queſtionnai mon ami la bête, pour ſavoir ce qu'on penſoit de moi; il me répondit qu'il n'y avoit qu'une voix ſur mon compte, & qu'il paſſoit pour conſtant que j'avois pris Alménidore : cependant je gardois trop peu de ménagemens pour être condamnée; on prend plus de meſures lorſque l'on eſt d'accord. Je demandai ſi quelques ſoupçons...... Ah! bon Dieu, oui, me répondit-il, il eſt le premier à en plaiſanter. J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de ſi incommode qu'un mari trop jaloux; il n'y a rien de ſi humiliant qu'un mari qui ne l'eſt pas aſſez. Mon amour-propre ſe révolta au profit d'Alménidore; j'en vins même juſqu'à lui faire des agaceries en préſence de Thémidore : mais Thémidore n'en étoit pas ému; il s'en applaudiſſoit au contraire; il paroiſſoit me remercier; il me lançoit les épigrammes d'un homme plaiſant, & jamais il n'y en avoit une ſeule d'un homme piqué. J'étois

outrée, & dans ces diſpoſitions, Alménidore me trouva ſeule. Vous tremblez pour moi, ma fille; raſſurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au haſard. Je commençai par prendre la choſe au tragique; je priai Alménidore de mettre fin à ſes viſites; j'ajoutai que je n'ignorois point tous les propos qu'occaſionnoit ſon aſſiduité, & que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, ſi je n'étois pas votre ami, & ſi j'étois de ces petits-maîtres qui ne veulent que ſe donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaiſir; mais je ſuis trop honnête homme pour ceſſer de vous voir; ce ſeroit vous perdre de réputation: votre mari ne ſera jamais accuſé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique. Monſieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de ſa confiance. Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, ſon manque de ſenſibilité: voilà de ces choſes impardonnables dans un mari; & quand on ne les pardonne point, pourſuivit-il d'un ton plus doux, il eſt aiſé de les punir: mais pourquoi lui voudrois-je du mal? c'eſt lui qui, par ſes plaiſanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon reſpect m'auroit toujours empê-

ché de vous en inſtruire; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon bienfaiteur. Il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnoiſſance d'une façon bien ſinguliere. Madame, dit Alménidore, l'équité me preſſe plus à ſon égard que la reconnoiſſance. Pour moi, Monſieur, lui répondis-je, je ne ſuis point curieuſe de pénétrer dans vos motifs; mais je ſais ce que je dois à moi-même, & je vous défends de me revoir. Vous voulez apparemment, répartit Alménidore, paſſer pour volage, après avoir paſſé pour ſenſible. Cela vous fera plus de tort que vous ne penſez, Madame. Sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune, mais on ne le croit pas : ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'eſt-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y eſt trop intéreſſée pour que je ne le déſire pas. Voilà qui eſt admirable, m'écriai-je; il va me prouver que je dois manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. C'eſt, me dit-il, la façon la moins pénible, & peut-être la plus sûre, de ſe faire eſtimer : ſi nous ceſſons de nous voir, on ſera convaincu que nous ſommes vus comme amans;

& ſi nous nous voyons toujours, on ſe perſuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis.

Mais il me ſemble, lui répondis-je, qu'entre homme & femme on ne croit guere à l'amitié. Du moins, reprit-il, vous y croyez, Madame. *Comme cela*, lui répliquai je. Comment, s'écria-t-il, ſerois-je aſſez heureux pour que vous ne fuſſiez pas mon amie ? Voilà un bonheur d'une nouvelle eſpece, lui dis-je. Madame, pourſuivit-il, cela en ſeroit bien plus tendre. Vous êtes inſupportable avec vos conſéquences, lui répartis-je d'un air embarraſſé. Me défendrez vous toujours de revenir, me dit-il d'un ton languiſſant ? Alménidore, lui dis-je, en portant ma main ſur mes yeux, que vous connoiſſez bien mon foible ! En cet inſtant nous nous tûmes, & nous nous regardâmes; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour ſavoir ſi elle étoit fermée, & par bonheur Célénie l'ouvrit & vint nous interrompre.

Vous ne diſiez plus rien, dit Aldine à ſa mere ; comment vous interrompit-elle ? Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'eſt jamais interrompu davantage que lorſqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes ſentimens pour

Alménidore, & je m'y ſerois livrée de plus en plus, ſi l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyois mon amie, étoit ma rivale, & ma rivale préférée. On m'offrit de m'en convaincre ; j'eus la foibleſſe d'y conſentir : on me cacha dans l'appartement de Célénie : elle ne fut pas long-temps ſans y venir avec Alménidore. La converſation ne fut pas longue ; je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit ſi cruellement en ma préſence. A ce ſpectacle, je penſai m'évanouir ; ma fureur ſeule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, & ſur-tout me plaiſanter ſur ma crédulité : ma rivale faiſoit à chaque inſtant de grands éclats de rire ; il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaiſir. J'eus la patience de les laiſſer ſortir ; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée : je bannis Alménidore ſans retour. Il m'avoua qu'il n'avoit aucun goût pour Célénie, & il ne ſe juſtifia qu'en me diſant que c'étoit une femme qui lui faiſoit du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la premiere fois, que l'argent ſupplée ſouvent aux charmes : je ſentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent, & mépriſer celles qui en reçoivent. Je quittai mon ſyſtême de ſentiment pour trouver le bonheur ; mais je ne ſus comment le remplacer, & je fus incertaine ſi

je me ferois dévote ou bel-eſprit ; car il n'y a perſonne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

Une femme de notre voiſinage, qui étoit ſage avec éclat, & tendre avec myſtere, penſa m'attirer dans ſon parti ; elle avoit été aſſez belle pour avoir été trompée dans ſa jeuneſſe par pluſieurs agréables : après en être devenue la fable, elle s'en étoit détachée, & avoit fait les honneurs de ſa nation à quelques Miniſtres étrangers, qui l'avoient trouvée fort étrange : de là elle s'étoit retirée dans une province, où elle ſe livroit à des Officiers ſubalternes, qu'elle entrelardoit pieuſement de quelques bêtes à froc ; car dans tous les temps les Moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées. Elle me confia tous ſes ſecrets, & m'avoua ingénument qu'il n'y avoit que les révérends Peres qui euſſent pu la fixer. Cela ne m'étonna point, elle n'étoit plus jolie ; & quand une femme eſt changée, elle ceſſe d'être changeante.

Je ne me trouvai point aſſez voluptueuſe pour me faire dévote ; je me décidai pour le bel-eſprit : je vis bientôt que c'eſt un état dans le monde. J'examinai les Ouvrages de la plupart de ceux qui avoient examiné mes actions ; je fus recherchée, conſidérée, citée : on vanta

mes jugemens, & jamais mon jugement. A la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux-esprits, qui très-souvent manquoient d'esprit. Je crus que je trouverois plutôt le bonheur avec des gens aimables; je voulus les attirer, je voulus les séduire, &, sans m'en appercevoir, je donnai dans la coquetterie; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs & point de fruits : on marche toujours, on n'arrive jamais, & la réputation y fait naufrage en pure perte : je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes; je voulus être réservée, & je fus prude : je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air sec, un teint pâle, & une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur; j'en fus surprise; je me défiois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistoit. Dans la vertu, reprit-elle avec un ton suffisant; venez chez moi, liez-vous avec mes sociétés, vous y trouverez cette félicité qui vous est inconnue. Je la suivis, & je m'en repentis; je me trouvai confondue avec un amas de commeres qui avoient le maintien droit & l'esprit gauche, vives par tempérament, & bégueules par décence : elles prononçoient le nom de vertu,

même en s'y dérobant ; elles ſuccomboient plus au danger de l'occaſion, qu'au charme du penchant ; mais, leur foibleſſe paſſée, elles reprenoient leur fierté, pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire paroître. Je renonçai à ce bonheur : je m'étois ennuyée de la coquetterie, qui eſt une fauſſeté gaie ; je fus révoltée de la pruderie, qui eſt une fauſſeté triſte & tracaſſiere ; car la tracaſſerie n'habite que chez les prudes & chez les Grands.

Je m'étois ſi ſouvent trompée, que je ne ſus plus à quoi me déterminer ; rien n'humilie tant la vanité, que les mépriſes de l'amour-propre : je tirai cependant un jugement favorable de ce qu aucune de mes fautes n'avoit pu me plaire. On n'eſt jamais ſans eſpérance de trouver la vérité, lorſqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus eſſayer de vivre plus en ſociété avec votre pere ; il s'y prêta avec aſſez de graces : il ne vécut avec moi ni comme mari ni comme ami, mais comme une connoiſſance aimable ; nous ne nous eſtimions pas aſſez pour vivre enſemble : il me diſoit des choſes galantes, qui cependant n'avoient aucun objet ; en un mot, il ſe conduiſoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me ſouviens qu'un jour il me trouva liſant une brochure, intitulée *le Je ne ſais quoi.* Je

connois cet Ouvrage, me dit-il; l'Auteur y fait un grand éloge de ce je ne ſais quoi, & l'Auteur a tort; le je ne ſais quoi eſt vu en beau, & ſeroit toujours vu en laid ſi on le connoiſſoit bien. C'eſt à tort que l'on nomme ainſi le trouble de deux cœurs qui voudroient s'unir. Qu'un Amant adore une femme aimable, ce qu'il ſent pour elle, il ſait bien quoi; ce qu'il voudroit lui dire, il ſait fort bien quoi, & ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves, il ſait encore mieux quoi. Cette femme, que je ſuppoſe n'avoir jamais aimé, eſt touchée de l'amour de cet Amant; elle nous tromperoit, ſi elle nous diſoit qu'elle ne ſait pas ce que c'eſt que ce ſentiment qui ſe développe en elle : elle y réſiſte, elle veut l'éviter; elle ſait bien pourquoi. Quel eſt donc ce je ne ſais quoi, lui dis-je? C'eſt, me répondit-il, le ſerment qu'une femme fait d'aimer ſon mari, qu'elle ne connoît point; comme il n'eſt fondé ſur rien, c'eſt déjà un je ne ſais quoi : c'eſt le plaiſir que le mari prétend lui procurer, qui eſt encore un je ne ſais quoi, parce qu'il n'y a que l'amour ſeul, qui n'eſt preſque jamais entre eux, qui fait ſavoir ce que c'eſt que ce bonheur : c'eſt la jalouſie de ce mari qui eſt ſouvent fondée ſur je ne ſais quoi, & ſon déshonneur prétendu, attaché à la conduite de

ſa femme, qui eſt le plus je ne ſais quoi de tous. Ainſi, puiſque vous voulez le ſavoir, le je ne ſais quoi eſt le génie des maris.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, ſur-tout dans la bouche de Thémidore; je ne ſais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître; ſes façons légeres ſemblent défier une femme d'avoir un attachement : je ne conçois pas que ce puiſſe être une vertu que de ne lui pas manquer, puiſque c'eſt une juſtice que de lui être infidelle. Enfin, Thémidore eut aſſez peu de ménagemens pour vouloir me raccommoder avec Alménidore : j'en fus ſurpriſe, je l'avoue, & le peu d'obſtacles qu'il trouva en moi me fit ſentir ſon imprudence. On arrangea un ſouper. Alménidore m'y parut plus volage & plus aimable que jamais. Célénie y étoit auſſi; elle n'aimoit plus Alménidore, & s'amuſoit toujours avec lui : le goût qu'il lui avoit inſpiré étoit totalement paſſé; elle ne s'en cachoit pas. Voilà la différence qui eſt toujours dans la conduite des hommes & des femmes. Un homme qui a une affaire réglée, ne ſe fait pas un ſcrupule de ſaiſir toutes les occaſions que le haſard lui donne. Une femme eſt plus délicate, mais elle aime peut-être moins longtemps : en général, les femmes ſont plus inconſtantes, & les hommes plus infideles.

Notre

Notre souper fut charmant; Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté : je devins son intime amie, & je sentis que cette union entraînoit nécessairement le pardon d'Alménidore; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers; mais il me répondit que cette aventure n'étoit qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, & ces exemples me démontrerent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout étoit badinage dans le monde.

Notre partie fut suivie de plusieurs autres. Thémidore plut à Célénie : heureusement pour elle, Thémidore avoit beaucoup perdu au jeu; il avoit besoin de ressources : par conséquent il trouva que Célénie avoit encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers; il lui paroissoit délicieux de se trouver en partie carrée avec sa femme. Il avoit une maison de campagne; nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper : il étoit si gai quand il me voyoit, que j'étois triste quand je ne le voyois pas; je croyois même que ma tristesse faisoit partie de ma reconnoissance. Célénie étoit ordinairement présente à tous nos entretiens.

Alménidore me demanda un jour ſi nous ne pouvions pas nous en paſſer : je répondis que cela étoit impoſſible, & cependant, depuis cette queſtion, je la trouvois toujours de trop; je lui faiſois plus de politeſſes & moins d'amitié : plus elle m'importunoit, plus je voulois le lui cacher : je croyois lui faire des careſſes, & je ne lui faiſois que des complimens. Apparemment qu'elle s'en apperçut; elle manqua un jour au rendez-vous; je me trouvai ſeule avec Alménidore. Je fus d'abord effrayée : il me donna tant de paroles d'honneur qu'il ſeroit ſage, qu'il me raſſura. Le temps étoit beau, il me propoſa une promenade; je crus, après tous ſes ſermens, la pouvoir haſarder. Il commença adroitement par être fort enjoué; en m'amuſant, il étourdit mes craintes : inſenſiblement il fit tourner la converſation ſur le ſentiment; il avança des propoſitions que je voulois réfuter; il les ſoutint; en les prouvant, il ſe rendit intéreſſant. Je l'écoutois, je devins rêveuſe, & je ne répondis qu'en ſoupirant : je m'apperçus de mon trouble; je voulus retourner ſur mes pas; mais nous nous étions égarés dans le parc, qui étoit fort grand, & que je ne connoiſſois pas. Voilà qui eſt affreux, m'écriai-je, que va-t-on penſer de moi ? en vérité,

cela n'eſt pas raiſonnable. Ah! me dit-il, vous ne vous êtes tant écartée que par diſtraction. Il eſt vrai, repris-je, que ce n'étoit que dans la vûe de faire de l'exercice. Pour moi, pourſuivit-il, je ne me ſuis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement: je ſuis ſi attentif à vous regarder, à vous entendre, à vous perſuader, que je ne m'apperçois ni du lieu où je ſuis, ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit: à vous dire le vrai, Madame, continua-t-il, quand j'ai l'honneur d'être avec vous, je ſonge beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

Alménidore, répliquai-je, voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtreſſe; je ſuis fâchée que vous me regardiez comme telle. Il s'en faut bien, Madame, reprit-il auſſi-tôt; ſi je ne vous aimois pas, il y a long-temps que je vous aurois convaincue; mais en effet, lui dis-je pour détourner la converſation, je crois que vous avez abuſé bien des femmes. Celle qui les venge, me répondit-il, me les fait oublier. Je m'apperçus qu'il rougit en diſant ces mots; je ne fis pas ſemblant de le remarquer; au contraire, je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant, & de s'être déclaré trop bruſquement. Lorſque j'en agiſſois ainſi,

repartit-il, je n'aimois pas; j'éprouve que lorſqu'on a une véritable paſſion, on n'oſe pas la faire deviner. Alménidore, dis-je d'un air un peu troublé, changeons de converſation. Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baiſant la main. Ah! Monſieur, lui dis-je, en la retirant aſſez bruſquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pu, je ne puis pas ſouffrir ces façons-là. Voilà la premiere fois, pourſuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenſer vivement de la juſtice qu'on lui rend. Ce mot de vivement eſt de trop, répliquai-je; je ſerois très-mécontente de moi ſi je ne me fâchois pas froidement. C'eſt-à-dire, reprit-il, que vous me mépriſez. Mais, Monſieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous mépriſe? C'eſt dans votre ſang-froid, dit-il, qui eſt inſultant, à force d'être dédaigneux. Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'eſtime & l'amitié ſont quelque choſe de bien chaud? Je vous eſtime, Monſieur; je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en reſter là. Je voudrois pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'eſt pas en moi, ainſi je ferai mieux de prendre demain la poſte, & de m'en retourner. Comment, Monſieur, lui dis-je, vous pré-

tendriez me laiſſer ici entre Célénie & mon mari ? En vérité, vous voulez me faire jouer un joli perſonnage ! Madame, répliqua-t-il, je vous en propoſois un autre qui n'étoit pas ſi indécent. Alménidore, lui dis-je, aſſeyons-nous, & parlons ſenſément. J'y conſens, reprit-il. (Je fis une faute de m'aſſeoir, & je ne vous le dis, ma fille, que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous ſerez ſeule avec un homme.) Eh bien, Madame, me dit Alménidore, me voilà prêt à vous entendre. Parlez-moi avec vérité, lui dis-je, quel eſt votre but ? Mon but, reprit-il, étoit de vous plaire ; je vois bien que je n'y parviendrai pas à préſent, mon deſſein eſt de ne vous plus aimer ; je ſens trop que le ſecond projet ne réuſſira pas mieux que le premier. Mais, m'écriai-je, quelle eſt cette idée-là de m'aimer ? car je jurerois que cet amour s'irrite par la contradiction, & ne doit rien au ſentiment. Ah ! Madame, me dit-il, ne m'accablez pas par vos doutes, c'eſt bien aſſez de vos rigueurs. Par exemple, lui dis-je, pour le conſoler un peu, je vous crois un fort honnête homme, mais je vous juge bien léger. Eſt-ce à vous, Madame, reprit-il, à reprocher des défauts dont vous corrigez ? Il me prit la main, je la lui laiſſai ;

il la baiſa, je me troublai, je m'en apperçus: apparemment que je me défendois mal, car Alménidore me preſſoit davantage, mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte: je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. Ah! pour le coup, Monſieur, lui dis-je, c'eſt pouſſer le manque de reſpect trop loin: il ſe ralentit à ces mots; j'étois rouge, il l'imputa à ma colere; je crois qu'il ſe trompoit. Il me demanda le ſujet qui m'irritoit; je le traitai d'impertinent: ce mot le rendit immobile, & ſon immobilité me rendit la raiſon: j'eus honte d'avoir été ſi près du danger; je prenois le parti de m'éloigner, lorſque j'apperçus très-près de nous Thémidore aſſis ſur le gazon à côté de Célénie: il ne me dit rien, mais je crus remarquer qu'il me railloit par ſes regards; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre converſation, & je n'en pus pas douter le lendemain, car il nous propoſa une promenade, & nous conduiſit dans le même endroit, où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé, ſur lequel je vis ces mots écris en très-gros caracteres: *Route de l'occaſion perdue.* Il y a peu d'allées couvertes, dit-il à Alménidore, qui portent le nom de celle-là. Aménidore fut interdit, & je fus con-

fondue. Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions; je m'accablai moi-même de reproches; la certitude où j'étois que Thémidore étoit instruit de ma foiblesse, me le rendit insupportable; je lui déclarai que j'étois entiément dégoûtée du monde, & que je voulois me retirer dans une de ses terres. Nous nous séparâmes amicalement; je le priai de m'oublier; je cherchai un asile dans l'Abbaye de..... où, sous le nom d'Elmasie, je touchai la pension que je m'étois réservée. J'appris, depuis ce temps; toutes les adversités de Thémidore, j'en fus attendrie; j'oubliai tous ses procédés : je pense que dès que l'on est malheureux, on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés, nous nous sommes réunis, nous sommes convenus de nos foiblesses; les avouer, c'est vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons ensemble, je sens le calme renaître dans mon ame, je commence à connoître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours; il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouissons d'une félicité parfaite, parce que nous jouissons de nous-mêmes, & que nous sommes parvenus à nous estimer. Après ce récit, Aldine tint ce discours

à Zélamire. Ma mere, je vous ſuis aſſurément bien obligée de vos inſtructions ; j'eſpere que vos expériences me ſuffiront ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle.

Fin de l'Hiſtoire de Thémidore.





ZULMIS ET ZELMAÏDE.

CONTE.

SI l'on ſuivoit toujours les regles de la Nature & de l'équité, il n'y auroit que des heureux ſur la terre; on ne verroit ni meres rigides, ni filles diſſimulées, ni maris mauſſades, ni femmes infidelles.

On ſe conduit par des principes bien différens: une fille trompeuſe devient un jour une mere défiante & trompée; les époux s'achetent au lieu de ſe choiſir, & l'on enlaidit l'Hymen en le ſéparant de l'Amour.

Cette morale eſt néceſſaire pour juſtifier Zelmaïde.

Elle étoit fille d'une Reine (comme vous le croyez bien), qu'on appeloit la Reine Cou-

leur de rose, quoique déjà âgée ; & l'on voyoit à ses cheveux, que le blanc étoit sa couleur de nécessité, & la couleur de rose sa couleur d'inclination.

Elle avoit autrefois, c'est-à-dire il y a longtemps, épousé le Prince Gris de lin, sur lequel je n'ai point de mémoires bien étendus. Il est à présumer qu'il n'avoit pas assisté à beaucoup de siéges. Sa femme étoit devenue veuve, & avoit eu raison. Zelmaïde étoit sa fille unique, par conséquent fort riche, & par une autre conséquence, destinée à un mari fort sot. C'étoit à un Génie de ses voisins, qu'on appeloit le Génie Épais, & qui certainement portoit bien son nom. Il parloit peu, pensoit encore moins, & rêvoit beaucoup. Je n'ai pas ouï dire qu'il ait jamais rien composé ; mais c'est tout ce qu'il auroit pu faire qu'une Ode comme on les faisoit l'année derniere.

Enfin, c'étoit-là l'époux dont Zelmaïde devoit être honorée. Leurs Etats étoient mitoyens, & leurs cœurs éloignés. Cela s'appelle aujourd'hui une affaire de convenance.

On s'attend bien que Zelmaïde étoit une Princesse accomplie : il ne tiendroit qu'à moi de lui prêter quelques défauts, mais je ne profiterai pas de la permission ; & pour faire son portrait en peu de mots, elle étoit aussi ai-

mable qu'une bégueule ſe croit reſpectable.

La Reine Couleur de roſe, dont le talent n'étoit point d'élever des enfans, avoit confié l'éducation de la Princeſſe à la Fée Raiſonnable. C'étoit une vieille Fée décrépite, & qui, comme toutes les femmes de ſon âge, avoit, dit-on, été belle comme le jour. Son Palais étoit bien loin d'ici (Tavernier & Paul Lucas, qui mentent beaucoup, en auroient dû parler dans leurs Voyages). Enfin, les Nouvelliſtes du Palais Royal, à force de parcourir ſur la carte les bords de l'Eſcaut, de la Lys & du Rhin, ont découvert qu'il étoit ſitué dans le pays des Fées.

C'étoit chez la Fée Raiſonnable qu'on mettoit tous les enfans : les Grands par air, & ſans que cela tirât à conſéquence; les Petits par principes, & ſans que cela les menât à rien.

La vraie ſcience de la Fée étoit de rendre l'eſprit juſte & le cœur droit, d'apprendre à ſentir & à penſer; mais en même temps elle enſeignoit à parler modérément, à réduire les leçons en exemples, & les maximes en actions. On peut conclure de là, que nos Hiſtoriens modernes, nos faiſeurs de Contes, & moi tout le premier, n'avons point fait nos claſſes chez elle. On trouvoit dans ſon Palais plus de gens d'eſprit que de beaux eſprits : on n'étoit point

flatté de ce dernier titre, & l'on étoit persuadé qu'il étoit plus aisé d'être un bel-esprit qu'un homme d'esprit.

Comme elle étoit chargée d'un grand nombre d'enfans, & qu'elle n'étoit pas Fée pour rien, elle les distinguoit, en donnant à chacun une bougie mystérieuse, qui avoit le don de rester allumée tant que celui qui la portoit étoit docile à ses préceptes, mais qui s'éteignoit dès qu'on en étoit ennuyé; & pour lors il falloit abandonner le Palais. C'est cette bougie qu'on a nommée dans la suite la lumiere de la raison.

L'état de chaque bougie faisoit distinguer à la Fée le goût, le penchant, & la profession de ses disciples. Les filles qui devoient être coquettes se plaisoient à porter la leur dans une lanterne sourde; une prude allumoit la sienne dès qu'elle voyoit quelqu'un, & la souffloit dès qu'elle se croyoit seule.

Les Philosophes avoient toujours la leur éteinte, & croyoient de bonne foi qu'elle étoit plus brillante que celle des autres. La Fée les renvoyoit à leurs parens. Ils n'en étoient pas moins persuadés des obligations qu'ils lui avoient. Ils prenoient l'amour-propre pour le mérite, & le raisonnement pour la raison. Les Poëtes, au contraire, avoient une bougie à la-

quelle le feu prenoit ſi vivement, qu'elle couloit d'abord, ou s'uſoit en un jour.

Depuis cinquante ans au moins, la Fée n'avoit pu conduire aucun de ſes écoliers juſqu'à la fin de ſon éducation. On devoit lui redemander les garçons à dix-huit ans, & les filles à ſeize, & jamais elle ne pouvoit garder les uns juſqu'à dix-ſept ans, & les autres juſqu'à quinze. Paſſé cet âge, la bougie s'éteignoit. Elle échouoit toujours à cette derniere année, par les ruſes de la Fée Trompeuſe, qui étoit ſa mortelle ennemie.

Trompeuſe n'étoit point une de ces Fées terribles qui ont des cheveux de ſerpens, des dents de rouille, des yeux comme des charbons ardens, & un char tiré par des dragons volans. Elle étoit bien plus dangereuſe; elle étoit attirante au lieu d'être effrayante; elle avoit le pouvoir de prendre telle figure qu'elle vouloit, & avoit toujours ſoin d'en prendre une aimable, pour nuire plus ſûrement, & pour être adroitement mal-faiſante.

La Fée Raiſonnable n'avoit pas droit de lui interdire l'entrée de ſon Palais; c'étoit au contraire une épreuve néceſſaire pour la perfection de la jeuneſſe, mais qui tournoit preſque toujours à ſon imperfection.

Elle ſe montroit aux uns ſous la figure de

la Fée Ambitieuſe, & leur peignoit les grandeurs en beau. La Fée Raiſonnable s'efforçoit en vain de les peindre dans le vrai, *c'eſt-à-dire en laid* : on l'écoutoit ſans la croire; le portrait qu'en faiſoit la Fée Trompeuſe, flattoit l'orgueil, il n'en falloit pas davantage; l'amour-propre de ceux à qui elle parloit, s'appproprioit déjà les reſpects qu'on ne rend qu'à la place, & le ſouffle de la vanité éteignoit bientôt la bougie.

Trompeuſe étudioit avec ſoin le caractere des filles; à celles qui n'en avoient aucun (ce qui arrivoit ſouvent), elle faiſoit valoir la douceur & la gloire d'attirer vingt Amans, ſans en aimer un ſeul; donnoit le nom d'eſprit à l'art de les engager; le nom de gentilleſſe à la malignité d'entretenir l'eſprit, & le nom de ſageſſe au plaiſir de les railler.

Si par haſard elle en trouvoit qui avoient le cœur bon, elle en faiſoit des dupes; elle leur inſpiroit le déſir d'aimer, en leur vantant le bonheur d'un attachement durable & d'un amour ſincere. C'étoit vainement que la Fée Raiſonnable, vertueuſe ſans être ſévere, & aimable ſans être fauſſe, leur repréſentoit que ce bonheur eſt trop dépendant de celui auquel on s'attache; on ne l'en croyoit pas. L'amour-propre, *ce vilain amour-propre*, qui pourroit

produire tant de vertus, & qui les gâte presque toutes, leur persuadoit que la Fée se trompoit, & qu'il n'étoit pas possible qu'on cessât jamais de les aimer.

Toutes les vûes de la Fée Trompeuse se tournerent vers Zelmaïde ; elle négligea même de séduire les autres, & la Fée Raisonnable en profita pour achever l'éducation de deux ou trois garçons qu'on n'a jamais employés dans le monde, parce qu'on les trouvoit trop singuliers, & de deux filles qu'on força de se faire Religieuses par raison, pour les en corriger.

Zelmaïde avoit quinze ans, & jusqu'alors sa *petite bougie s'étoit maintenue* allumée *comme une chandelle d'offrande* ; mais il se trouva un certain Zulmis qui l'empêcha de brûler jusqu'au bout. Il étoit fils d'un Roi de la Cochinchine ; c'étoit *un petit Monsieur* fort agréable, qui savoit l'Espagnol comme un Indien, l'Anglois comme un Turc, & le François comme Paméla.

Il inventoit des modes, *avoit une montre de Baillon*, faisoit des logogriphes, & savoit par cœur le Bal de Strasbourg. Il avoit donné ordre qu'on lui envoyât, par la diligence de Lyon, les Jugemens nouveaux, une Comédie bourgeoise transcrite par Minet, & le Cordon de

St. Michel; mais tout cela fut ſaiſi & confiſqué à une barriere des Etats de la Fée Raiſonnable. Quoiqu'il eût des reſſources en lui-même, il n'en cherchoit pas moins Zelmaïde, qu'il voyoit quelquefois, & qui s'amuſoit autant à l'entendre parler qu'à lire le Mercure.

La Fée Trompeuſe, pour le confirmer dans ſon goût naiſſant pour cette jeune Princeſſe, prenoit ſouvent la figure de la Fée Raiſonnable, & lui vantoit beaucoup le mérite de Zulmis. La Princeſſe aimoit bien la Fée dans ces momens, & ne lui trouvoit jamais tant de raiſon que lorſqu'elle en manquoit. Quand elle retrouvoit la Fée Raiſonnable, elle remettoit la converſation ſur Zulmis : la Fée lui diſoit de s'en défier ; elle ne pouvoit pas allier ces contradictions, & finiſſoit par dire que la Fée Raiſonnable étoit vieille & commençoit à perdre la raiſon.

Un jour qu'elle ſe promenoit dans un petit bois du Palais, elle y trouva Zulmis qui rêvoit ; elle fut émue, & ne put pas s'empêcher de l'interrompre. La Fée Trompeuſe avoit ſu amener ce haſard ; car, en les ſervant, elle vouloit en tromper d'autres, & ſe préparoit peut-être un jour à les tromper eux-mêmes.

Je me croyois ſeule ici, dit Zelmaïde avec un air ému, & tenant toujours ſa bougie qui commençoit

commençoit à l'incommoder. Je ne m'attendois pas non plus, dit Zulmis, à m'y voir avec vous; je me contentois d'y rêver; mais puisque le hasard nous y rassemble, & que nous sommes tous deux disciples de la Fée Raisonnable, éprouvons, en raisonnant ensemble, si nous avons bien profité de ses leçons. Volontiers, reprit Zelmaïde, car j'aime à raisonner. Vous venez de me dire que vous rêviez à moi; de quelle façon y rêviez-vous? je suis curieuse de savoir si c'est de la même maniere que je rêve à vous. Quoi! vous rêvez à moi, Zelmaïde, s'écria Zulmis? Oui, sans doute, répliqua-t-elle avec une naïveté qui prouvoit que sa bougie brûloit encore; mais je n'y rêve que la nuit, car la Fée m'a défendu d'y songer le jour. Ah! pour moi, dit le Prince, à toute heure, à tout instant, soit que je dorme ou que je veille, vous êtes le sujet de mes songes ou de mes pensées; vous excitez en moi des impressions que je ne connoissois pas; c'est un tumulte d'idées & de sentimens qui me tourmentent & qui me plaisent; je m'en demande la cause à moi-même, & je ne la puis comprendre: mais ce que je comprends encore moins, c'est que mon ame, mon esprit & mon cœur, que la Fée nous assure être indépendans du corps, y sont né-

ceſſairement liés dans ces inſtans, & réfléchiſſent ſur lui les effets de tous leurs mouvemens. Oui, charmante Zelmaïde, dès que je penſe à vous, dès que je rêve à vous, je ſors de mon état naturel; mais c'eſt pour paſſer dans un état mille fois préférable. J'en goûtois toutes les douceurs quand vous avez paru.... Mais, en effet, dit Zelmaïde, vos yeux ne ſont pas comme ils ont coutume d'être; ne vous en offenſez pas au moins. Ils me plaiſent autant de cette façon-là.

Votre état, Zelmaïde, auroit-il quelque conformité avec le mien? Mais.... répondit-elle, oui.... cela peut être.... je n'en ſuis cependant pas sûre. Puiſque nous ſommes en train de raiſonner, je vais vous en faire la peinture. Je rêve à vous plus que je n'y ſonge; c'eſt apparemment par reſpect pour les ordres de la Fée. Quand je ſuis éveillée, je ne vous cherche pas, & je déſire vous trouver. J'aime votre converſation, elle m'amuſe ſans me faire rire, & j'en ſuis bien aiſe, parce que je n'en ai pas l'air moins raiſonnable. Vous n'avez peut-être pas plus d'eſprit qu'un autre; mais cependant ce que vous me dites me plaît davantage: c'eſt ſans doute la façon dont vous le dites. Quand vous me quittez, je deviens triſte; il ſemble que le contentement ſe ſépare

de moi pour aller avec vous, & me laiſſe dans un état de langueur dont j'ai honte, ſans ſavoir pourquoi. Voilà l'hiſtoire de mes journées. Et celle des nuits, demanda Zulmis en la regardant tendrement? Ah! Zulmis, je n'oſe pas vous la conter. Eh! qui peut vous en empêcher, dit Zulmis en lui baiſant la main? craignez-vous de me rendre trop content? Prenez donc garde, dit la Princeſſe, vous ferez tomber ma bougie; vous êtes cauſe que j'ai déjà eu bien peur pour elle. Et comment cela, répondit Zulmis? Vous voulez donc tout ſavoir, répliqua Zelmaïde? oh! pour cela, Zulmis, vous êtes impatientant...... Je ſerois bien fâché de vous déplaire, pourſuivit le Prince; mais vous m'affligez véritablement. Hé bien, dit-elle, je vais donc vous ſatisfaire.

Vous ſavez que la premiere choſe que la Fée Raiſonnable recommande aux filles, c'eſt de tenir toujours leur bougie allumée; c'eſt-là ce qui décide, à ce qu'elle prétend, de leur réputation, de leur vertu, & de leur établiſſement. L'article eſſentiel, à ce qu'elle dit, eſt de n'avoir jamais de prédilection que pour celui qu'on épouſe. Si par malheur on en marque pour quelque autre, adieu la bougie, elle s'éteint, & l'honneur s'évanouit avec ſa flamme.

La vôtre, dit Zulmis, rend bien de l'éclat;

je ne puis imaginer qu'elle ait couru quelques dangers.

Mais..... oui..... répondit Zelmaïde, il eſt vrai qu'elle eſt allumée ; il me ſemble pourtant qu'elle éclaire moins que quand je vous ai abordé ; cela m'inquiete. Pourquoi, s'écria Zulmis, avoir des inquiétudes ſi mal-fondées ? Mais nous nous éloignons du point le plus intéreſſant de notre converſation. Je crois l'avoir oublié, dit Zelmaïde..... De quoi s'agiſſoit-il donc ? De vos hiſtoires de nuit, répondit Zulmis. Il eſt vrai ; vous m'en faites ſouvenir, reprit Zelmaïde. En vérité, Zulmis, je m'imagine que je fais mal de vous confier toutes ces choſes-là. Ce ne ſont que des rêves au moins ; & comme vous en êtes l'objet, je crois que vous pouvez auſſi en être le confident. Hé bien, voilà parler raiſon, dit Zulmis. Je ne ſais, pourſuivit Zelmaïde, ma bougie *pétille furieuſement* ; *on diroit qu'il eſt tombé de l'eau deſſus.* Revenons à votre rêve, je vous en conjure, dit Zulmis. Hé bien, mon rêve.... je ne le conçois pas. La Fée m'a ſouvent dit que les rêves n'étoient que des impreſſions gravées dans notre ame par des idées qui nous ont occupés le jour. Le mien n'eſt pas de cette nature, car il m'a miſe dans une ſituation, dans un déſordre, dans une ſatisfaction que

je n'ai jamais ſentie, & *dont je n'ai jamais eu le moindre ſoupçon* pendant tout le temps que j'ai veillé. On vous a dit ſouvent que j'étois deſtinée à épouſer le Génie Epais ; je ne le connois que pour l'avoir vu deux fois venir ici avec ma mere ; on m'a dit qu'il m'avoit trouvée jolie : je ne ſais pas ſi on lui a rapporté que je l'avois trouvé fort ſot. Cela prouve, dit Zulmis, que vous avez tous deux l'eſprit juſte. On me répétoit ſouvent, continua Zelmaïde, que c'étoit lui qui devoit être mon mari. Je demandois à la Fée ce que c'étoit qu'un mari ; elle me répondoit que c'étoit quelqu'un qu'on devoit aimer de tout ſon cœur ; cela m'embarraſſoit, & j'aurois voulu, puiſqu'on doit aimer un mari, qu'il fût fait de façon à rendre l'amour un plaiſir plutôt qu'un précepte. La Fée diſoit alors que c'étoit de ces choſes ſur leſquelles il ne faut point raiſonner : c'eſt un des articles qui m'impatientent le plus dans la Fée Raiſonnable ; elle ſemble n'employer la raiſon qu'à exclure le raiſonnement. Je ſortois toujours fort peu ſatisfaite de tous ces entretiens-là. Un jour je vous vis, vous m'abordâtes ; nous liâmes une converſation qui nous conduiſit à la connoiſſance : cette connoiſſance approcha bientôt de l'amitié ; nous devînmes amis. Vous remplîtes

l'idée que je m'étois formée de ce que devoit être un mari ; j'en parlai à la Fée, qui me réprimanda, & qui m'assura que ma bougie s'éteindroit pour toujours, si j'avois du penchant pour un autre que le Génie Epais. Ce discours-là me donna de l'humeur, & je me retirai de bonne heure. Je ne fus pas plutôt endormie que je me crus éveillée ; je vous vis entrer dans ma chambre, & jamais je ne vous avois mieux trouvé le modele d'un mari. Vos cheveux étoient épars; vos yeux vifs ne rendoient cependant que des regards languissans. Vous vous jetâtes à mes genoux .... vous me baisâtes la main ; je voulus la cacher...... vous la cherchâtes, &.... je vous en fus gré.... Ah! Zulmis, je n'ose poursuivre. Je commets certainement une faute en vous faisant ce récit; j'en rougis, & l'on ne rougit jamais que quand on fait mal.

Je fais donc mal en vous écoutant, dit Zulmis avec une voix entrecoupée ; car je sens aussi le feu qui me monte au visage, & je n'en suis point inquiet. Poursuivez, aimable Zelmaïde, achevez mon bonheur.

Je ne puis avoir la force de vous contredire, répondit la Princesse. (Le Lecteur saura qu'ici la bougie de Zelmaïde diminua beaucoup sans qu'elle s'en apperçût.) Où en étois-je, dit

Zelmaïde? je perds toujours le fil de mon hiſtoire, & je m'en prends à vous. Je ne vous interromps cependant pas, répliqua Zulmis; vous en étiez, je crois, à votre main, que vous me ſûtes gré de chercher; il ne s'agit plus que de ſavoir où j'eus le bonheur de la trouver. Ah! oui, reprit la Princeſſe, je la cachai, il eſt vrai, parce qu'en la tenant dans la vôtre, vous gêniez trop ma tranquillité..... Mais je n'y gagnai rien (cela prouve qu'il y a une étoile pour tout.) Je ne ſais comment cela ſe fit; mais mon obſtination à vous refuſer cette faveur, vous en valut d'autres auxquelles je ne ſongeois pas, & dont je ne pouvois me défier. Vous étiez plus preſſant, & moi plus agitée. En vain je vous repouſſois, en vain je vous criois que je vous déteſtois, ma phyſionomie me ſervoit mal apparemment; cependant je rappelai toutes mes forces pour vous marquer ma colere, quand j'apperçus tout-à-coup la Fée Raiſonnable: ſa vue m'effraya, mais la douceur de ſon air me calma. Il vaut bien mieux la voir en rêvant que lorſqu'on eſt éveillé. Pourquoi, Zelmaïde, me dit-elle, tant réſiſter à ce Prince? Il vous aime, il vous plaît; c'eſt donc lui que les Dieux ont marqué pour être votre époux. Ils ſeroient injuſtes de vous en donner un autre,

& de vous commander des ſentimens contraires à ceux qu'ils vous inſpirent. Vraiment je ſuis de votre avis, dit Zulmis; cette Fée raiſonne bien mieux la nuit que le jour. Hé bien, que lui répondîtes-vous? Hélas! Zulmis, je ne lui répondis rien, je ſoupirai, je vous regardai, je vous ſentis dans mes bras...... je ne vis plus la Fée; je voulus l'appeler, & je ne pus prononcer que ces mots: Ah! Zulmis.... mon cher Zulmis, que faites-vous? Je me ſentis alors dans un état que je ne puis dépeindre. Je me réveillai, je me crus perdue; je regardai bien vîte à ma bougie, & je fus toute ſurpriſe de la voir plus brillante que quand je m'étois couchée. N'en doutez point, Zelmaïde, s'écria Zulmis.... ce rêve étoit un ordre des Dieux, tout mon cœur en eſt rempli, jamais je ne me ſuis ſenti tant de piété. Oui, votre récit m'a mis hors de moi-même; ſans doute c'eſt le feu divin qui m'anime......& je lis dans vos yeux qu'il vous inſpire auſſi.

Zulmis! Zulmis! répondit la Princeſſe, puis-je le croire, lorſque les deſſeins de ma mere y ſont ſi oppoſés? Il me ſemble qu'une mere ne doit vouloir que ce que les Dieux ordonnent, ou que les Dieux nous trompent en nous faiſant vouloir ce que défend une

mere (*). Ce beau raiſonnement ne déconcerta pas le Prince, qui commença à preſſer Zelmaïde, comme ſi elle eût rêvé. Elle prit la fuite; mais elle trouva la Fée Trompeuſe, qui, ſous les traits de la Fée Raiſonnable, l'arrêta, & donna le temps à Zulmis de la ſaiſir. Elle diſparut dans le même moment. Cette vue avoit redoublé les inſtances du Prince : Zelmaïde vouloit toujours s'échapper; mais tout d'un coup ſa bougie gliſſa de ſa main, & s'éteignit en tombant. Ah ! ç'en eſt fait, s'écria-t-elle, voilà tout ce que je craignois arrivé. Cruel ! vous êtes cauſe que ma bougie eſt éteinte, je n'oſerai plus reparoître devant la Fée. Hé bien, fuyons ſa vue, dit Zulmis; ne pourrons-nous être heureux ſans elle ? Hélas ! répondit Zelmaïde en pleurant, vous m'abandonnerez. Je ne puis me fier à vous..... Non, je veux rechercher ma bougie. En diſant ces mots, elle voulut effectivement ſe baiſſer & chercher à tâtons; mais elle fit un faux pas dont Zulmis profita. Ah ! Zulmis, lui cria-t-elle, vous me prenez en trahiſon; ce procédé eſt horrible...... Zulmis..... Zulmis.... voulez-vous bien finir ?..... Ah ! je vous ab-

(*) Quelques Critiques s'imagineront peut-être que, dans cet endroit, j'ai pillé le *Paſtor Fido*; ils ſeroient dans l'erreur; j'ai ſeulement imité ſa façon d'argumenter.

horre .... je ne vous le pardonnerai jamais.... Oui, j'en ſuis ſûre, vous me ſerez infidele. Zulmis, ſans répondre un ſeul mot, l'accabloit de baiſers. Quoi ! diſoit-il avec la voix tremblante du bonheur; quoi ! tant de charmes ſeroient la proie du Génie Epais ? Zelmaïde ! adorable Zelmaïde ! .... Ici ils perdirent tous deux la parole, & pour tout dialogue, ſilence & baiſer, baiſer & ſilence. Zelmaïde revint à elle, & voulut dire encore, je vous abhorre; mais elle ſe méprit en articulant, & dit, en pouſſant un ſoupir : ah ! Zulmis, je vous adore.

Le Lecteur ne s'attend pas, je crois, à voir Zelmaïde retrouver ſa bougie; elle ne ſe donna même plus la peine de la chercher : mais quand elle fut revenue de ſon ivreſſe, quand elle vit de ſang froid l'avantage que Zulmis venoit de remporter, la honte & la douleur s'emparerent de ſon ame. On ne connoît jamais mieux la pudeur, que lorſqu'on vient de s'en écarter. Elle fit des reproches au Prince; elle n'oſoit plus paroître devant la Fée. *C'étoit la Fée Trompeuſe, qui, fiere de les avoir réduits, s'étoit empreſſée de l'annoncer à la Fée Raiſonnable.* Enfin Zulmis fut ſi perſuaſif, qu'il diſſipa les craintes de Zelmaïde. Ils ſortirent à l'inſtant du Palais de Raiſonnable. Je ne ſais pas s'ils furent auſſi contens que je le ſuis d'être ſorti de ce Palais de

la Raiſon ; je craignois de ne pouvoir pas m'en tirer, & je ne crois pas qu'on m'y rattrape.

Les voilà donc voyageant avec l'amour de plus & la raiſon de moins ; ils firent peu de chemin, parce que le plaiſir les arrêtoit ſouvent. C'eſt un obſtacle qui s'uſe promptement. Zulmis, après pluſieurs preuves de ſa façon de penſer, en fut réduit aux ſimples aſſurances. Il jura à Zelmaïde qu'il l'aimeroit toujours, & commença à devenir beau parleur : mais Zelmaïde ignoroit encore que les proteſtations d'amour ne ſont que des reſſources, & qu'il n'y a que les faits qui ſoient de vrais ſermens. Un jour ils rencontrerent dans un bois (car c'eſt toujours dans un bois qu'il faut que ces choſes-là arrivent), ils rencontrerent une tortue qui leur dit, d'une voix traînante, qu'elle étoit Fée, qu'elle les connoiſſoit, & qu'elle les protégeoit. Cette maniere d'éloigner les mots à un quart-d'heure l'un de l'autre, plut tant à nos Amans, qu'ils la conſerverent ; elle devint même, pendant quelque temps, le bon ton de la Cour ; mais comme tous les Arts vont en ſe perfectionnant, ce ne ſont plus à préſent les mots qui traînent, ce ſont les penſées.

Zelmaïde fut un peu honteuſe d'apprendre que la tortue la connoiſſoit ; cependant elle

s'y accoutuma. Je ſais, leur dit cette Fée, que vous êtes fatigués, & je me ſuis traînée exprès ici pour vous donner mon équipage. Ils virent en effet un char attelé de ſix tortues. Le Prince & la Princeſſe s'y placerent, & la tortue protectrice les laiſſa aller. On ſe doute bien que c'étoit la Fée Trompeuſe qui avoit pris cette forme; ce ne ſera pas la derniere qu'elle prendra.

La lenteur de cette voiture impatienta beaucoup Zulmis, & cauſa des maux de cœur à Zelmaïde; ils commencerent à ſe dire en bâillant : ah ! que nous ſommes heureux ! La converſation ſe tourna inſenſiblement en monoſyllabes; le Prince s'endormit, la Princeſſe en fut choquée; l'aigreur ſe mit de la partie : le Prince deſcendit, & tout-à-coup les ſix tortues devinrent ſix papillons qui enleverent Zelmaïde & la porterent chez la Fée Coquette.

Zulmis fut fort étonné quand il l'eut perdue de vue, & demeura fort honteux de ſe trouver à pied comme un Comédien de campagne; il n'y eut alors de plus ſot que lui que le Génie Epais, qui étoit arrivé chez la Fée Raiſonnable avec la Reine Couleur de roſe, pour venir *chercher* & épouſer Zelmaïde. Il fut *confondu* quand on lui dit qu'elle n'étoit plus dans le Palais. La Reine, qui en étoit ſortie à quatorze ans à peu-près de la même façon, cria beau-

coup, mais admira en ſecret la patience & la vertu de ſa fille ; elle n'eſt pas la ſeule qui ait penſé ainſi en pareille circonſtance. Le Génie n'écoutoit pas un mot de ce qu'on diſoit, & répondoit à tout. Sa figure étoit l'image de ſon eſprit ; il avoit de petit traits noyés dans un viſage bourſoufflé ; il reſſembloit à un enfant *que l'on regarde avec un microſcope*. Il avoit un frere qui lui étoit encore inférieur pour l'eſprit ; on le nommoit le Génie la Bête, pour le diſtinguer ; malgré cela l'on prenoit ſouvent l'un pour l'autre.

Sa fureur fut pouſſée à l'excès, & il diſoit toujours : Je n'entends point raiſon, Meſdames (le fait étoit vrai), je veux avoir ma femme ; j'ai compté là-deſſus ; ſi l'on me prend pour un ſot, on ſe trompe fort ; en un mot, je n'en veux pas avoir le démenti. Si on a donné la Princeſſe à un autre qu'à moi, je veux qu'on me la rende ; & ſi c'eſt elle-même qui s'eſt donnée, il faut la renvoyer chez ſa mere, & la faire mettre à Saint-Lazare.

On lui dit, pour le calmer, qu'il raiſonnoit très-bien, & l'on convint de faire des perquiſitions pour découvrir où étoit Zelmaïde. Cette réſolution l'appaiſa : en effet, il partit avec la Reine ; *& comme c'étoit un petit homme bien fin*, il demandoit à tous les voyageurs, *ſans faire*

semblant de rien, s'ils n'avoient pas trouvé une fille qui se laissoit enlever de bonne volonté par quelque Petit-maître. Si par hasard quelqu'un d'eux avoit fait la rencontre d'une femme & d'un homme, il en rendoit compte au Génie. Hé bien, répliquoit-il avec vivacité, cette femme ou fille s'appelle-t-elle Zelmaïde? Je ne sais pas son nom, lui répondoit-on. Comment diable voulez-vous donc que je la reconnoisse, disoit-il? Il s'applaudissoit, & disoit à la Reine: Voyez-vous, il faut être rusé; c'est d'abord le nom qu'il faut demander; c'est un moyen bien plus sûr pour reconnoître quelqu'un, que les traits du visage.

Le voyage se passa en entretiens de cette sorte-là; ce qui fit que la Reine fut très-contente que sa fille se fût échappée. Elle étoit cependant toujours soumise au Génie Epais; elle ne pouvoit en espérer un autre que par sa permission. Tel étoit l'ordre du Destin; car un Conte de Fée ne se passe pas plus du Destin, qu'un Opéra nouveau de tambourins & de pantomimes.

Je reviens à Zelmaïde, qui étoit arrivée chez la Fée Coquette, & je laisse le temps à Zulmis de marcher long-temps avant que de raconter ses aventures. La Princesse ne se plut point dans ce nouveau Palais; elle avoit trop d'esprit pour

s'amuſer avec des femmes, qui ſouvent réduiſent le leur en pantomimes; & elle avoit trop bien débuté avec Zulmis, pour être ſatisfaite d'un pays où le cœur & le tempérament ne ſont que dans la tête.

Elle vit pluſieurs filles qui avoient manqué leur établiſſement, quoiqu'elles fuſſent réellement filles; mais l'apparence étoit contre elles, & c'eſt le cas où il vaut mieux le paroître que l'être.

Elle remarqua beaucoup de femmes ſéparées de leurs maris, qui n'avoient à ſe reprocher que leur étourderie; on ne pouvoit pas blâmer leurs époux, car leur déshonneur n'étant qu'un préjugé, le tort des femmes conſiſte plus dans l'opinion publique que dans l'infidélité.

La Reine Couleur de roſe, qui connoiſſoit ſon ſang, ſe douta bien du chemin qu'avoit pris Zelmaïde. Malgré ſon âge, elle faiſoit quelquefois le même voyage; elle avoit été coquette dans ſa jeuneſſe, elle l'étoit encore dans ſa vieilleſſe; c'eſt un travers qui ſurvit toujours aux agrémens qui le font tolérer: on s'en moque quand il devient un ridicule.

Elle prit ſon écharpe couleur de roſe, ſa robe à fleurs vertes, & ſes ſouliers blancs brodés d'argent. Le rouge à double couche ne fut

point épargné. Les assassins furent placés avec choix ; elle se mira, minauda, & partit.

Toutes les portes du Palais lui furent ouvertes : rien ne releve tant l'empire de la coquetterie, que les hommages & les prétentions d'une vieille. Elle apperçut sa fille, l'intimida par sa présence, & la rassura par ses caresses.

Viens m'embrasser, dit-elle, ma pauvre Zelmaïde, viens, ne crains point ta mere ; tu me rencontres ici, & tu sais que je n'ai été chez la Fée Raisonnable que pour t'en retirer. Fais-moi ta confidente ; est-tu venue ici par inclination, ou par désœuvrement ? Hélas ! ma mere, répondit Zelmaïde en soupirant, je suis bien malheureuse ! Quel en est le sujet, reprit la Reine avec un air de bonté. Avoue-moi tes fautes, ma chere fille, je te les pardonnerai *avec autant d'indulgence que si je n'en avois jamais fait.*

Vous me rassurez, grande Reine, dit Zelmaïde. Après ces mots, elle posa sa main sur son front, recueillit tous ses esprits, & après un moment de silence, s'exprima en ces termes : Ah ! ma mere, qu'il est long d'attendre jusqu'à seize ans pour se marier !

Me voilà au fait, répliqua la Reine ; j'ai été de ton sentiment. A l'âge de quatorze ans je commençai à trouver que chez la Fée Raisonnable

nable les ſoirées étoient bien longues; je trouvai le ſecret de les rendre plus courtes ; j'en ſortis comme vous ; je m'étois fiée à un Petit-maître qui me trompa. J'étois promiſe en mariage au Prince Gris de lin; il fallut avoir recours à l'artifice pour l'abuſer. Je me retirai, ſous prétexte de piété, dans une maiſon de Vierges conſacrées à la Déeſſe Iſis; le Prince Gris de lin en fut informé, & crut que je n'étois ſortie de chez la Fée Raiſonnable que parce que la dévotion m'avoit tourné la tête. Cette opinion redoubla ſon amour; il me fit pluſieurs viſites, il me preſſa beaucoup : je réſiſtai à ſes inſtances; à la fin j'y cédai, après avoir joué mon rôle, & depuis ce temps j'ai toujours été heureuſe & reſpectée.

Ah! Madame, s'écria Zelmaïde, vous venez de conter mon hiſtoire. Je m'en doutois, dit la Reine; tu as été perſuadée par quelque jeune homme, cela marque ta bonne foi; tu as eu des bontés pour lui, cela prouve ton bon cœur; tu voudrois à préſent rétablir ta réputation & tromper un mari, cela fait voir ton bon eſprit. Je demeurerois fille ſans peine, dit Zelmaïde, de la façon dont je l'ai été depuis un an; mais il me ſemble qu'on perd ſa conſidération en vieilliſſant, ce qui eſt le ſeul dédommagement du plaiſir; ainſi je prends le

parti que vous avez pris : conduifez-moi, je vous prie, dans cette maifon de Vierges.

J'y confens, ma fille, répondit la Reine; mais je dois vous avertir d'un article affez embarraffant : fans doute vous avez eu de la foibleffe pour ce jeune Amant dont vous ne m'avez pas dit le nom. Il fe nomme Zulmis, dit Zelmaïde; c'eft un Prince, vraiment. Il vous a donc trompée, répondit la Reine? car ces Meffieurs-là font moins fcrupuleux fur l'amour que fur la gloire.

Je reviens à l'article embarraffant. Dans cette maifon d'Ifis, on fort par une porte différente de celle où l'on entre; elle s'appelle la porte des épreuves : c'eft celui qui doit vous époufer qui vous mene par la main; il eft maître de vous faire fortir par la porte d'entrée; mais s'il a quelque défiance, ce qui arrive fouvent, il conduit toujours par l'autre. Lorfqu'une fille s'eft retirée dans ce Temple par un excès de ferveur, elle paffe fans obftacle; mais fi fa conduite n'a pas été fans reproches, la porte fe baiffe, on ne peut pas fortir, & l'on eft condamné à refter dans cette maifon de mortification pendant toute fa vie.

Mais véritablement, ma mere, dit Zelmaïde, cet article eft embarraffant; comment avez-vous pu faire pour paffer?

Le Prince Gris de lin étoit ſi perſuadé de ma ſageſſe, répondit la Reine, qu'il auroit cru m'outrager en me faiſant ſortir par la porte des épreuves ; mais il eſt rare de trouver des hommes auſſi crédules. Le Génie Epais eſt trop ſot pour n'être pas ſoupçonneux. N'importe ; dit Zelmaïde, je n'ai plus que cette reſſource, il faut la tenter ; d'ailleurs, je vous avouerai que j'aime Zulmis plus que jamais ; je ſuis inquiete de lui : la diſſipation du monde iroit mal avec mes inquiétudes ; je les irriterois en m'efforçant de les contraindre. Si Zulmis eſt perdu pour moi, je conſens ſans peine à paſſer ma vie dans la maiſon des Vierges. Si l'abſence le fait réfléchir ſur ſon ingratitude, ſi le repentir le ramene, s'il vient me trouver ; ſon amour ſe renouvellera bien davantage, lorſqu il ſaura que je ne l'ai quitté que pour fuir les autres hommes, ou pour ſonger à lui dans le fond d'une ſolitude.

La Reine, auſſi charmée que ſurpriſe d'avoir mis au jour une fille à ſentiment, la conduiſit ſur le champ au Temple d'Iſis ; elle fit demander la Grande-Prêtreſſe, & lui préſenta Zelmaïde comme un modele de ſageſſe. La Prêtreſſe lui répondit avec des yeux bénins & un ton mielleux, que cela ne l'étonnoit pas, puiſqu'elle étoit ſa fille. Je la recevrai avec

grand plaiſir, grande Reine, continua-t-elle, mais je dois en faire une petite politeſſe à notre Modérateur; je ne doute point qu'il n'agrée la Princeſſe : ſouffrez que je le faſſe avertir. Quelques momens après, le Modérateur entra; c'étoit un Grand-Prêtre d'Iſis, fait à peindre, qui avoit cinq pieds & ſix pouces, les ſourcils bruns & les narines ouvertes; ſa phyſionomie annonçoit qu'il rendoit la porte des épreuves impraticable. Vous regardez attentivement, dit la Prêtreſſe à la Reine, le vénérable rayon de la ſainte Déeſſe. Il répand la bénédiction ſur notre maiſon; jamais nous n'avons eu tant de Vierges que depuis que nous ſommes aſſez heureuſes pour le poſſéder. Je le crois, répondit la Reine; de mon temps, vous n'aviez qu'un petit vilain Prêtre que nous haïſſions toutes. Je m'en ſouviens, dit la Prêtreſſe, c'étoit la Déeſſe qui nous l'avoit donné dans ſa colere. Hé bien, Très-Vénérable, continua-t-elle, que penſez-vous de la Princeſſe?

Je la juge très-propre, répondit-il, à attirer ſur nous les influences céleſtes de la Déeſſe, & c'eſt, ſi je ne me trompe, la Vertu qui l'amene ici, comme c'eſt-elle qui m'y retient. Vous êtes bien poli, répliqua Zelmaïde en rougiſſant. Oh! le Vénérable eſt connoiſſeur, dit la Supérieure, l'expérience vous le prou-

vera. Après ces complimens, la Reine laissa la Princesse entre les mains de la Prêtresse & du Vénérable, & retourna dans son Palais, résolue d'informer le Génie Epais de l'excès de zele de sa fille.

Je profite de cet intervalle pour instruire le Lecteur de ce que devint Zulmis.

L'éloignement de Zelmaïde ranima sa passion; il s'agitoit, il imploroit l'Amour, il apostrophoit la Fée Tortue, il parloit fort mal des Dieux & du Destin, & même tout haut. Ce fut-là le premier monologue qui ait jamais été fait: il arrive souvent que ceux qu'on entend dispensent de la reconnoissance pour celui à qui on doit cette invention: il ne se promenoit pas de long en large, mais il alloit tout droit son chemin; enfin il se consola en se fatiguant, car il s'endormit.... (le Lecteur s'imagine bien que je ne laisserai pas échapper une si belle occasion de placer un songe). En effet, une heure après qu'il se fut livré au sommeil, dans le temps que l'Aurore alloit paroître, & que tous les songes sont vrais, il se crut transporté dans un Palais, qui étoit admirable sans doute; il étoit habité par deux Fées. L'emploi de l'une étoit de rassembler plusieurs particules d'une substance aérienne & subtile, & d'en former les esprits. Ces esprits étoient tous différens

entre eux, bons ou mauvais, déliés ou pesans, solides ou superficiels, doux ou caustiques, selon la qualité de la substance dont ils étoient composés; car souvent il s'y mêloit un peu de matiere grossiere, ce qui faisoit les sots; encore plus souvent beaucoup de nitre, ce qui faisoit les esprits satiriques & méchans; en un mot, la différence de tous ces mélanges faisoit la différence de tous ces caracteres, soit grands & élevés, soit flatteurs & rampans; les vices & les vertus se pétrissoient avec la substance qui formoit chaque esprit, & se développoient à mesure que se délioient les organes des corps qu'ils animoient.

Après que la Fée avoit créé un certain nombre d'esprits, elle venoit les déposer entre les mains de l'autre Fée, dont l'emploi étoit de former les corps avec de la matiere terrestre. Comme elle étoit malicieuse, & quelquefois mal-faisante, elle se plaisoit à rendre ces images différentes entre elles. Après s'être sérieusement appliquée à former l'image d'un homme bien fait, elle se délassoit & rioit en faisant dix autres corps ou bossus ou tortus. Elle faisoit le même traitement aux visages; quand elle en avoit fait une douzaine de beaux, elle en faisoit trente qui étoient ridicules: les uns étoient louches, les autres avoient un nez

épaté ; ceux-ci étoient près d'être bien, mais ils étoient fades ; ceux-là avoient l'air ignoble. Tel étoit le caprice de la Fée, qu'elle exerçoit encore avec plus de plaisir à l'égard des femmes : elle paroissoit souvent avoir les meilleures intentions du monde en donnant toutes les perfections au corps de quelques-unes, & l'on étoit tout étonné de voir qu'elle y joignoit une tête d'une laideur abominable. D'autres fois elle formoit des corps en dépit des Graces, sans taille, sans embonpoint, sans blancheur, & leur donnoit une figure charmante ; les premieres étoient destinées à être de bonnes jouissances, & les dernieres à être de bonnes fortunes.

Ce n'étoient-là que les malices innocentes de la Fée ; elle avoit malheureusement le droit d'animer ces corps avec tel esprit qu'elle jugeoit à propos de choisir ; & comme elle étoit instruite de l'état & des emplois que le Destin réservoit à chacun, l'esprit qu'elle emprisonnoit dans chaque corps étoit presque toujours le contraire de celui qu'on auroit dû avoir.

Un spectacle si nouveau fit naître à Zulmis la curiosité de savoir de quel genre étoit l'esprit qui animoit Zelmaïde. Il s'en informa à la Fée Maligne, qui lui fit cette réponse : Zelmaïde est une Princesse accomplie ; je n'eus aucune idée de mal en la formant depuis la tête jusqu'aux

pieds, ce qui ne m'arrivera de long-temps; mais je lui donnai une ame trop ſenſible, & je m'en repens, car elle s'eſt attachée follement à un certain Zulmis, qui eſt aſſez aimable, mais qui eſt un peu fat; auſſi, pour l'en punir, il reverra cette Princeſſe, qui le traitera comme un chien, & il paſſera trente nuits avec d'autres Beautés, ſans en être plus heureux.

Cet oracle l'affligea tant, qu'il ſe réveilla; il ſe trouva ſeul ſur une pelouſe humide, & il ſe ſentit encore plus fatigué du chemin qu'il avoit fait, qu'effrayé de ſon rêve. Il ſe remit cependant en marche ſans avoir d'objet déterminé, étant également inquiet du traitement qu'il devoit recevoir de la Princeſſe, & de celui qu'il devoit faire aux autres Beautés. Il s'imaginoit ſottement (car l'amour-propre tire toujours tout à lui) que c'étoit trente épreuves auxquelles Zelmaïde l'expoſeroit, & trente ſacrifices qu'il lui feroit.

Il voyageoit dans cette confiance, lorſqu'il apperçut qu'il étoit dans une grande avenue qui conduiſoit à un Château: il eſpéra que peut-être il y trouveroit Zelmaïde; ainſi ſon premier motif, pour y aller, fut l'amour, quoiqu'il en eût de plus preſſans, qui étoient le beſoin & la laſſitude. Il trouva à la grille de la premiere cour, deux Nains qui faiſoient les

Géans : il leur demanda poliment ſi la Princeſſe Zelmaïde n'étoit pas dans ce Palais. Ils lui répondirent fiérement qu'ils ne connoiſſoient pas cela. Du moins, Meſſieurs, pourſuivit-il encore plus humblement, ayez la bonté de m'apprendre le nom de votre Maître ou de votre Maîtreſſe. *Je ne ſais comment*, répliquerent-ils en hauſſant la voix. Eh, Meſſieurs, ayez pitié, dit Zulmis, d'un pauvre Prince qui vous demande le nom de.... Eh, que diable ! s'écria un des Nains en l'interrompant, on ſe tue de vous dire que ce Palais appartient à la Fée *Je ne ſais comment*. Ah ! je vous demande pardon, dit Zulmis, le nom de votre Maîtreſſe eſt *Je ne ſais comment* ? Eh, oui, mon garçon, reprit l'autre Nain, vous n'entendez donc pas le François ? Pendant cet entretien, la Fée *Je ne ſais comment* revint de la promenade, & demanda à ces Nains quel étoit cet homme. Ils lui répondirent que c'étoit le Prince *Je ne ſais qui*. Zulmis ſe préſenta à la Fée avec un air de Seigneur, lui fit une révérence légere & un compliment avantageux. Ce début répondoit au caractere de la Fée, & lui donna bonne opinion du mérite de Zulmis. Elle lui ordonna de l'accompagner ; & pendant ce trajet de la cour juſqu'à ſon appartement, elle le queſtionna, l'interrompit, le

loua, & le contredit. Le Prince ne savoit comment prendre la chose, & voyoit le nom de la Fée qui tiroit son étymologie de son esprit, & même de sa figure ; car elle n'étoit pas comme une autre ; elle avoit des cheveux blonds & la peau noire, un œil grand & beau, & l'autre petit & joli ; c'étoit-là l'uniforme des autres traits : elle avoit les joues molles, parce qu'il faut les avoir fermes, & l'esprit dur, parce qu'il faut l'avoir doux. Le Prince ne connoissoit encore que cela d'elle.

La Fée demanda à dîner ; ce qui fit grand plaisir à Zulmis. On lui annonça qu'elle étoit servie ; elle dit qu'elle avoit mal au cœur, & qu'elle ne mangeroit que le soir ; ce qui fit beaucoup de peine à Zulmis.

Elle avoit autant de tempérament que d'humeur ; ce qui la contrarioit cruellement, & la rendoit quelquefois obligeante malgré elle : mais elle étoit difficile, & savoit, dans le plaisir même, trouver des circonstances qui sauvoient les droits de son humeur.

Elle ne connoissoit pas encore Zulmis, &, pour n'en être pas connue, elle lui dit qu'elle avoit l'esprit sérieux. Elle voulut raisonner, elle bâilla ; il tourna la conversation sur le sentiment, elle le railla ; il voulut hasarder l'équivoque, elle s'en offensa. Le Prince étoit

entiérement déconcerté. Elle trouva qu'il faisoit trop chaud dans ses appartemens, elle sortit dans ses jardins. Dès qu'elle y fut, elle dit qu'il y faisoit du serein; elle rentra toujours accompagnée de Zulmis, qui n'avoit plus besoin de demander comment elle se nommoit.

Enfin, l'heure du souper arriva; elle passa dans la salle à manger, fit placer le Prince vis-à-vis d'elle; elle appuya ses coudes sur la table, marmotta quelques injures entre ses dents, chercha querelle à tous les plats, brusqua tous les domestiques, & dit des politesses au Prince d'un ton si rentré & si impoli, qu'il s'imagina qu'elle lui faisoit des reproches. Ses réponses ne furent pas justes, parce qu'il n'entendoit pas les demandes; outre cela, il mangeoit beaucoup, ce qui le fit passer pour un sot. Après le souper, elle lui demanda s'il savoit lire des Comédies. Non, Madame, répondit-il, j'ai négligé ce talent-là, depuis que l'on m'a dit qu'on n'en savoit plus faire. Voilà qui est assez plat ce que vous répondez-là, dit la Fée; avec qui donc avez-vous vécu? Du moins vous savez quelque jeu? Je ne sais que le trictrac, Madame. Assurément voilà un beau choix, répliqua-t-elle aigrement, il faut que vous ayez été Pere de l'Oratoire. Madame,

dit-il humblement, je ne ſuis qu'un Prince. Mon cher ami, répondit-elle, vous paroiſſez bien délicat pour faire ce métier-là. Madame, reprit Zulmis, ſi vous jugez à propos, je vais vous conter mon hiſtoire. Eh non, en vérité, dit-elle, j'aimerois autant lire le loup galeux. Je crois bien que vous n'êtes propre qu'à vous coucher, auſſi bien il eſt tard. A ces mots, le Prince ſe retira reſpectueuſement, & demanda à une femme de la Fée où il devoit coucher. Cette femme lui éclata de rire au nez, & lui dit qu'il n'y avoit qu'un lit dans la maiſon, qui étoit celui de la Fée; qu'elle faiſoit quelquefois paſſer aux étrangers la nuit dans la cour: mais que quand elle leur avoit fait l'honneur de les faire manger avec elle, elle leur faiſoit ordinairement le plaiſir de les y faire coucher: en diſant ces mots, elle prit le Prince, & le ramena dans l'appartement de la Fée, qui avoit déjà pris ſa coiffure de nuit & ôté ſon rouge; ce qui ne rappela pas Zulmis. Je crois, lui dit-elle, que vous avez été aſſez ſot pour vous imaginer que j'avois pluſieurs lits dans ce Palais: je me ſuis réduite au ſimple néceſſaire; & puiſqu'on peut coucher deux enſemble, il eſt certain que de deux lits il y en a un de ſuperflu; il faut être économe & honorable. Je remplis le premier titre en ne

multipliant pas les meubles inutiles, & je m'acquitte du ſecond en vous permettant de coucher avec moi. Toutes les femmes ſortirent alors de la chambre, & laiſſerent le Prince en tête à tête avec la Fée. Madame, dit-il en tremblant.... aſſurément .... je ſuis .... bien ſenſible...... Ce n'eſt point là ce que je vous demande, dit la Fée ; tout ce que j'exige, c'eſt que vous ſoyez reconnoiſſant. Grande Fée, reprit Zulmis avec un peu plus de hardieſſe, j'accepterois vos faveurs avec plaiſir, mais j'ai un engagement. Un engagement, répliqua la Fée ! Dites-moi, s'il vous plaît, ce que c'eſt qu'un engagement, cela me paroît neuf. Cela ſe peut-il, dit Zulmis ; pouvez-vous méconnoître un effet dont vous avez dû ſi ſouvent être la cauſe? Eh bien, répondit la Fée, ce que vous dites-là peut être aſſez joli, quoique je ne l'entende pas ; mais je meurs de peur que cela ne ſoit que fade. Revenons à la queſtion que je vous faiſois. Un engagement empêche donc un honnête homme de ſe coucher pendant toute ſa vie? Oui, Madame ; dit le Prince, quand ce n'eſt pas avec celle qui l'engage. La choſe eſt ſinguliere au poſſible, dit la Fée ; il faut que ce pauvre garçon-là ait été élevé dans quelque coin du monde abſolument ignoré ; & puis, après cela, négligez l'éducation des

enfans ! Oh çà, mon cher ami, continua-t-elle, donnez-moi de meilleures raiſons, car vous devez ſentir vous-même qu'elles ne ſont pas recevables. Eh bien, Madame, répliqua-t-il, puiſque vous m'ordonnez de parler avec franchiſe, j'ai fait un vœu de ne coucher qu'avec des Vierges; un Oracle me l'a ordonné. Et que ſuis-je donc, s'il vous plaît, dit la Fée? Voilà un propos bien ſingulier que vous me tenez-là ! Madame, on m'a dit, répondit Zulmis, que vous aviez coutume de coucher avec tous ceux qui ont l'honneur de manger avec vous, & je préſume que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous donnez à ſouper. Il eſt vrai, répliqua-t-elle, mais cela ne veut rien dire : j'aurois bien voulu qu'on ſe fût oublié juſqu'à me manquer de reſpect, & même juſqu'à ne pas dormir tout d'un ſomme ! Quoi ! reprit le Prince, tout ce que vous exigez, c'eſt qu'on dorme à côté de vous? Sans doute, répondit-elle : je vous conſeillerois de vous émanciper ! Je veux qu'on couche avec moi pour dire ſeulement que le lit eſt bon ; cela fait honneur à une maiſon. Ah ! Madame, dit Zulmis, à ce prix j'y conſens; en conſéquence il ſe déshabilla; & la Fée, en ſe déchauſſant, fit voir au Prince deux jambes, je ne ſais comment, dont la vue étoit un vrai calmant.

Enfin, après quelques cérémonies à qui se coucheroit le premier, ils se placerent l'un à côté de l'autre. La Fée lui dit : A propos, j'oublíois, avant que vous vous endormiez, de vous prévenir que je suis sujette à rêver, à conter des histoires en dormant. Il n'importe, Madame, répondit le Prince, pourvu que vous permettiez de ne les pas écouter.

Le silence fut exactement gardé de part & d'autre pendant un quart d'heure. Zulmis crut entendre la Fée articuler quelques mots de loin en loin. Il prêta l'oreille, & voici de quelle façon la Fée commença ses histoires.

Il y a un mois qu'un Prince coucha avec moi, & fut assez sot pour me laisser dormir; je le punis, & le changeai en bléreau.

Le pauvre Zulmis, à ces mots, frissonna depuis la tête jusqu'aux pieds ; cependant, comme il ne vouloit pas être bléreau, il s'approcha doucement de la Fée pour s'éprouver. Dans l'instant elle prononça cet arrêt.

Il y a quinze jours qu'un Bramine passa la nuit à mes côtés, & fut assez insolent pour vouloir me séduire ; je le changeai en loup-garou.

Zulmis fit aussi-tôt un bond du côté de la ruelle, afin de n'être point loup-garou, mais fort inquiet de savoir si un bléreau étoit plus heureux.

La Fée feignoit de s'être réveillée par le mouvement que venoit de faire le Prince. Quoi donc! dit-elle, n'êtes-vous pas encore endormi ? Madame, répondit-il en balbutiant...... je n'en étois pas éloigné. C'est peut-être moi, poursuivit la Fée, qui ai troublé votre sommeil? Eh point du tout, Madame, répliqua-t-il promptement. Nai-je pas déjà conté quelques histoires, dit-elle? Il faudroit m'en avertir. Ah ! vous êtes trop bonne, dit le Prince toujours en tremblant.

Le silence recommença pendant une demi-heure. Zulmis commençoit à reprendre ses sens, quand la Fée prononça ces terribles paroles :

Si le Prince, qui est actuellement dans mon lit, est éveillé, je vais le changer en chat des Chartreux.

Dans l'instant, le Prince fit semblant de dormir & de ronfler : mais quel fut son état, lorsqu'il entendit la Fée qui poursuivit ainsi ! Et si ce même Prince est assez impoli pour dormir, je vais le changer en barbet.

Il tomba en foiblesse sur le champ : la Fée le tâta, & le trouva froid comme un marbre; à force de secours & d'eaux spiritueuses, elle le fit revenir. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle? Oh! rien, Madame, répondit-il avec une voix éteinte.

éteinte. Comment rien, dit la Fée? cela n'eſt pas poſſible ; ce n'eſt pas là votre état naturel? Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il. Voilà préciſément, dit la Fée, ce que je ne vous pardonnerai point. Vous êtes fait comme un déterré, & ſi vous ſortiez d'ici auſſi défait, cela me feroit tort. Je veux bien, pour vous rendre à vous-même, violer la loi que je m'étois faite de reſter toujours inſenſible ; vous me faites compaſſion, approchez-vous de moi, je veux bien vous faire plaiſir.

Voilà tout ce que Zulmis craignoit ; il obéit cependant : la Fée le ſerra contre elle ; mais Zulmis, en dérangeant ſa main par haſard, crut toucher une peau de chien de mer. Comme il étoit déjà très-effrayé, il fit un élan ſurprenant. La Fée alors prit ſa baguette, le toucha, & le malheureux Zulmis devint un petit choupille fort joli, & courut dans la chambre en aboyant beaucoup. Les femmes du Palais arriverent à ce bruit, & la Fée le fit chaſſer, quoiqu'il fît un temps à ne pas mettre un chien dehors.

La Fée rit beaucoup de l'aventure. C'étoit encore la Fée Trompeuſe qui s'étoit transformée pour rendre ſervice à Zulmis : c'eſt ce que la ſuite fera voir.

Zulmis, quoique très-affligé de ſon nouvel

état, prit cependant ſon parti en grand chien. Il délibéra s'il ſeroit hargneux ou careſſant : il crut que le plus ſûr étoit d'être fort doux, tant qu'il ne ſeroit qu'un chien de haſard ; & qu'il ne devoit aboyer qu'en cas qu'il appartînt un jour à quelque Dame. Il ſavoit que c'eſt alors le premier devoir d'un petit chien de japer à chaque viſite. Cela fournit les plus jolies choſes du monde à ſa maîtreſſe ; par exemple, celle-ci : Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce petit vilain-là qui ne connoît pas les amis de la maiſon ?

Zulmis, pour mériter une telle fortune, s'accoutuma, dans ſes différentes conditions, à danſer les olivettes entre deux chaînes, à paſſer à travers un cerceau, à battre du poivre, à ſauter par-deſſus une canne, à faire ſentinelle, à ne marcher qu'à trois pattes, & à faire la révérence toutes les fois qu'on éternuoit : mais tant de talens le fatiguerent beaucoup, parce que ſon maître les lui faiſoit exercer trop ſouvent. Enfin, il s'échappa, & après avoir couru huit jours & huit nuits, ennuyé de ne manger que rarement & de ne dormir qu'à l'air, il réſolut de s'attacher au premier venu. Le haſard voulut que ce fût un Jardinier qui retournoit chez lui, après avoir vendu ſes légumes au marché. Zulmis l'aborda, le careſſa, & le ſuivit. Le Jar-

dinier le prit en amitié ; ainsi, dès ce moment, voilà Zulmis le chien du Jardinier.

Ceux qui savent la nécessité des événemens dans un Conte, ne seront pas surpris en apprenant que ce Jardinier étoit celui des Vierges d'Isis.

Zulmis gagna bientôt toute l'affection de la famille Jardiniere. Il fut trouvé si joli & si plein de graces, qu'on résolut d'en faire un présent à la Princesse. Zulmis ne fut point du tout fâché de cette résolution, quoiqu'il ne connût point cette Princesse ; mais il étoit bien certain que sa condition seroit meilleure. Il devoit être présenté le lendemain : il étoit déjà agréé, & on lui faisoit répéter ses révérences avec un grand succès : mais quelle fut sa surprise quand il reconnut sa chere Zelmaïde dans la Princesse ! Il se pressa de faire la révérence, fit des courbettes étonnantes, fit des cris de joie, & s'élança sur Zelmaïde, en l'accablant de caresses, & en remuant la queue comme un chien qui retrouve sa maîtresse.

Zelmaïde l'aima à la folie, & depuis la perte de son Amant, ce fut-là le premier instant où sa tristesse fut un peu suspendue. Elle demanda le nom du petit chien ; on l'ignoroit : l'Amour lui suggéra le véritable ; elle l'appela Zulmis. A ce nom, Zulmis redoubla ses caresses, fit des

efforts pour parler, & ne put qu'aboyer. La nouveauté de cet événement fit verser quelques larmes à la Princesse, que Zulmis s'empressa de lécher.

Hélas! disoit souvent la tendre Zelmaïde en soupirant & en baisant son petit chien, hélas! mon pauvre Zulmis, celui dont tu portes le nom est un infidele qui m'a trompée, qui m'a oubliée, & que j'aime toujours. Ces discours étoient interrompus par des lamentations de Zulmis, qui fendirent le cœur de Zelmaïde. Je vois, continuoit-elle, que mes malheurs te font compassion. Eh! quelle ame seroit assez dure pour n'en être pas touchée, puisque toi-même en es attendri? Les cris de Zulmis redoubloient; il étoit au désespoir; il voyoit la douleur & la fidélité de sa Maîtresse sans pouvoir la détromper; il adoroit Zelmaïde, & maudissoit la Fée *Je ne sais comment.*

Dans cet instant, la Reine Couleur de rose entra chez sa fille: le premier sujet de la conversation fut le petit chien; on dit sur lui tout ce qu'on pouvoit dire. Enfin, la Reine parla ainsi à la Princesse: Eh bien, ma chere fille, à quoi vous déterminez-vous? Le Génie est instruit du parti que vous avez pris: loin de vous soupçonner, il vous admire & vous aime plus que jamais; il demande à vous voir. Ah!

ma mere, répondit Zelmaïde, je dois vous avouer ma foibleſſe, Zulmis eſt toujours préſent à mon cœur, je ne le reverrai plus ſans doute; mais enfin je m'y ſuis livrée, tout autre objet m'eſt inſupportable; & j'aime mieux me mettre au nombre des Vierges d'Iſis, & conſacrer mes jours à cette Déeſſe (car je ne puis plus lui conſacrer mon cœur), que de trahir Zulmis & tromper le Génie en recevant ſa main. Ici le petit chien recommença ſes plaintes, & le Génie Epais parut accompagné du Vénérable.

Zulmis, en voyant ſon rival, ne put pas s'empêcher de lui mordre le gras de la jambe; ce qui le mit fort en colere, juſqu'à dire qu'il étoit défendu d'avoir des chiens dans des maiſons de filles. Mais le Modérateur prit la parole, & dit: Seigneur, nous les permettons aux penſionnaires. Et à vos Vierges, reprit le Génie? Oh! pour nos Vierges, répondit modeſtement le Vénérable, ce ſont mes affaires. Revenons aux miennes, dit le Génie. Quoi donc! Zelmaïde, on prétend, que vous faites l'enfant, & que vous voulez reſter ici: je ne puis pas vous en empêcher; mais, en vérité, vous ne ſavez pas ce que vous perdez. Je m'en doute à peu près, Seigneur, répondit la Princeſſe, mais mon parti eſt pris.

Oh pour cela, Madame, dit le Génie Epais à la Reine, je n'ai jamais vu de vertu comme celle-là ! je manque là une bonne affaire, & je tomberai peut-être ſur quelque jolie Princeſſe qui me jouera quelque vilain tour. Cela ſe pourroit au moins, & quoique je ne ſois pas un ſot..... enfin, je ne ſerois pas le premier; cependant je vais encore eſſayer de perſuader Zelmaïde; en conſéquence, il continua ainſi: A propos, Princeſſe, ſavez-vous que quand vous ſerez Vierge, vous ne pourrez plus avoir votre chien? Je le donnerai à une penſionnaire, dit la Princeſſe, & du moins je le verrai toujours. Zulmis auſſi-tôt lécha Zelmaïde; la Reine éternua, il fit la révérence; le Vénérable laiſſa tomber ſon mouchoir, il le rapporta; le Génie voulut le careſſer, il lui montra les dents. Mais il eſt vrai, dit-il, que ce petit chien-là eſt joli, il ne lui manque que la parole. La viſite dura encore une heure ſans que Zelmaïde fût perſuadée: il fut même décidé qu'elle prendroit le voile un mois après. Cela fit une grande nouvelle dans le Temple; le petit chien continua d'être un bien plus grand événement. Chaque Vierge lui donnoit des dragées, des biſcuits & des gimblettes; on ne s'entretenoit que de lui.

Ah! qu'on voit de jolies choſes quand on

eſt chien ! ne le ſerai-je jamais quand je deviendrai vieux ?

Zulmis avoit ſi bien gagné l'affection de toute la maiſon, que chaque Vierge le demandoit à la Princeſſe pour un jour. On en vint juſqu'à le demander pour une nuit. Zelmaïde n'avoit pas la force de le refuſer. Voilà donc Zulmis paſſant tour-à-tour dans tous les lits des Vierges. Ce fut alors qu'il fut bien ſurpris, en voyant qu'il y étoit toujours en troiſieme.

Enfin, Zulmis remarqua que toutes ces Vierges-là, paſſé quinze ans, ſe faiſoient appeler ainſi, comme on ſe fait ſouvent appeler Monſieur le Marquis. Je ne ſais s'il en fit part aux autres chiens de la maiſon, qui l'ont rendu aux autres par tradition ; mais, depuis ce temps, aucun chien ne veut ſauter pour les pucelles de quinze ans.

Zulmis ſe rappeloit le ſonge qu'il avoit fait, & le voyoit accompli ; ſa Maîtreſſe l'avoit traité comme un chien, & il avoit couché avec pluſieurs Beautés ſans en être plus heureux. Cependant, le lendemain étoit le jour que Zelmaïde devoit faire ſes vœux ; Zulmis réſolut de troubler la cérémonie à quelque prix que ce fût. En effet, ce triſte moment arriva. Toutes les Vierges étoient aſſemblées dans le Temple ; la Reine étoit venue, en fondant en larmes,

voir le ſacrifice de ſa chere Zelmaïde. Cette Princeſſe charmante étoit parée comme une victime ; elle avoit mis ſes habits les plus éclatans, pour s'en dépouiller un inſtant après & ſe plonger dans un deuil éternel. Elle verſa quelques pleurs en ſortant de ſa chambre avec ſa mere & ſon cher petit chien, & dit ces mots entrecoupés de ſanglots & de ſoupirs : Ma mere, vous êtes témoin de ma fidélité. Zulmis, que ne peux-tu ſavoir que c'eſt à toi que je m'immole ! Elle ignoroit qu'elle lui perçoit le cœur.

Elle arriva au lieu marqué pour faire les ſermens de ſon malheur. Le Vénérable l'attendoit, orné de ſes habits de Grand-Prêtre : c'étoit lui qui devoit recevoir l'engagement. Zelmaïde alloit prononcer les paroles fatales ; un ſilence profond régnoit dans le Temple. Zelmaïde avoit les yeux baiſſés ; ſa mere couvroit les ſiens d'un mouchoir, quand Zulmis ſauta tout-à-coup au viſage du Vénérable, & prit ſi bien ſes meſures qu'il lui arracha le nez avec ſes dents. Il tomba évanoui ; les Vierges pouſſerent des cris lamentables ; Zelmaïde demeura immobile, & la Reine rit dans ce même mouchoir où elle venoit de pleurer. Zulmis fut ſaiſi, ſa vie étoit en danger ; mais la Reine le prit, l'emmena, & dit qu'elle en répondoit. Cependant

le Chapitre s'aſſemble, toutes les Vierges condamnerent à mort le chien de la Princeſſe, & dirent qu'il falloit le réclamer, & que c'étoient elles qui devoient le juger.

La Princeſſe le regrettoit, mais n'oſoit pas s'oppoſer à la ſentence.

Elle devoit bientôt connoître tous ſes malheurs. A la fin du jour, quand toutes les Vierges furent retirées, Zelmaïde apperçut vis-à-vis ſa fenêtre la Fée Trompeuſe dans le même char qui l'avoit conduite chez la Fée Coquette. Elle crut qu'elle ne pouvoit pas ſe diſpenſer poliment de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. O Zelmaïde! Zelmaïde, répondit la Fée, je viens vous avertir d'un crime effroyable qui eſt prêt à ſe commettre, & que vous pouvez prévenir. Quel eſt-il, dit la Princeſſe? Je ſais, pourſuivit la Fée, que vous aimez toujours Zulmis, & je vous apprends qu'il vous adore. Zulmis m'adore, s'écria la Princeſſe? en quel pays eſt-il? Ah! Fée ſecourable, tranſportez-moi dans votre char..... Il n'en eſt pas beſoin, répliqua-t-elle. Votre petit chien, que vous avez nommé Zulmis, eſt Zulmis en effet; c'eſt votre Amant que j'ai métamorphoſé ainſi pour le faire paſſer juſqu'à vous, & c'eſt lui qui ſera demain égorgé à vos yeux; il ne reprendra ſa figure humaine qu'en pouſſant ſon dernier ſoupir, & l'u-

ſage de la parole ne lui ſera rendu que pour vous dire : Zelmaïde, je vous aime, & je meurs.

La Princeſſe fondoit en larmes à ce récit, & n'étoit pas loin de s'évanouir. (Elle ne s'évanouira pourtant pas, car cela gâteroit tout.) Vous pouvez lui ſauver la vie, continua la Fée ; c'eſt en diſant que vous conſentez d'épouſer le Génie Epais. Hélas ! dit la Princeſſe, vous ſavez que ce moyen n'eſt pas praticable. Si j'accepte pour époux le Génie Epais, il voudra me faire ſortir par la porte des épreuves ; je crains que cela ne me réuſſiſſe pas, & ne ſerve qu'à me faire renfermer ici, ſans pouvoir ſauver la vie à Zulmis. Donnez-moi votre conſentement, dit la Fée, je me charge du reſte. Dois-je me fier à vous, répondit Zelmaïde ? Oui, reprit la Fée, je ne vous ſers que pour tromper quelqu'un. A ces mots, qui valoient mieux que ſa parole d'honneur, elle diſparut, & Zelmaïde envoya dire le lendemain à ſa mere qu'elle avoit changé de réſolution, & qu'elle vouloit épouſer le Génie Epais.

Le Génie Epais, comblé de joie, vint la voir auſſi-tôt, & lui fit ce compliment : Eh bien, vous vous êtes donc raviſée ? Ma foi, vous avez fait ſagement ; je voyois bien, moi, que dans le fond vous en mouriez d'envie ; mais vous n'oſiez pas le dire ; voyez ce que c'eſt

que la timidité. En vérité, vous avez une vertu qui me fait plaisir. Madame, dit-il à la Prêtresse, je vous avertis que j'épouse demain la Princesse, qu'elle n'est plus à vous, que par conséquent son petit chien n'est plus soumis à votre autorité, que je lui fais grace, & qu'il ne quittera jamais sa Maîtresse, car il m'importe peu que votre Vénérable ait un nez ou n'en ait point.

La Prêtresse fut irritée d'apprendre ce changement; & Zulmis fut au désespoir, en jugeant que la Princesse l'avoit oublié, puisqu'elle épousoit le Génie Epais; mais c'étoit-là un raisonnement de chien.

La Reine tira à part le Génie, & lui dit: Seigneur, sans doute, vous ne ferez pas sortir ma fille par la porte des épreuves, ce seroit l'indisposer contre vous, en lui faisant entendre que vous doutez de sa vertu; & vous auriez tort assurément, car la pauvre enfant est si simple & si innocente...... Savez-vous bien, Madame, répondit le Génie, que vous ne savez ce que vous dites, & si vous n'étiez pas Reine, je vous soutiendrois que vous raisonnez comme une cruche. Votre fille a été sage, ou ne l'a pas été: si elle l'a été, comme je le crois, elle doit me prier de la faire sortir par la porte des épreuves; & si.... vous m'en-

tendez bien, ah pour lors nous verrions beau jeu ; comme elle a toujours été ici, je brûlerois la maiſon, & le Vénérable n'en ſeroit pas quitte pour ſon nez.

Il fut donc arrêté que le jour ſuivant le Génie Epais, en préſence de toutes les Vierges, ſortiroit avec Zelmaïde par la porte des épreuves. La Reine n'en dormit point de la nuit ; la Princeſſe fut inquiete, mais ſe raſſura ſur la foi de la Fée Trompeuſe.

Jamais le jour ne fut ſi beau que celui qui fut deſtiné au mariage de la Princeſſe. Il ſembloit que le ſoleil avoit pris auſſi ſon habit de noces, & ſe plaiſoit à jeter plus de clarté, pour mieux voir de quelle façon Zelmaïde ſoutiendroit le paſſage redoutable.

Le Génie ayant un habillement magnifique au lieu d'en avoir un de goût, vint prendre la Princeſſe, accompagné d'une nombreuſe ſuite, & la conduiſit à cette porte dangereuſe, qui étoit ſi haute, & qui ſouvent devenoit ſi baſſe. Toutes les Prêtreſſes étoient rangées aux deux côtés ; la Reine ſuivoit Zelmaïde avec Zulmis entre ſes bras, qui étoit fort inquiet de ce qui alloit arriver.

La Princeſſe trembloit ; ce qui augmenta ſa crainte, fut d'appercevoir au delà de la porte une Fée vieille & hideuſe, qu'on nommoit la

Fée Portiere. Le Génie Epais ſentant ſa défaillance, parce qu'il étoit obligé de la traîner, commença à en mal augurer. Mais quelle fut ſa colere en voyant le ceintre ſe baiſſer & faire devant la porte une véritable barriere ! Le reſpect que j'ai pour un ſexe que j'aime, m'empêche de répéter les vilains reproches qu'il fit à Zelmaïde. Elle étoit déconcertée & gardoit le ſilence, lorſque la Fée Portiere ouvrit ſon effrayante bouche, pour dire ces paroles raſſurantes : Seigneur, c'eſt peut-être vous, & non Zelmaïde qui cauſe cet événement. Ah! ah! en voici bien d'un autre, dit le Génie; vous verrez que c'eſt ma faute ſi cette Princeſſe n'eſt pas ce qu'elle doit être. Non pas, répondit la Fée; mais je crois que c'eſt vous qui n'êtes pas ce que vous devez être. Il faut vous inſtruire de la loi bizarre qu'établit le Génie qui enchanta cette porte. Il ordonna qu'elle ſe baiſſeroit pour les filles qui n'auroient plus leurs prémices; mais il dit qu'elle produiroit auſſi le même effet pour les hommes qui auroient les leurs. Oſerois-je vous demander ſi vous ne feriez pas dans le cas? Voyez cette vilaine, s'écria le Génie, qui croit qu'avant de me marier j'ai été capable de.... morbleu, vous me feriez dire des ſottiſes. Ah! vous êtes le coupable, dit la Fée. Comment, ventre-

bleu, répliqua le Génie, vous me nommez le coupable parce que j'ai toujours été sage ?

Toute l'assemblée, & même la Princesse, ne put s'empêcher d'éclater de rire ; ce qui redoubla encore le courroux du Génie.

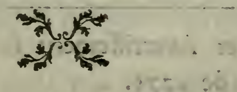
Il y a un moyen, dit la Fée Portiere, de rompre cet enchantement, c'est de me donner tout à l'heure ce que vous n'auriez pas dû conserver si long-temps. A vous, Madame, dit le Génie ? Oui, Seigneur, répondit-elle, ce sont-là mes profits. J'aimerois mieux, répartit le Génie, qu'on me...... Mais voyez la vilaine guenon ; s'il faut avoir la Princesse à ce prix, vous pouvez la garder, j'y renonce. Alors la Fée prit l'assemblée à témoin que le Génie Epais n'étoit pas capable de se marier, & dégageoit la Princesse de l'obligation de l'épouser. Ah ! que vous me faites plaisir, s'écria la Princesse ! Oh, oh, ma belle, dit le Génie tout essoufflé de rage, vous le prenez sur ce ton-là, je vais bien vous attraper ; je consens à n'être pas votre époux, mais votre destinée dépend de moi ; écoutez votre arrêt, je ne veux pas seulement que vous demeuriez dans cette maison, je la crois trop susceptible de consolations. Du moins, dit la Princesse, mon petit chien ne me quittera pas, vous l'avez vous-même prononcé. Il est vrai, répondit-il, je

m'en repens à préſent, mais je ne puis plus m'en dédire. Et ne convenez-vous pas, dit la Fée, que vous perdez tout pouvoir ſur la Princeſſe, ſi vous la livrez à ſon Amant? Eh bien, ſans doute; ſur quoi cela vient-il? Elle extravague, en vérité, continua-t-il tout en colere.

Dans cet inſtant, la Fée Portiere parut ſous les traits de la Fée Trompeuſe. Génie Epais & ſot, dit-elle à haute voix, connois ton rival. Elle toucha le petit chien de ſa baguette, qui reprit ſa jolie figure de Prince, & ſe jeta aux genoux de Zelmaïde. Le Génie ſe ſauva en criant : *Ah! chien.*

Le mariage de ces Amans fut auſſi-tôt célébré, & l'on prétend que la nuit on entendit Zelmaïde dire auſſi : *Ah! chien*, mais d'un ton différent de celui du Génie. Ce qui rend vraiſemblable une vieille hiſtoire, qui aſſure que Zulmis & Zelmaïde vécurent heureux & eurent pluſieurs enfans.

Fin de Zulmis & Zelmaïde.



AVERTISSEMENT (*).

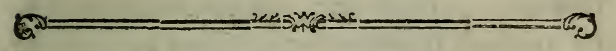
La premiere édition de cette Brochure court la Province depuis deux mois, & Paris n'en jouit pas encore; Paris, si amateur de toutes les nouveautés! Quoi! personne n'y auroit eté avec cette Brochure dans sa poche, ou les Libraires de cette grande Ville seroient-ils donc devenus tout à fait désintéressés, eux à qui l'appât du moindre gain a fait si souvent franchir tant d'obstacles? Les suffrages des Provinciaux me flattent; mais ils ne trouveront pas mauvais que je brigue ceux de la Capitale. Eh! vîte, eh! vîte, mon Imprimeur; en vingt-quatre heures faites passer à Paris cette édition, qui est la seule qui se soit faite sous mes yeux.

(*) Cet Avertissement se trouve à la tête de l'Edition de 1775.

TANT



TANT MIEUX POUR ELLE.



CHAPITRE PREMIER.

Qui promet plus qu'il ne tient.

LE Prince *Potiron* étoit plus vilain que ſon nom; le Prince *Diſcret* étoit charmant; la Princeſſe *Tricolore* étoit plus fraîche, plus brillante qu'un beau jour de printemps : elle déteſtoit *Potiron*, elle adoroit *Diſcret*, & fut forcée d'épouſer *Potiron*. Tant mieux pour elle.

Il n'y a point d'art dans cette façon de conter. On fait le dénouement en même temps que l'expoſition ; mais on n'eſt pas dans le ſecret du Tant mieux, & c'eſt ce que je vais développer avec toute la pompe convenable à la gravité du ſujet.

Potiron, quoique laid, ſot & mal fait, n'étoit pas légitime : ſa mere étoit ſi exécrable, qu'aucun homme n'avoit eu le courage de l'é-

poufer ; mais fa richeffe lui tenoit lieu de charmes : elle achetoit fes Amans, & n'avoit d'autre arithmétique que le calcul de fon plaifir ; elle le payoit felon le temps qu'elle le goûtoit ; elle ne donnoit jamais que des à-compte, & *Potiron* avoit été fait à l'heure.

Il avoit la tête monftrueufe, & jamais rien dedans ; fes jambes étoient auffi courtes que fes idées ; de façon que, foit en marchant, foit en penfant, il demeuroit toujours en chemin ; mais comme il avoit ouï dire que les gens d'efprit font des fottifes & n'en difent guere, il voulut trancher de l'homme d'efprit ; il réfolut de fe marier.

Madame fa mere, la Fée *Rancune*, rêva longtemps pour favoir à quelle famille elle donneroit la préférence de ce fléau, & fon choix s'arrêta fur la Princeffe *Tricolore*, fille de la Reine des Patagons. Cette Reine méprifoit fon mari & ne fe foucioit pas de fes enfans, faifoit grand cas de l'amour & peu de fes Amans : elle avoit plus de fenfations que de fentimens ; elle étoit heureufement née. Un an après fon mariage, elle mit au jour un Prince qui promettoit beaucoup. Il s'éleva dans le Confeil une grande difcuffion au fujet de fon éducation. Le Roi prétendoit qu'à titre d'étranger, il avoit le droit de mettre fon fils au Collége des Quatre-

Nations. La Reine s'y opposa; le Roi insista : la Reine répliqua; l'aigreur se mit de la partie; & le petit Prince, qui vraisemblablement avoit un bon caractere, mourut pour les mettre d'accord.

La Reine, qui vouloit renouveler la dispute, se détermina à avoir un autre garçon : elle en parla à ses amis; elle devint grosse, elle en fut enchantée; elle n'accoucha que d'une fille, elle en fut désespérée. On délibéra long-temps pour savoir comment on nommeroit cette petite Princesse. La Reine alors n'avoit que trois Amans, dont l'un étoit brun, l'autre blond, le troisieme châtain. Elle donna à sa fille le nom de *Tricolore*; ce qui prouve que cette Majesté avoit une grande idée de la justice distributive. Le Roi, qui n'étoit pas un bon Roi, parce qu'il n'étoit qu'un bon homme, crut ouvrir un avis merveilleux, en proposant de conduire sa fille dans une maison de Vierges. La Reine le contraria, & dit qu'elle ne le vouloit pas, de peur que sa fille ne connût les ressources avant de connoître le plaisir. Le Monarque ne répondit rien, faute de comprendre. J'imagine qu'il ne fut pas le seul; mais on vit sourire cinq ou six Courtisans, ce qui fit croire qu'ils y entendoient finesse. Il y a des sots qui sont heureux au rire; le hasard les sert souvent comme des gens d'esprit.

Tricolore fut élevée à la Cour ; elle eut le bonheur de plaire, parce que perſonne ne lui en enſeigna les moyens : on négligea ſon éducation ; on ne ſe donna pas la peine de gâter ſon naturel : elle étoit ſimple, naïve, ne ſe croyoit pas aimable, & cependant déſiroit qu'on l'aimât beaucoup. Les femmes la trouvoient bornée ; les hommes lui jugeoient des diſpoſitions ; & la Reine, qui commençoit à en être jalouſe, crut qu'il étoit temps de la marier, & de l'envoyer dans les pays étrangers. On la fit mettre dans les petites Affiches : on va voir ce qui en arriva.



CHAPITRE II.

Façon de faire des Entrevues.

LA Reine reçut beaucoup d'Ambaſſadeurs au ſujet du mariage de la Princeſſe. Il ne fut cependant queſtion ni de ſa figure, ni de ſon caractere; on ne chercha ni à la voir, ni à la connoître; on fit des perquiſitions exactes ſur l'étendue de ſes revenus; on ne demanda point ſon portrait, mais on prit l'état de ſes biens.

La Reine, de ſon côté, eut la prudence de prendre des meſures auſſi ſenſées pour le bonheur de ſa fille: elle fut fort tentée de la donner au fils du Roi de *Tunquin*, parce que ſon Ambaſſadeur étoit beau & bien fait. Elle étoit ſur le point de ſe décider, lorſque le Prince *Diſcret* lui fit demander la faveur d'une audience. La Reine, toujours pleine de dignité, mit ſon rouge, plaça ſes mouches, prit ſon déshabillé, & s'étendit ſur ſon petit lit en baldaquin.

Grande Reine, dit le Prince en faiſant une profonde inclination, je crains bien de manquer de reſpect à votre Majeſté. Cela ſeroit plaiſant, répliqua la Reine; d'autres que moi

s'offenferoient de ce début ; je ne le trouve point du tout révoltant. Madame, pourfuivit le Prince, j'ai une demande à vous faire ; je ne m'adreffe qu'à vous, & point au Roi. Je fuis le fils de la Fée *Rufée.* Vous tenez d'elle, à ce qu'il me paroît, dit la Reine, d'ailleurs votre air eft intéreffant ; vous avez de grands yeux noirs ; je parierois que vous n'êtes pas capable de mauvais procédés. J'en ai même de bons, répartit le Prince, le plus fouvent qu'il m'eft poffible. Ah ! Madame, continua-t-il en foupirant, que *Tricolore* eft aimable ! C'eft une affez bonne enfant, reprit la Reine ; cela n'a encore idée de rien : je ne fais, mais fi j'étois homme, je ne pourrois pas fouffrir les petites filles ; je vois cependant qu'elles font à la mode ; le goût fe perd, il n'y a plus de mœurs. C'eft parce que j'en ai, dit le Prince, que j'ai des vûes fur la Princeffe. Des vûes, interrompit la Reine ! qu'eft-ce que c'eft que des vûes fur ma fille ? Vous commencez à me manquer de refpect. Ce feroit bien contre mon intention, répondit *Difcret* : je veux feulement prouver à votre Majefté.... Que vous n'avez point d'ufage du monde, dit vivement la Reine : je vois que vous voulez platement devenir l'époux de *Tricolore* ; vous ne vous rendez pas juftice ; en vérité, Prince, vous valez mieux

que cela. En ce moment, la Reine fit un mouvement qui laiſſa voir ſa jambe ; elle l'avoit très-bien faite : le Prince étoit jeune, il étoit ſuſceptible ; la Reine s'en apperçut, & reprit ainſi la converſation.

Je ne vous crois pas ſans reſſources, au moins. Le Prince avoit toujours les yeux fixés ſur cette jambe. En vérité, Madame, pourſuivit-il, plus je vous examine, plus je trouve que Mademoiſelle votre fille vous reſſemble. Il peut bien y avoir quelque choſe, dit la Reine ; & vous voulez donc abſolument l'épouſer ? J'avoue, s'écria le Prince, que c'eſt l'unique objet de mon ambition. La Reine prit le prétexte du chaud pour ſe découvrir la gorge. Hé bien, continua-t-elle, il faut faire l'entrevue. Madame, reprit le Prince, j'ai l'honneur d'être connu de la Princeſſe ; je lui fais quelquefois ma cour, & je crois pouvoir me flatter qu'elle ne blâmera pas la démarche que je fais : ainſi une entrevue me paroît totalement inutile. Que vous êtes neuf, dit la Reine ! je ſuis bien ſûre que vous ne voyez jamais ma fille que lorſqu'elle tient appartement ; la converſation ne peut rouler alors que ſur des ſujets vagues ; il n'eſt pas poſſible de s'étudier ni de ſe connoître : il faut ſe voir en tête à tête.

Le Prince, comblé de joie, approuva beau-

coup, & dit avec transport : Oui, je conçois, Madame, qu'une entrevue est nécessaire. Elle se fait à présent, répondit la Reine en fixant le Prince. Il parut étonné; il regarda de tous les côtés, pour savoir s'il n'appercevroit pas *Tricolore*. Ma fille a confiance en moi, reprit la Reine; je suis une autre elle-même; c'est moi qui la représente; elle vous acceptera si vous me convenez. Tout ce que je crains, poursuivit-elle avec un air modeste, c'est que ma fille ne vous convienne pas.

Le Prince connut les desseins de la Reine; il vit qu'il n'obtiendroit *Tricolore* qu'à ces conditions. La Reine étoit encore aimable; il se détermina, & s'exprima en ces termes : Cette façon de faire l'entrevue augmente mon bonheur. En même temps il serra la main de sa Majesté, qui le lui rendit bien, & qui laissa échapper ces mots : Prince, en vérité, je crois que vous conviendrez à ma fille. Je suis bien certain, continua-t-il vivement, que mon bonheur dépend d'elle. Elle est contente de l'entrevue, répliqua la Reine.

Discret s'imagina en être quitte. Je puis donc me flatter, dit-il en soupirant, que le mariage se conclura. Oui, sans doute, poursuivit la Reine, vos caracteres se rapportent; mais vous savez aussi bien que moi que les Grands s'é-

poufent d'abord par Procureur : c'eft moi qui fuis chargée de la procuration de ma fille. *Difcret* ne put pas fe méprendre au fens de ce difcours ; il étoit embarqué ; il eût perdu toutes fes efpérances s'il eût feulement balancé ; il fut infidele par fentiment. La converfation ceffa, le plaifir fut en même temps fenti & contrefait. La Reine reprit la parole par monofyllables, & finit par dire en foupirant : Ah Prince ! cher Prince, époufez encore ma fille.



CHAPITRE III.

Elle ne s'y attend pas.

LA Reine alla chercher *Tricolore*, accompagnée du Prince. Hé bien, ma fille, lui dit-elle, convenez que vous avez eu bien du plaisir. *Tricolore* rougit ; le Prince ſe déconcerta ; la Reine s'étonna. Je vois, s'écria la Princeſſe, que le Prince *Diſcret* ne l'eſt pas, & qu'il vous a tout dit. Le Prince reprit ſon ſang froid, & convint qu'il y avoit bien eu quelque choſe entre la Princeſſe & lui, mais que ce n'étoit qu'une miſere. Apparemment, dit la Reine, que vous l'avez trouvée ſeule. Que faiſoit donc ſa dame d'honneur ? Il y a à parier, répliqua *Diſcret*, qu'elle faiſoit alors ce que fait ſouvent la vôtre, à ce que j'imagine. Je veux abſolument, continua la Reine, ſavoir l'hiſtorique de cette aventure. Il ne ſera pas long, reprit *Diſcret* en ſoupirant : j'eus le bonheur de trouver un ſoir la Princeſſe livrée à elle-même ; elle liſoit un Roman nouveau ; j'eus peur que cela ne la dégoûtât de l'amour : je fis une diſſertation ſur les ſentimens ; elle parut me prêter toute ſon attention. Me flattant de l'intéreſſer, je pris ſur moi de vaincre ma ti-

midité ; je lui peignis l'état de mon cœur : je m'apperçus qu'elle vouloit m'interrompre ; mais sa politesse naturelle, que sans doute elle tient de vous, Madame, me laissa achever. J'eus la témérité de lui baiser la main ; elle me laissa faire, parce qu'elle prévoyoit bien que cette faveur ne tireroit pas à conséquence.

Comment, dit la Reine, vous en restâtes là ? Oui, Madame, répondit *Discret*. Comme la Princesse n'a pas tant d'usage du monde que votre Majesté, elle ne sait pas si bien faire les honneurs de chez elle. Voilà qui est bien, interrompit la Reine, le mariage aura lieu. Elle donna en conséquence les ordres nécessaires ; elle songea aux apprêts, commanda les équipages, leva les étoffes, & fit imprimer les billets. Le Roi fut étonné de la nouvelle ; il l'avoit pourtant apprise par la Gazette, mais il n'en croyoit rien. Il fit venir la Princesse & la Reine, & demanda si on le prenoit pour le Roi de carreau. Non, Monsieur, répliqua la Reine, car il me fait souvent beau jeu ; d'ailleurs, vous savez en votre conscience, que vous n'avez aucun droit sur la Princesse. Le mariage se fera ; j'ai consulté les peres. Et moi, je vous soutiens qu'il ne se fera pas, s'écria la Fée *Rancune*, que l'on vit paroître dans une désobligeante avec son fils *Potiron* sur le

ſtrapontin ; je prétends que la Princeſſe donne la main à mon bel enfant que voilà.

C'eſt ce que nous verrons, dit la Fée *Ruſée*, qui arriva dans un cabriolet, attelé à ſix renards. Uniſſons-nous, Madame, dit à l'inſtant la Reine, je compte ſur votre protection. Je vous l'accorde, répondit la Fée *Ruſée*, & je vous en donne une preuve bien éclatante. Elle la ſerra au même inſtant contre la muraille, la toucha de ſa baguette, & la Reine des Patagons devint une fort belle figure de tapiſſerie. *Triçolore* fit un cri, la Fée *Rancune* une grimace, le Prince *Potiron* un gros éclat de rire, le Prince *Diſcret* une queſtion, & le Roi des Patagons un remercîment.

Que c'eſt une belle choſe que les événemens dans un Conte ! La métamorphoſe de la Reine étoit un trait de la plus fine politique ; la triſteſſe de la Fée *Rancune* en étoit une preuve : la Fée *Ruſée* étoit triomphante ; cependant elle ne le ſera pas toujours. Que d'aventures oppoſées & contraires va produire le choc de ces deux Puiſſances ! O mon fils ! s'écria la Fée *Ruſée*, que de plaiſirs ! que de peines ! que de bonheur ! que d'accidens ! Comment pourrez-vous ſoutenir & les uns & les autres ? Allons prendre conſeil de notre grand Inſtituteur.

CHAPITRE IV.

Qui ne dit pas grand'chose.

LE grand Inſtituteur habitoit depuis quelque temps avec une Fée qui ne lui faiſoit point payer de loyer, mais qui ne le logeoit pas pour rien. Cette Fée étoit une petite vieille, qui avoit le viſage frais, l'eſprit ſerein, & l'ame jeune; elle renfermoit ſes paſſions, & faiſoit parade de ſes goûts; elle les avoit tous. Elle applaudiſſoit aux Opéra François, & ne donnoit que des Concerts Italiens. Elle avoit deux Cuiſiniers; l'un étoit pour la vieille cuiſine, & l'autre pour la nouvelle : le premier étoit pour le dîner des Savans, & l'autre pour donner à ſouper à des jolies femmes. Elle ne ſortoit que pour le Spectacle; elle n'alloit dans aucune maiſon, mais la ſienne étoit toujours ouverte : elle étoit perſuadée qu'on ne doit point chercher le tourbillon, lorſqu'on n'eſt plus dans l'âge d'y pouvoir jouer un rôle; mais qu'il faut l'attirer chez ſoi, pour en juger les perſonnages. Elle aimoit à raiſonner le matin avec les gens d'eſprit, à ſe diſſiper le ſoir avec de la jeuneſſe. Elle ſe garantiſſoit de l'ennui, dès qu'elle voyoit qu'on s'amuſoit;

& le plaisir s'éloignant d'elle, elle avoit du moins l'adresse d'en rapprocher la perspective.

Comme elle craignoit la solitude, tous ses Palais touchoient aux différentes maisons du Roi des Patagons. C'étoit une Fée suivant la Cour; on n'étoit pas du bon air, lorsqu'on ne lui avoit pas été présenté. Elle crut que c'étoit-là le seul motif qui engageoit la Fée *Rusée* à lui amener le Prince *Discret*. Elle le trouva fort bien, & lui dit que sa figure étoit plus à la mode que son nom. La conversation roula d'abord sur des lieux communs; ce sont de bons amis qui ne manquent jamais au besoin : on parla ensuite de l'événement du jour. La *Rusée* dit que la Reine étoit changée en figure de tapisserie. La petite Vieille s'écria aussi-tôt : Tant mieux. Madame, reprit le Prince, je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration pour sentir l'à-propos de ce tant mieux-là. J'aime avec passion *Tricolore*. Tant mieux, dit la Fée. Je crains, répartit *Discret*, que ce ne soit tant pis. La Reine approuvoit mon amour, maintenant elle n'est plus en état de me donner son agrément. Tant mieux, poursuivit la Fée. Je ne vous conçois pas, dit le Prince : mon pere est vertueux, mais foible; la Fée *Rancune* en obtiendra la Princesse pour son fils *Potiron*. Tant mieux,

s'écria la Fée d'une voix haute, tant mieux, mon cher enfant. A votre âge, on sent fortement; mais on ne va pas loin, à moins que d'être un de ces hommes privilégiés, tels que le grand Instituteur.

C'est un ami des Dieux qui tire parti de tout; il contemple sa gloire dans le passé, son plaisir dans le présent, & son bonheur dans l'avenir. Rien ne l'afflige, rien ne le décourage; c'est pour cela qu'on le nomme le grand Instituteur de tous les tant mieux du monde: je vais vous le chercher, il vous consolera. Madame, dit le Prince à sa mere lorsqu'ils furent seuls, connoissez-vous ce Monsieur Tant mieux-là? Oui, mon fils, répliqua la Fée; c'est un saint personnage qui fait beaucoup de bien; il se met à la portée de tout le monde. Voit-il une femme qui n'est plus jeune? il dit aussi-tôt: Tant mieux; & peut-être n'a-t-il pas tort, il y a plus de tant mieux qu'on ne croit dans une femme d'un certain âge. En apperçoit-il une qui tient encore à la naïveté de l'enfance? il ne manque pas de dire: Et tant mieux; & je pense, mon fils, que vous n'avez pas de peine à en imaginer les causes. Lui apprend-on qu'une femme aime son mari à la folie? Tant mieux, s'écrie-t-il à l'instant; pour aimer son mari, il faut

avoir une ame bien ſenſible : cette femme appartiendra un jour à la ſociété ; c'eſt un effet pour le commerce. Eſt-il inſtruit qu'un époux eſt déteſté ? Ah ! que c'eſt bien tant mieux, dit le ſaint homme en roulant des yeux affectueux ! c'eſt une preuve que cette Dame a bien de la juſteſſe d'eſprit ; je lui juge un beau naturel. Vous me paroiſſez au fait du ſien, dit le Prince. La diſcrétion l'empêcha de pourſuivre, & dans l'inſtant la petite Fée revint, accompagnée du grand Inſtituteur.



CHAPITRE V.

Où le Prince n'eſt pas gâté.

C'ÉTOIT un homme de cinq pieds ſix pouces, bien campé ſur ſes pieds, la jambe peut-être trop fournie, mais mieux cependant qu'une qui l'eût été moins; des épaules larges & effacées, de belles dents, des yeux à fleur de tête, & un nez d'eſpérance. Je ne ſais pas s'il avoit beaucoup d'eſprit; mais tout cela vaut mieux que de bons mots. Comme il étoit prévenu que la Fée *Ruſée* venoit le conſulter, il avoit pris ſon viſage de Prophete; il la ſalua légérement, & regarda le Prince comme un répondeur de meſſes.

Seigneur, lui dit-elle reſpectueuſement, votre réputation eſt ſi étendue, que j'ai cru devoir vous demander conſeil. Vous ſavez mes bontés pour la Reine. Oui, reprit-il froidement, je ſuis inſtruit de tout; le bonheur de votre fils eſt votre unique objet. Il eſt fort amoureux, cela eſt aſſez ſimple; il veut ſe marier, cela eſt aſſez plat; il veut que ſa femme ſoit ſage, cela eſt aſſez plaiſant. Elle ne le ſera donc pas, dit vivement le Prince? Vous ou moi l'en empêcherons, repartit le

Pontife. Vous voulez vous marier, & n'être pas trompé ? Ce seroit être un original sans copie. Madame votre mere, qui a garanti son mari d'un pareil ridicule, a prévu la misere de vos préjugés, & y a pourvu par la métamorphose de la Reine. Je ne vous comprends pas, interrompit le Prince avec un ton d'impatience ; vos discours sont absolument inintelligibles. Je le crois bien, dit la petite Fée, oh ! c'est un bel esprit, que notre Instituteur !

J'en reviens, dit le Prince, à l'enchantement de la Reine. Doucement, dit le grand Instituteur, cela ne vous regarde point ; ce ne sera point vous qui le romprez, ce sera moi. Et comment cela, répliqua le Prince. Ah ! comment cela, reprit le grand Instituteur avec un air ironique ! Vous savez comme vous avez fait l'entrevue de *Tricolore* chez la Reine. Le Prince rougit, les deux Fées rirent, & le Prêtre continua ainsi : Vous savez comment vous avez fait cette entrevue, n'est-il pas vrai ? convenez-en de bonne foi. Hé bien, sans doute, dit le Prince, je le sais ; que cela prouve-t-il ? Cela prouve, répondit le grand Instituteur, que votre science est celle des entrevues, & que la mienne, à moi, est celle de rompre des enchantemens. Chacun a ses talens ; je n'en dirai pas davantage. J'y consens, poursuivit le

Prince; mais, du moins, tirez-moi d'un doute cruel : lequel, de *Potiron* ou de moi, ſera aſſez fortuné pour poſſéder la Princeſſe? Vous allez le ſavoir clairement, repartit le Prophete. Il fit alors trois tours dans la chambre, marqua trois fois trois croiſſans, ce qui en faiſoit neuf, leva trois fois les yeux du côté de la Lune, fit trois grimaces, trois cabrioles, trois éclats de rire, & prononça cet arrêt infaillible :

Le Prince Diſcret *aura la Princeſſe* Tricolore, *& ne l'aura pas ; tant mieux pour elle. Le Prince* Potiron *aura la Princeſſe* Tricolore, *& ne l'aura pas ; tant mieux pour elle & pour moi.*

Ah! l'habile homme, dit la Fée *Ruſée*! Ah! le grand homme, dit la petite Vieille! Ah! le ſot homme, dit le Prince *Diſcret*! Alors l'Inſtituteur, toujours poli, quoiqu'inſpiré, fit une révérence à la Fée *Ruſée*, préſenta la main à la petite Vieille, & prit congé du Prince, en lui diſant : Demeurez toujours le bien illuminé.



CHAPITRE VI.

Suite des Tant mieux.

LE Prince resta fort sot : ce n'est pas le seul agréable à qui cela soit arrivé. Madame sa mere fut elle-même embarrassée ; mais le grand Instituteur étoit bien loin de se trouver en pareil cas ; la Fée *Rancune* l'attendoit dans son cabinet avec la Princesse *Tricolore* ; elles étoient venues accompagnées du Roi des Patagons & du beau *Potiron*. On peut être mieux en Ecuyers.

La Reine ne fut pas plutôt métamorphosée, que le Roi se crut capable de gouverner, parce qu'il n'avoit plus personne pour le conduire. Il tint tête à la Fée *Rancune* ; il insista sur le mariage de *Tricolore* avec le Prince *Discret*, & se fonda sur la volonté de la Reine. Si ce n'est que cela, lui répondit la Fée, je vais vous mettre à votre aise sur ce petit scrupule. Souvenez-vous que le Destin a déclaré que la Reine ne seroit en droit de marier que les enfans dont vous seriez le pere. Voilà qui est bien, dit le Roi, je n'aime point à disputer ; mais, en ce cas, votre fils pourra me ressembler. *Potiron*, qui savoit vivre, lui répliqua poliment : Vous croyez que tout le monde est aussi

pareſſeux que vous : je me charge d'être le pere de mes enfans ; mais je veux ſavoir ſi perſonne ne ſe mêlera de mes affaires, & c'eſt pour cela qu'il faut aller trouver le grand Inſtituteur.

Du plus loin qu'il l'apperçut, il lui cria : Divin Oracle, je veux me marier. Et moi je ne le veux pas, pourſuivit *Tricolore.* Hé bien, repartit le grand Inſtituteur, vous avez raiſon tous les deux. Nous venons vous demander, dit la Fée *Rancune*, ce qui en arrivera. Bien des choſes, répondit l'homme inſpiré. Je dois premiérement vous avertir que le mari de la Princeſſe & ſon amant feront deux. Ecoutez-moi... l'avenir ſe découvre à mes regards.....

Le Prince Diſcret *aura les prémices de la Princeſſe ; tant mieux pour elle. Le Prince* Diſcret *n'aura pas les prémices de la Princeſſe ; tant mieux pour moi.*

Vous n'avez pas le ſens commun, dit à l'inſtant *Tricolore* ; voilà deux Oracles qui ſe contrediſent. Ils n'en ſont pas moins vrais, repartit le Prophete. Je puis donc m'attendre, dit *Potiron*, que ſi j'épouſe cette Demoiſelle, je n'en aurai pas les gants ? Cela demande explication, répliqua le grand Inſtituteur. Elle vous apportera ſes prémices, cela eſt certain ; mais il faudra qu'auparavant elle ait eu dix-ſept enfans.

Voilà un honnête homme, dit *Tricolore*, qu'il faut loger aux Petites-maiſons. Ne vous en moquez pas, interrompit le Roi; voilà le ſtyle de la choſe. Le grand Inſtituteur reprit ſon enthouſiaſme. Je vois encore, continua-t-il, d'autres événemens qui vous feront trembler, & qui ſont pourtant des tant mieux. *Tricolore*, loin d'être intimidée, fut raſſurée par ces paroles; elle ſe flatta que le bonheur du Prince *Diſcret* feroit peut-être un de ces tant mieux-là. L'homme divin le conjectura ſur ſa phyſionomie, & prononça ces mots terribles:

Je ſais ce que vous penſez; mais, ô Princeſſe! que vous vous abuſez! vous donnerez la mort à votre Amant, & ce ſera tant mieux pour lui. O ciel! s'écria *Tricolore*, cela ſe pourroit-il? Mais, dit *Potiron*, cela ne laiſſe pas que de faire un joli caractere: ſi elle traite ainſi un Amant, jugez de l'accueil qu'elle fera à ſon mari. Son mari, reprit le Prophete, en ſera quitte pour la colique. Ah! je ne balance plus, repartit *Potiron*, elle ſera ma femme. Ah! Fée *Ruſée*! pourſuivit la Princeſſe en criant de toutes ſes forces, ah! Fée *Ruſée*! le ſouffrirez-vous? Ah! Fée *Ruſée*, ſecourez-moi. La Fée *Ruſée* écoutoit finement à la porte avec Monſieur ſon fils. Elle parut ſur le champ, marmotta quelques

mots, poſa ſa main ſur le joli viſage de *Tricolore*, qui devint une perdrix bien gentille. Tant mieux, dit le grand Inſtituteur. Dans le même inſtant, la Fée toucha de ſon petit doigt le Prince *Diſcret*, qui, comme vous croyez bien, parut un coq-perdrix, fier, & tout plein d'amour. Tant mieux, s'écria encore le grand Inſtituteur.

On ſe repréſente la joie de nos Amans; mais qu'on juge de leur déſeſpoir, lorſque la Fée *Rancune* ſaiſit *Tricolore*, en diſant : Doucement, doucement, ma mie, nous vous mettrons en cage : comme vous êtes bien amoureuſe, vous ſerez une chanterelle admirable; vous appellerez ſouvent; Monſieur *Diſcret* ne manquera pas d'arriver; mon bel enfant *Potiron* ſe cachera; c'eſt ce qu'il fait de mieux : je lui donnerai un bon fuſil, il tuera ſon rival le coq, & puis je ferai ſi bien que ſon mariage s'accomplira. Le Roi des Patagons, qui ſe ſouvint que l'Oracle avoit prédit à la Princeſſe qu'elle donneroit la mort à ſon Amant, ne put s'empêcher de pouſſer un ſoupir, & de dire : Ah! pauvre Prince, te voilà expédié. Et *Tricolore* auſſi, continua le grand Inſtituteur; ce ſera bien tant mieux pour elle.

❀

CHAPITRE VII.

Qui eſt très-court, & qu'on trouvera peut-être trop long.

LE Prince *Diſcret*, devenu coq-perdrix, fut moins tendre & plus ardent ; c'eſt prendre un bon parti. La Princeſſe *Tricolore*, enfermée dans ſa cage, ſentit, à n'en pouvoir douter, qu'elle ne feroit pas la bégueule. Le Prince *Potiron* fit préparer ſes armes, & la Fée *Rancune* ordonna que l'on fît un grand trou. (Le Lecteur touche au grand intérêt.) Le Soleil commençoit à baiſſer, & le calme du ſoir, raſſurant les habitans des plaines, les invitoit à profiter de leur bonne ſanté. *Potiron* partit, arriva, ſe plaça ; on poſa la cage à dix pas de lui, & la Fée *Rancune* ſe retira à l'écart. *Tricolore*, qui connoiſſoit cette eſpece de trafic, ſe promit bien de ne pas donner le plus petit appel : mais chez une perdrix, comme chez bien d'honnêtes perſonnes, ſouvent le phyſique l'emporte.

Tricolore, qui ſentoit le coq à cœur-joie, laiſſa involontairement échapper des *kiriques*, *kiriques*. *Diſcret*, en cet inſtant, ſecoua ſes

ailes, ſe redreſſa, s'éleva ſur ſes pattes, ſe rengorgea, tourna autour de la cage, ſe plaça deſſus, en redeſcendit, alla vis-à-vis la perdrix, paſſa la tête à travers les barreaux, préſenta ſon bec, & fit des cris d'amour.

Outré de dépit, *Potiron* le coucha en joue, & tira le déclin : mais tel maître, telle arme; celle de *Potiron* fit *crac*; il ſe hâta de réparer la choſe; mais *crac* encore, & toujours *crac*. Ah ! maudite arme, ah ! chienne de patraque, s'écrioit-il écumant de fureur ! Tandis qu'il perdoit ſon temps, le coq ne perdit pas le ſien; il fit ſi bien, qu'il ſouleva la porte de la cage, & fut le plus heureux des coqs à la barbe de ſon rival. *Potiron* ne pouvoit pas ſortir de ſon trou; ſon ventre étoit trop gros, ſes jambes trop courtes; il ſe mit à crier de toutes ſes forces : Hé ! ma chere mere, ma chere mere, venez donc vîte empêcher ce vilain. La Fée *Rancune* ne fit qu'un ſaut; elle avoit déjà la main ſur le Prince *Diſcret* : mais la Fée *Rуſée*, qui étoit préſente, quoiqu'on ne la vît point, rendit dans l'inſtant ſon fils inviſible comme elle. *Rancune* le chercha en vain. Madame, dit *Potiron*, voilà une Princeſſe qui a bien peu de pudeur. Je l'en punirois, répondit la Fée; mais on doit reſpecter ſon fruit. On la rapporta au Palais, elle pondit ſes dix-ſept œufs; il ne s'en

trouva pas un de clair : ainſi *Tricolore* eut dix-ſept perdreaux du premier lit, ſans avoir cependant perdu ſes prémices de Princeſſe. Un des oracles du grand Inſtituteur ſe trouva vérifié. Dès que ſes enfans furent revêtus de queues, on les mit en liberté, & la Fée *Ruſée* rendit à la mere ſa forme naturelle.

Ah ! Madame, s'écria-t-elle tranſportée de joie, que je vous ai d'obligations; mais, de grace, qu'eſt devenu votre fils ? La Fée *Ruſée*, à cette queſtion, tomba dans la triſteſſe, garda le ſilence pendant un moment, & fit cette réponſe : Vous n'en aurez des nouvelles que trop tôt : le grand Inſtituteur ne ſe trompe pas ; vous ne pouvez vous diſpenſer d'ôter la vie à votre Amant, & dès le ſoir même qu'il mourra, vous ſerez forcée d'épouſer *Potiron*. *Tricolore* voulut gémir; mais la Fée *Ruſée*, qui prévit que cela ne ſeroit pas amuſant, la laiſſa ſeule, & fit fort bien. Je l'imiterai, & je ne rendrai pas compte des réflexions de la Princeſſe. Ce que l'on ſe dit à ſoi-même n'eſt pas toujours bon à dire aux autres.



CHAPITRE VIII.

Où l'on verra le grand Inſtituteur en preſſe.

IL eſt ſeulement néceſſaire de ſavoir que *Tricolore*, après avoir beaucoup rêvé aux moyens d'éviter ſes malheurs, ſe détermina à ne point paſſer les jardins de la Fée *Rancune*, afin de ne point rencontrer le Prince *Diſcret;* car, ſe diſoit-elle fort bien, ſi je ne le trouve pas, il ſera difficile que je le tue. On voit par-là combien cette Princeſſe étoit forte pour le raiſonnement.

Le lendemain, jour de grande chaleur, *Tricolore*, vers le ſoir, voulut prendre le frais: elle gagna une pelouſe verte à faire plaiſir; elle ne put réſiſter à l'envie de ſe coucher ſous le feuillage d'un gros chêne; elle s'y endormit. On croit que je vais faire arriver le Prince *Diſcret;* non, ce ſera le grand Inſtituteur; il n'y a rien à perdre. Le haſard l'avoit conduit en ce lieu: il devoit faire un diſcours ſur les inconvéniens de la chaſteté; il venoit le préparer dans ce bois ſolitaire. Qu'il trouva un beau texte, en découvrant *Tricolore* endormie! J'ignore quelle étoit l'attitude de la Princeſſe;

mais le Prêtre s'écria : Ah ! Sainte Barbe, que cela eſt joli ! Il ſe cacha derriere un buiſſon ; il craignoit de faire du bruit, & ne pouvoit cependant s'empêcher de taper du pied. Il étoit prêt à frémir : ſon tranſport redoubla, lorſqu'il entendit la Princeſſe qui dit : *Ahi !* en faiſant un petit mouvement. Il devint Séraphin ; mais toutes les puiſſances de ſon ame furent occupées en voyant *Tricolore* ouvrir ſes yeux à moitié, & prononcer ces mots d'une voix douce : Ah ! que cela me chatouille ! Elle parut ſe rendormir ; mais, la minute d'après, elle s'éveilla tout-à-fait, en s'écriant : Ah ! que cela eſt chaud. Elle ſe croyoit ſeule ; elle regarda, & trouva un ver luiſant caché dans l'herbe, & placé le plus heureuſement du monde.

Un Lecteur pénétrant jugera aiſément, par la façon dont ce ver luiſant ſe plaça, que c'étoit le Prince diſcret métamorphoſé par ſa mere. La Princeſſe le prit, & le conſidéra avec un air de complaiſance, comme ſi elle ſe fût doutée de ce que c'étoit. Quoi ! dit-elle, voilà ce qui m'a tant émue ? Cela eſt plaiſant. Voyons cependant s'il ne m'a pas piquée. En cet inſtant critique, le grand Inſtituteur creva dans ſes panneaux, & malgré lui, s'écria : Ouf, je n'en puis plus.

La pauvre *Tricolore* fut ſaiſie de frayeur &

de honte. Hé quoi! Monſieur, qui vous auroit cru là? On voit bien que les Prêtres mettent leur nez par-tout. Le grand Inſtituteur, qui ne répondoit qu'à ſes idées, repartit en ſoupirant: Ah! que ce ver luiſant eſt heureux! Vous appelez cela un ver luiſant, dit la Princeſſe? Oui, répliqua l'Inſtituteur. J'admire la ſageſſe de la Nature, qui lui a placé une étincelle de feu ſur la queue. En effet, cela eſt drôle, continua *Tricolore*: & qu'en concluez-vous? Que cet inſecte lumineux, répondit le Prophete, me cache peut-être un Amant. A ce mot d'Amant, *Tricolore* treſſaillit; elle tomba dans la rêverie, contempla le ver luiſant, & prononça ces mots d'un air intéreſſant: Le pauvre petit, qu'il eſt gentil! mais ſavez-vous bien, pourſuivit-elle, en réfléchiſſant à la place où elle l'avoit trouvé, ſavez-vous bien que vous pourriez avoir raiſon, & que c'eſt peut-être un Amant?

N'en doutez pas, dit le grand Inſtituteur: cette étoile n'eſt qu'une étincelle que l'Amour a laiſſé tomber deſſus le flambeau. Madame, continua-t-il, ayez la bonté de le ſerrer un peu, pour voir s'il remuera la queue. *Tricolore* fut curieuſe de cette expérience, elle appuya ſes deux doigts; mais, ô ſurpriſe! ô terreur! elle ſentit jaillir du ſang, & ſur le champ elle entendit la voix du Prince *Diſcret*, qui dit: Ah!

Tricolore, je meurs de votre main, que je vous ſuis obligé ! Le Prince expira, la Princeſſe s'évanouit, & le grand Inſtituteur s'écria : Victoire ! victoire ! *Tricolore* vient de tuer ſon Amant ; tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour moi.



CHAPITRE IX.

LE bruit de cet événement répandu, le Roi des Patagons fit battre aux champs; on publia le mariage de la Princesse & de *Potiron* : rien ne pouvoit le retarder. Le repas se fit; on mangea plus qu'on ne parla; on parla plus qu'on ne pensa. La chere fut fine, les plaisanteries furent grosses, l'ennui succéda, & le Roi, charmé de se bien divertir, dit, d'un ton malicieux, qu'il étoit temps de conduire les nouveaux mariés à leur appartement. Je fais grace de la cérémonie. Le Prince parut bête, *Tricolore* parut triste; tout cela étoit vrai. La Fée *Rancune* rioit comme rit la haine; le grand Instituteur fit une belle exhortation; mais ce n'est pas ce qu'il fera de mieux. Dès que les époux furent dans la chambre nuptiale, la belle *Tricolore* prit le déshabillé le plus galant; mais, ce qui la rendoit encore plus charmante & plus désirable, c'étoit son embarras & sa rougeur : en pareille occasion, la pudeur est toujours en tribut à la volupté.

Potiron n'étoit pas si bien dans son bonnet de nuit. Il avoit cependant une belle robe de chambre couleur de chair. Le Roi crut que

c'étoit l'inſtant de les laiſſer; il congédia l'aſſemblée, & prit le parti lui-même de s'appuyer ſur deux de ſes Pages, & de ſe retirer, en diſant une ordure, qu'il prit pour une fineſſe.

Dans le moment que tout le monde ſortoit, on entendit une voix qui prononça ces paroles : Il n'y eſt pas encore. Madame, dit auſſi-tôt *Potiron*, permettez-moi de lui donner un démenti. *Tricolore* garda un ſilence modeſte, qui autoriſoit les droits de ſon époux : il alloit en profiter, lorſque la Princeſſe fit une grimace, une plainte, & un mouvement. *Potiron*, plein d'égards, contint ſon feu, & lui demanda ce qu'elle avoit. Seigneur, répondit-elle, c'eſt quelque choſe de très-extraordinaire. Sentez-vous du mal quelque part, pourſuivit *Potiron* ? Seigneur, cela eſt plus embarraſſant que douloureux. Madame, permettez-moi de voir. Je n'oſe pas, repartit-elle ; ſi vous ſaviez où c'eſt ! Vous me l'indiquez en me parlant ainſi, reprit *Potiron*. En même temps il fit l'examen : mais quel fut ſon étonnement, en appercevant une roſe toute épanouie, entourée de piquans ! Ah ! la belle roſe, s'écria-t-il ! Madame, ſeroit-ce, par haſard, une marque de naiſſance ? Monſieur, dit la Princeſſe, je crois qu'elle n'y eſt que de tout à l'heure. Cela eſt très-ſingulier, continua *Potiron* ; c'eſt un tour que l'on me joue,

joue, ou une galanterie que l'on me fait. Mais j'apperçois des lettres; c'eſt peut-être une deviſe; ſouffrez que je prenne une lumiere pour les lire : le caractere en eſt très-fin, & je le crois d'*Elzévir*.

Potiron alla prendre un flambeau; mais il trouva un changement de décoration. Il n'y avoit plus ni roſe ni piquans; il vit à la place deux grands doigts qui lui faiſoient les cornes. *Potiron* ſe mit en fureur. Madame, s'écria-t-il, vous avez un Amant, & voilà ſes doigts. Seigneur, qu'imaginez-vous-là? vous me faites injure. Madame, ayez la bonté de vous tenir debout, pour ſavoir ſi cela ne changera point. La Princeſſe ſe leva, & les deux doigts reſterent. *Potiron* tâcha de réfléchir : il jouoit de malheur toutes les fois que cela lui arrivoit; il en fit une nouvelle expérience. Princeſſe, reprit-il avec un air content, tout ceci n'eſt qu'un jeu; ce n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie de la Fée *Ruſée*, qui veut arrêter mes plaiſirs en me donnant des ombrages ſur vous. Je remarque que ces deux doigts ne peuvent m'empêcher de vous donner des preuves de mon eſtime. Ils diſparoîtront ſans doute lorſque je les aurai mépriſés. Il eut alors un déſir déplacé (il n'y avoit jamais d'à-propos chez lui); il voulut ſe ſatisfaire : mais les deux doigts devinrent

auſſi-tôt deux pinces qui le ſerrerent impitoyablement. Il jeta les hauts cris ; & ce qui redoubla ſes tourmens, c'eſt que dans cet inſtant la Princeſſe, par une impulſion involontaire, marcha à reculons avec autant de vîteſſe qu'auroit pu faire le meilleur Coureur en allant droit devant lui.

Hé ! mais, Madame, s'écria-t-il, vous êtes folle ; mais vous n'y penſez pas ; arrêtez-vous donc. Je ne le puis, Monſieur, répliqua-t-elle en lui faiſant ſans ceſſe faire le tour de la chambre. Madame, reprenoit *Potiron*, vous me mal-menez trop, je ne pourrai de ma vie vous être bon à rien : enfin, au bout d'un grand quart-d'heure, *Tricolore* tomba dans un grand fauteuil, & *Potiron*, ſe trouvant libre, roula par terre ſans aucun ſentiment.



CHAPITRE X.

Façon de rompre un enchantement.

POTIRON reprit ſa connoiſſance ; ce n'étoit pas reprendre grand'choſe : il ouvrit les yeux, regarda la Princeſſe, & lui tint ce diſcours tout rempli de bon ſens : Madame, j'aimerois beaucoup mieux que vous me menaſſiez par le nez. La Princeſſe, un peu remiſe, eut envie de rire ; elle ſe retint cependant, & ne répondit rien. Y ſont-ils encore, pourſuivit *Potiron* ? J'en ai peur, dit *Tricolore.* C'eſt ce qu'il faut voir, dit le Prince. Il les trouva plus que jamais en forme de compas, avec les mêmes paroles : *Voilà pour toi.* Le caractere en étoit tout au plus gros. Je ſuis fort aiſe de les retrouver, s'écria *Potiron* ; j'ai dans ma poche une paire de ciſeaux que ma mere m'a donnés ; ils ont la vertu de couper toutes les choſes enchantées. L'épreuve réuſſit, il raſa les deux doigts ; mais la roſe & les épines prirent la place auſſi-tôt, avec ces mots écrits : *Voilà pour lui.* Il fit la même opération ſur ce nouvel enchantement ; les deux doigts reparurent, & toujours : *Voilà pour toi.*

Madame, dit le Prince, il me paroît que voilà une place qui n'eſt jamais vacante. C'eſt

l'horofcope qu'on en a toujours tiré, répondit *Tricolore*. Ce que je ne conçois pas, répartit *Potiron*, ce font ces deux devifes : *Voilà pour toi ; voilà pour lui*. Je crois qu'il y a beaucoup d'efprit là-dedans, mais je ne l'entends pas. La premiere devife, répliqua la Princeffe, me paroît la moins obfcure ; il me femble que l'emblême en facilite l'intelligence. La Fée *Rancune* & la Fée *Rufée* arriverent pendant cette difcuffion. Mon fils, dit *Rancune*, je fais que vous êtes dans l'embarras, mais vous n'en êtes pas quitte. Eft-ce comme cela que vous venez m'en retirer, repartit *Potiron* ? Pourriez-vous me dire ce que c'eft que cette rofe & fes accompagnemens ? C'eft mon préfent de noces, répondit la Fée *Rufée*. Pour un préfent de cette efpece, reprit *Potiron*, il eft bien à fa place. Et les deux doigts ? Les deux doigts, pourfuivit *Rufée*, font le préfent de mon fils ; il les a donnés à la Princeffe, & l'a chargée de vous les rendre. Malheureufement, dit la Fée *Rancune*, ils refteront là jufqu'à ce qu'ils foient à leur deftination naturelle ; c'eft une piece d'attente : cependant ils difparoîtront tout-à-fait, s'ils ne vous empêchent pas d'être heureux avec la Princeffe. Effayez, mon cher fils. Non, parbleu, cria *Potiron*, je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Puis fe ravifant, je vais,

dit-il, tenter encore une fois de rompre l'enchantement : ainſi, Meſdames, ayez la bonté de vous retirer.

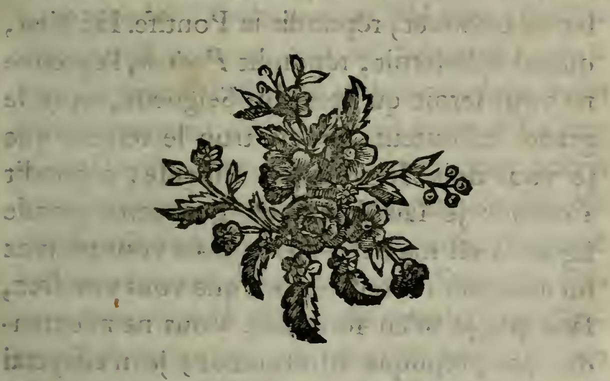
Potiron, en effet, plein d'un nouveau courage, voulut s'emparer de la roſe enchantée; les peines ne le rebuterent pas. Hélas ! il fut la dupe de ſa valeur; il ſe trouva enveloppé dans vingt mille fuſées de la Chine, dont la flamme étoit de toutes couleurs. *Potiron* fut traité en enfant perdu. Au feu, au feu, s'écria-t-il ! Seigneur, lui dit la Princeſſe, prenez bien garde qu'il n'y vienne des cloches.

Il y a de la magie dans tout ce qui ſe paſſe ici, reprit le Prince *Potiron*. C'eſt ſans doute, répondit la Princeſſe, encore une galanterie de la Fée *Ruſée* : il n'y a point eu de feu au fruit; elle vous l'a réſervé pour une meilleure occaſion : il faut avouer que l'on a pouſſé bien loin la perfection de l'artifice. Les deux Fées reparurent, en diſant : Ah ! qu'il ſent ici le brûlé ! Il y a raiſon pour cela, répondit *Potiron*; ſi l'artillerie du Roi eſt auſſi bien ſervie que celle de ſa fille, je défie que l'on prenne ſes places. Il y a un moyen tout ſimple de lever cet obſtacle, pourſuivit la Fée *Ruſée*. Vous ſavez bien que Madame votre belle-mere la Reine, a été métamorphoſée en figure de tapiſſerie. Hé bien, répliqua *Potiron*, qu'eſt-ce que cela

me fait à moi? Je fais parfaitement que c'eſt une de vos facéties; mais je n'en vois pas le fin. Je vais vous l'apprendre, dit *Rusée* d'un ton plein de bonté : il eſt naturel que je prenne le parti de mon fils; il étoit amoureux de la Princeſſe. Parbleu, interrompit *Potiron*, j'en ai été aſſez témoin le ſoir de la chanterelle; mais, graces au Ciel, il eſt perdu ce petit Monſieur-là. Il ſe retrouvera, reprit la Fée. Je reviens à l'événement.

Voyant donc que mon fils étoit amoureux de la Princeſſe, & que vous étiez en droit de l'épouſer, j'ai du moins cherché à vous empêcher de jouir de votre bonheur, &, pour y parvenir, j'ai jugé à propos de former un enchantement ſur la Reine, & un autre ſur *Tricolore*. Le dernier ne pourra ètre rompu, que préalablement le premier ne l'ait été : ainſi vous ne ferez diſparoître la barriere qui vous prive de la Princeſſe, qu'en rendant à la Reine ſa forme naturelle. Je vous crois beaucoup d'eſprit, répartit *Potiron*, mais je ne vous trouve pas le ſens commun. Comment voulez-vous que je faſſe pour que la Reine ceſſe d'être une figure de tapiſſerie? C'eſt, répliqua la Fée, en la traitant comme vous vouliez traiter Mademoiſelle ſa fille. Qui, moi! reprit bruſquement le Prince, que j'aye commerce avec une Reine

de haute-liſſe! Vous n'y penſez pas. Que trop, répondit Rancune : il faut que vous faſſiez cette politeſſe à la Reine des Patagons, ou ce ſera un autre qui déſenchantera la Princeſſe. Mais, en vérité, s'écria *Potiron*, je vous jure en honneur que cela m'eſt impoſſible. Hé bien, dit froidement la Fée *Ruſée*, qu'on aille chercher le grand Inſtituteur.



CHAPITRE XI.

Qui n'étonnera personne.

IL arriva en habit long, & demanda à ces Dames ce qu'elles désiroient de son petit ministere. Ce n'est qu'une bagatelle, dit *Potiron*; il s'agit de traiter cette Reine comme vous avez coutume de traiter les jolies femmes. Vous voulez m'éprouver, répondit le Pontife. Hé bien, quand cela seroit, répondit *Potiron*, l'épreuve ne vous feroit qu'honneur. Seigneur, reprit le grand Instituteur, je sais trop le respect que je vous dois. Je vous en dispense, répondit *Potiron* : je sais fort bien que cette grande figure-là est ma belle-mere; mais vous pouvez lui manquer de respect tant que vous voudrez, sans que je m'en formalise. Vous ne m'entendez pas, répliqua l'Instituteur; je n'essayerai point de désanchanter la Reine; je ne veux pas aller sur vos brisées. Rompre ce charme, sont vos affaires; la mienne est de lever celui de la Princesse. Permettez-moi d'aller à mon petit ouvrage. Plaît-il, Monsieur le Curé, dit vivement le Prince? Seigneur, continua la Fée *Rusée* avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de rire, le Destin a déclaré que ces deux en-

chantemens, par une bizarrerie ſinguliere, ſeroient liés entre eux ; en rompant l'un, l'autre le ſera auſſi par un effet du contre-coup. Il n'y a que vous qui puiſſiez venir à bout de celui de la Reine ; & ſi vous ne voulez pas mettre à profit un ſi beau privilége, l'honneur de faire ceſſer celui de la Princeſſe appartient de droit à notre Inſtituteur. Je me moque de cela, répartit *Potiron*, je veux avoir la roſe. Seigneur, reprit l'homme céleſte, prenez garde à ces paroles : *Voilà pour lui.* Hé bien, dit *Potiron*, c'eſt moi qui ſuis *lui.* Seigneur, continua le grand Inſtituteur, je crois que vous vous trompez ; c'eſt vous qui êtes *toi.* La premiere deviſe vous regarde, & les deux doigts vous reviendront tôt ou tard ; mais je ſuis ſûr que la roſe ſera pour moi. A ces mots, le grand Inſtituteur tourna ſes pas vers la Princeſſe. *Potiron* s'accrocha à lui pour le retenir ; mais l'Inſtituteur prononça ces paroles avec un ton d'inſpiration : *Puiſſances inviſibles, ſoumiſes à mes décrets, étendez en ce lieu un rideau ſacré qui me ſépare des profanes.* On vit ſur le champ l'appartement ſéparé en deux par un beau rideau de velours de Gênes. *Potiron* reſta avec les deux Fées du côté de la Reine Tapiſſerie, & l'Inſtituteur ſe trouva, du côté du lit, ſeul avec la Princeſſe.

Potiron devint furieux comme tous les petits hommes ; il voulut passer par-dessous le rideau ; il crioit de toutes ses forces : Attends, attends-moi, vilain Prêtre. C'est ce qu'il ne faut pas, s'écria *Tricolore*. Ce mot ralluma le transport au cerveau du pauvre Prince. Ah ! singe exécrable, reprit *Potiron*, tu auras affaire à moi. En attendant, dit la Fée *Rusée*, je crois que la Princesse va avoir affaire à lui. Ce qui me console, répartit *Potiron*, c'est qu'il se piquera du moins. Mesdames, un peu de silence, je vous prie ; il faut savoir comment il s'en tirera ; la chose mérite attention. En même temps, il se colla l'oreille contre le rideau ; il ne s'attendoit pas au dialogue que voici.

Ah, quel plaisir, dit le grand Instituteur ! Quel plaisir, interrompit *Potiron* ? mais il faut que cet homme soit enragé ! Ecoutons encore. Ah, que vous me faites de mal, s'écria la Princesse ! Je ne me connois plus, poursuivit le Serviteur des Autels. Je vais m'évanouir, reprit *Tricolore*. Chere Princesse, adorable Princesse, beauté vraiment divine, continua le grand Instituteur en balbutiant, encore un moment de courage. Ah ! je suis morte, dit la Princesse en jetant un cri perçant. Le charme se rompit, le rideau disparut ; la Reine de tapisserie s'élança au cou du grand Instituteur, en lui disant :

Monſeigneur, que j'ai d'obligation à votre Grandeur ! Elle paſſa enſuite devant *Potiron*, & lui adreſſa ces mots.

Je vous en fais mon compliment, mon gendre. Faut-il ſe faire écrire chez vous, pourſuivit la Fée *Ruſée* ? Mon fils, continua la Fée *Rancune*, vous n'êtes pas le ſeul. Seigneur, dit le grand Inſtituteur, j'ai bien des graces à vous rendre, je ſerai toujours à vos ordres, toutes les fois qu'il vous plaira d'augmenter le caſuel de mon petit bénéfice. *Potiron* reſta ſeul avec la Princeſſe : la connoiſſance ne lui étoit pas encore revenue. *Potiron*, pour la ranimer, voulut lui tâter le pouls (chacun a ſa méthode); elle crut apparemment que c'étoit le grand Inſtituteur. Elle lui ſerra la main, en diſant : Ah ! mon cher Abbé ! En même temps elle ouvrit les yeux.

Hé quoi ! c'eſt vous, Monſieur, reprit-elle; que faites-vous donc là ? Ce que je peux, Madame, répondit *Potiron* (il avoit toujours la repartie juſte). *Tricolore* devint honteuſe : le Prince étoit embarraſſé ; mais il fut encore plus curieux. Ah ! ah ! s'écria-t-il d'un air ſurpris, il n'y a plus ni roſe ni piquans ; mais, mais cet homme-là a pourtant d'excellens ſecrets : c'eſt apparemment, Madame, cette extirpation qui produiſoit vos plaiſirs ? Préciſément,

répondit *Tricolore*. Je le crois aiſément, répliqua-t-il. Cela n'empèche pas que ce ne ſoit une fort belle opération ; mais qu'a-t-il fait de tout cela ? Seigneur, dit la Princeſſe, il l'a emporté pour placer dans ſon cabinet d'hiſtoire naturelle. Au fond, cela eſt juſte, reprit *Potiron* ; c'eſt-là ce qu'il entendoit ſans doute, lorſqu'il m'a remercié d'avoir augmenté ſon caſuel. A parler franchement, je n'en ſuis pas fâché. Voilà bien de la beſogne faite ; je ſens que j'ai envie de dormir.



CHAPITRE XII.

Qui vise au touchant.

LE lendemain matin étoit consacré au cérémonial de la toilette. Lorsque *Tricolore* en fut débarrassée ; après qu'elle eut essuyé toutes les visites des femmes de Cour, qui, ce jour-là, plus que de coutume, avoient recrépi leurs appas & grimacé leurs mines ; après qu'elle eut soutenu les regards malins de la Reine & de la Fée *Rusée* ; après qu'elle eut entendu les plates équivoques de tous les Courtisans, elle crut pouvoir donner l'après-dînée aux réflexions & au repos. A quoi une Princesse peut-elle rêver ? A ce qu'elle aime ; par conséquent, le Prince *Discret* joua un rôle dans la tête de *Tricolore* (on verra bientôt ce que la tête emporte). Elle s'imaginoit avoir tué son cher Prince ; elle pesoit tout son malheur d'avoir eu un Amant qui étoit mort, & d'avoir un mari qui ne pourroit pas être vivant, sans pour cela qu'elle fût veuve. La profondeur de ses méditations l'avoit conduite jusqu'à la fin du jour, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme lui demandoit un moment d'entretien. Un jeune homme, répliqua-t-elle d'une voix

émue, un jeune homme ! Oui, Madame, répondit-on ; il ne paroît pas avoir plus de vingt ans. Son âge m'attendrit, répondit-elle ; qu'on le faſſe entrer : je n'ai pas encore beſoin de lumieres. On l'introduiſit dans l'appartement ; mais il y fut pris d'une foibleſſe ; il s'appuya ſur un bureau, & ne put prononcer que cette ſeule parole d'une voix éteinte : Ah ! Mademoiſelle ! La Princeſſe fut troublée. Mademoiſelle, reprit-elle ! que veut dire ce mot ? Je me meurs, s'écria le jeune homme ; vous êtes donc Madame *Potiron* ? Qu'entends-je, ô Ciel ! dit *Tricolore*, quel ſon a frappé mes oreilles ! telle étoit la voix expirante de ce pauvre ver luiſant, lorſqu'il me remercioit ſi poliment de l'avoir écraſé ; mais plus je le conſidere, plus je crois le reconnoître. Dis-moi, as-tu toujours eu ſur toi cette étoile précieuſe ? Ah Dieux ! répliqua le Prince, puiſque vous êtes mariée, il n'eſt plus d'étoile pour moi. Hélas ! je n'en puis plus douter, s'écria *Tricolore* ; c'eſt mon Prince, c'eſt lui ; il voit encore le jour..... Il ne tiendroit qu'à vous de me le faire aimer ; mais je crains vos préjugés : je crains.... Seigneur, interrompit *Tricolore*, vous ſerez mieux aſſis ; il vous ſera plus commode de parler à tête repoſée. J'y conſens, répondit *Diſcret*, pourvu que la vôtre n'en ſoit pas plus tran-

quille. Il prit un fauteuil, & *Tricolore* se mit sur sa chaise longue. *Discret* reprit ainsi la conversation avec un air tendre & sérieux :

Madame, puisqu'il faut vous nommer ainsi, je m'intéresse à *Potiron*. Je reconnois votre générosité, repartit la Princesse ; que voulez-vous faire pour lui ? Lui épargner de la peine, poursuivit *Discret*. La Princesse, qui avoit beaucoup de pénétration, vit bien où le Prince en vouloit venir, & dit spirituellement : Seigneur, je reconnois votre délicatesse, mais je fais mon devoir. Remplit-il bien le sien, reprit vivement *Discret* ? La Princesse ne répondit rien. Ah ! je vois, continua le Prince, que *Potiron* agit comme vous répondez. Quoi ! il n'est point en adoration devant tant de charmes ? En achevant cette phrase, *Discret* se jeta aux genoux de la Princesse. Prince, dit-elle, relevez-vous, je vous le demande ; votre attitude est respectueuse, mais on prétend qu'elle est commode pour manquer de respect. Ne le croyez pas, repartit *Discret*, & connoissez-moi mieux ; mon amour est fondé sur la plus parfaite estime. Hélas ! répliqua *Tricolore* en soupirant, l'amour qui commence, annonce l'estime, & ment ; l'amour qui finit, promet l'amitié, & manque de parole. Voilà une maxime, reprit *Discret*, qui tire au précieux. Hé quoi ! seriez-

vous déjà bel-eſprit. *Tricolore*, *Tricolore*, ne vous occupez que de votre cœur.

Apparemment qu'il la preſſa, car la Princeſſe lui dit avec vivacité : Monſieur, je vais ſonner. Hé ! que ce ne ſoit que l'heure du Berger, repartit *Diſcret* de la façon la plus tendre. Non, non, j'ai trop dans mon cœur l'idée de la vertu. J'ai vu un temps, répondit le Prince, où j'y aurois du moins été en ſecond. En prononçant ces mots, il jeta ſur elle un regard expreſſif, & lui ſerra la main. *Tricolore* en fut émue, & ſe défendit ainſi : Ah! Prince, mon cher Prince, laiſſez-moi donc, je vous prie. Le Prince ne la laiſſa point, mais lui donna un baiſer convenable à la circonſtance. C'en eſt trop, s'écria la Princeſſe, ſortez, & ne revenez jamais. Le Prince fut anéanti, & dit en tremblant : Madame, je vous obéirai.

Il étoit dans l'anti-chambre, lorſque *Tricolore*, touchée de ſon état, ſe crut obligée de lui crier de loin : Prince, quand vous reverra-t-on? Tout à l'heure, Madame, répliqua-t-il d'un air reſſuſcité. Mais *Potiron* entra, & *Diſcret* ſortit, après lui avoir fait la révérence la plus reſpectueuſe. *Potiron* crut que c'étoit pour lui ; un mari s'approprie les égards qu'on lui rend, & ſa vanité eſt toujours de moitié avec ſa femme, lorſqu'il s'agit de le tromper.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Cela va prendre couleur.

Potiron ſalua le Prince de la main & du ventre, à la façon d'un Financier. Voilà un pauvre garçon qui a l'air trop ſot, dit-il à la Princeſſe ; je gagerois que vous l'avez reçu froidement, peut-être bruſquement, & cela n'eſt pas bien. Je ne trouve pas mauvais que vous faſſiez les honneurs de chez moi, pourvu que vous n'en faſſiez pas les plaiſirs. Cet avantage, répondit *Tricolore*, n'eſt réſervé qu'à vous. Tandis que *Potiron* raiſonnoit ſi bien, la Fée *Ruſée* devinoit plus juſte ſur Monſieur ſon fils. Elle jugea dans ſes yeux, que s'il ne tenoit pas le bonheur, il y touchoit du moins. Il ne ſe comportoit point en fat, qui, d'un déſaveu même, fait une indiſcrétion ; il nia, avec l'effronterie qu'en pareil cas on doit avoir, & mentit comme un honnête homme. Vous ne voulez pas me confier où vous en êtes avec la Princeſſe, reprit la Fée ? je le ſaurai malgré vous, je n'ai que cela à vous dire.

En effet, dès qu'elle eut quitté le Prince, elle jeta un enchantement ſur tous les maris, dont l'effet devoit être de leur donner une at-

taque de colique toutes les fois que les femmes auroient une foibleſſe. Je crois le Lecteur bien certain que les tranchées vont devenir un mal épidémique. *Tricolore* ne ſe doutoit nullement que *Potiron* ſeroit dans le cas; elle ſe contemploit ſans ceſſe dans ſa vertu; elle ſe remercioit à tous momens de la rigueur qu'elle avoit tenue à ſon Amant: elle ignoroit que d'y attacher tant de mérite, c'étoit s'en étonner, & que cet étonnement eſt un commencement de défaillance. La vraie ſageſſe ne ſe fait gré de rien. Une femme indifférente réſiſte, & s'en ſouvient à peine; une femme tendre s'applaudit de ſes refus, & s'en applaudiſſant, elle s'en rappelle l'objet, elle s'attendrit, & finit par ſe rendre. En général, trop de réflexions ſur la réſiſtance eſt une préparation à la défaite. *Tricolore* cependant forma le projet de la plus glorieuſe défenſe. On verra le ſuccès de ſa réſolution.

Le lendemain, le Prince *Diſcret* fit épier le moment de la ſortie de *Potiron*, pour déterminer l'inſtant de ſa viſite. Princeſſe, dit-il en l'abordant, vos yeux paroiſſent fatigués; ce qui prouve que *Potiron* a paſſé une bonne nuit. Prince, répondit-elle, vous prenez-là un ton qui ne vous va point; cela peut être une choſe libre, elle n'eſt qu'entortillée. L'explication

n'en feroit pas difficile, repartit le Prince. Je vous en difpenfe, reprit promptement la Princeffe : de quoi parlerons-nous ? De vous, dit le Prince. Non, cela m'eft fufpect, répliqua-t-elle. De *Potiron* ? Cela m'ennuieroit. De moi, continua le Prince fur un ton de roman ? Encore moins, dit vivement *Tricolore* ; vous ne parlez de vous que pour en venir à moi. Je voudrois, pourfuivit *Difcret*, que ces deux chofes fe touchaffent. Vous allez vous embarquer fi je n'y prends garde, s'écria *Tricolore*.

Tournons l'entretien fur une autre matiere. Par exemple, apprenez-moi pourquoi Madame votre mere vous changea en ver luifant, je n'en ai jamais fenti la raifon de préférence. Cela eft trop fimple, répondit le Prince. Vous devez vous fouvenir du temps que j'étois coq ; & même ce fut vous, Madame, qui me fîtes l'honneur de me faire entrer en charge. Abrégeons, dit *Tricolore* en rougiffant. Volontiers, Madame. Vous vous rappelez fans doute que la Fée *Rancune* alloit me faifir : il falloit me faire difparoître, & ma mere n'y réuffit qu'en me donnant la forme d'un très-petit animal. Elle fit fenfément, continua la Princeffe ; il y a tant de groffes bêtes dans le monde !

Lorfque je fus vermiffeau, reprit *Difcret*, je me trouvai tout d'une venue ; mais comme

mon amour étoit inſéparable de moi, tous mes eſprits, toutes mes ſenſations ſe réunirent, & ſe porterent dans l'endroit où vous apperçûtes une eſpece d'étoile. Il eſt étonnant, repartit la Princeſſe, combien cela vous donna de phyſionomie. Madame, dit le Prince, vous me ſurprenez, je n'avois point de viſage, &, puiſqu'il faut vous parler net, mon étoile étoit ſur la queue. Je ne ſais que vous dire, pourſuivit *Tricolore;* mais je vous le répete, vous aviez beaucoup de phyſionomie, & c'étoit-là une heureuſe étoile. En effet, répliqua le Prince *Diſcret*, il me ſouvient que vous me prîtes avec bonté entre vos doigts, vous me ſerrâtes avec amitié, vous me châtouillâtes; je remuai; vous craignîtes apparemment que je ne vous échappaſſe; vous appuyâtes votre pouce, & vous me fîtes le plaiſir de me tuer le plus joliment du monde. Je vous aſſure, dit *Tricolore*, que cela me fit une grande impreſſion, & je ſentis..... Vous ne ſaviez pas, interrompit *Diſcret*, qu'en cet inſtant je redevenois homme de votre main.



CHAPITRE XIV.

Gare les tranchées.

LA Princeſſe reſta quelques momens en méditation ſur la derniere phraſe du Prince, & même quelques larmes humecterent ſes yeux. *Diſcret* abſorbé dans l'attention, & *Tricolore* dans la réflexion, gardoient l'un & l'autre un ſilence d'intérêt; préſage certain d'un grand événement. *Tricolore* le rompit ainſi: Qui auroit pu penſer que cet inſtant, qui vous rendoit vos droits, acquéroit à *Potiron* celui d'être mon époux? Si vous vouliez, Madame, dit le Prince de l'air le plus réſervé, il y auroit du remede. Et lequel, répondit *Tricolore?* Madame, reprit le Prince, dans la maiſon d'une Princeſſe telle que vous, il doit y avoir pluſieurs charges; *Potiron* eſt honoraire, je pourrois être d'exercice. Je ne vous entends pas, répliqua *Tricolore;* je veux faire de vous mon ami. Que ce titre m'eſt cher, s'écria le Prince en collant ſa bouche ſur la main de *Tricolore*! La Princeſſe ne la retira point, & répéta d'une voix mal aſſurée: Oui, vous ſerez mon ami.

Le Prince leva la tête; il s'apperçut que les joues de *Tricolore* étoient plus animées, & ſes

regards plus tendres. Que le ſentiment que vous promettez eſt doux, pourſuivit-il! qu'il me rendra heureux! Vous m'en croyez donc capable, continua la Princeſſe? Oui, ſans doute, reprit *Diſcret*, & vous avez dans les yeux un grand fonds d'amitié. Il voulut en même temps la pencher ſur la chaiſe. Que prétendez-vous donc, dit-elle? Une marque d'amitié. Vous êtes extravagant, reprit-elle d'un ton fâché. Je ne ſais pourtant ſi elle l'étoit bien réellement; car *Potiron*, qui étoit au petit lever, fit dans ce même inſtant une grimace dont la Fée *Ruſée* s'apperçut avec joie. Qu'avez-vous donc, lui dit-elle? Madame, c'eſt une eſpece de tranchée. Il faut prendre garde, reprit la Fée, ces ſortes de maux-là ont quelquefois des ſuites. Je reviens à *Tricolore*.

Elle en impoſa pour un moment à *Diſcret*; & comme elle étoit fort raiſonnable, il vit bien qu'il falloit prendre le parti de lui parler raiſon. Voici comme il s'y prit. Oſerois-je demander à Madame en quoi elle fait conſiſter l'amitié? A faire tout ce qui dépend de ſoi, répliqua la Princeſſe, pour obliger celui qui en eſt l'objet. Ainſi, reprit le Prince, ſi je vous propoſois d'aller bien loin pour me rendre ſervice? Je partirois ſur le champ, dit vivement la Princeſſe. Madame, pourſuivit *Diſcret*, je ne veux

point vous donner tant de peine ; je vous demande de ne pas ſortir de votre place. Changeons de converſation, interrompit la Princeſſe, vous ne ſavez pas raiſonner.

Madame, permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Je ſuppoſe que *Potiron* a dans ſes jardins un grenadier ; ce grenadier ne porte qu'une grenade, dont il vous a confié la garde : je ſuis bien sûr que perſonne n'y touchera ; mais je pourſuis mon raiſonnement. Je ſuppoſe encore que cette grenade eſt enchantée, qu'elle reſte toujours la même, & que l'on en peut détacher quelques grains ſans en diminuer le nombre, & ſans que la grenade perde rien de ſa fraîcheur : votre meilleur ami ſe préſente conſumé d'altération, & vous tient ce diſcours d'une voix foible, mais touchante : *Tricolore*, Princeſſe aimable, Princeſſe bienfaiſante, vous voyez mon état ; mon corps eſt deſſéché par une ſoif ardente, & près de ſuccomber ; un grain, un ſeul grain de ce fruit délicieux arroſeroit mon ame, & me rendroit à la vie ; le maître de cet arbre n'en pourra pas ſouffrir de préjudice ; il ne s'en appercevra ſeulement pas. *Tricolore*, que feriez-vous ? *Tricolore* baiſſa les yeux, rougit, parut chercher ſa réponſe & ne la pas trouver. Vous vous taiſez, reprit le Prince : ah ! vous laiſſeriez mourir votre ami.

La Princeſſe ſe troubla de plus en plus, & dit, en détournant la tête : Vous êtes inſupportable. Le Prince ne répondit que par exclamation : Ah ! grands Dieux, que j'ai ſoif ! Finiſſez, je vous prie, repartit *Tricolore* d'un ton foible, qu'elle vouloit rendre bruſque ; finiſſez, Monſieur. Je vous dis que je meurs de ſoif, continua très-vivement Monſieur. Il y eut un débat, ſuivi d'un ſilence ; *Tricolore* l'interrompit par ces paroles entrecoupées : *Diſcret ! Diſcret !* & dans l'inſtant *Potiron*, qui étoit encore chez le Roi, ſe roula ſur le parquet, en criant : Ah, la colique ! ah, la colique ! je me meurs !



CHAPITRE XV.

Remede contre les tranchées.

Apparemment que ce moment étoit critique pour la vertu des femmes. L'appartement ne fut rempli que de pauvres époux qui faiſoient des contorſions & des grimaces; les uns ſe tenoient le ventre; les autres, malgré le reſpect du lieu, tomboient dans des fauteuils. La Reine, qui auroit bien voulu donner la colique au Roi, accourut, en diſant: Mais, qu'eſt-ce que c'eſt que ça? Le Roi, ſelon ſa coutume, ne ſavoit que dire; la Fée *Rancune* enrageoit de tout ſon cœur, & la Fée *Ruſée* rioit de tout le ſien.

Cette premiere attaque ceſſa, & le calme revint. Toute colique venant de pareille cauſe, a des intervalles certains. Le grand Inſtituteur, témoin d'un événement ſi étrange, dit qu'il falloit remercier les Dieux de tout. Il fit enſuite une diſſertation ſavante ſur les coups du haſard. Le Roi, qui l'écoutoit, ſe ſouvint, tandis qu'il étoit en train de s'ennuyer, que c'étoit l'heure du conſeil. *Potiron* l'y accompagna. Il s'agiſſoit ce jour-là d'une affaire importante; on l'avoit miſe ſur le bureau. On

étoit à prendre les voix, lorſque les tranchées reprirent à *Potiron* avec la plus grande violence; les trois quarts des Conſeillers tomberent dans la même criſe, & l'on vit le plancher de la ſalle du Conſeil couvert de Juges en convulſions, qui ſe culbutoient les uns contre les autres, & crioient à tue-tête. *Potiron* l'emportoit ſur eux tous, & répétoit alternativement avec le chœur : Ah! le ventre! le ventre!

On voyoit les perruques & les bonnets carrés épars; & cependant la plupart, quoique nu-tête comme des enfans de chœur, n'en étoient pas moins des têtes à perruque. Le Roi envoya chercher le grand Inſtituteur & ſon premier Médecin; ils entrerent au Conſeil, précédés de la Reine & des Fées. Sa Majeſté fit le rapport de la maladie : le Docteur prétendit que la cauſe en étoit dans la région du foie; mais la Fée *Ruſée* le dépayſa, en lui diſant : Plus bas, Docteur, plus bas. Elle avoua tout bonnement que c'étoit un tour de ſa façon. J'ai parié, dit-elle, que je ſaurois tous ceux que les femmes joueroient à leurs maris, & j'ai jeté ſur eux un charme qui leur donne la colique toutes les fois qu'on les attrape. C'eſt une petite plaiſanterie de ſociété.

Potiron ne put parler, à force de fureur; il regarda fixement ſa mere *Rancune*; & après un

grand effort, il ſe mit à crier : Ah ! ma chere maman, je ſuis..... je ſuis..... Mais, Madame, pourſuivit-il, en s'adreſſant à la Fée *Ruſée*, il faut être exécrable pour avoir une pareille idée ; comment, toutes les fois que j'aurai mal au ventre.... ce ſera une preuve certaine..... Achevez, dit la Fée..... que Madame votre épouſe n'aura pas mal au ſien.

En ce moment, *Potiron* fit une grimace ; & le premier Médecin lui dit, en lui tâtant le pouls : Seigneur, vous grincez les dents. Il y a donc à parier, reprit le grand Inſtituteur, que la Princeſſe fait un autre uſage des ſiennes. Oh parbleu ! repartit *Potiron*, je n'entends pas raillerie ; je ſais un remede certain : je vais trouver ma femme, je l'enfermerai ; & pour ce qui eſt de Monſieur ſon Prince, je lui..... Ah ! chienne, s'écria-t-il en ſe jetant par terre ! ah ! quels tourmens ! ah ! que je ſouffre ! ah ! maudite femme !.... De la douceur, mon fils, de la douceur, dit la Fée *Rancune*, reſpectez le ſexe. Il me paroît, répliqua la Reine, que le Prince *Diſcret* prend un meilleur parti. Il s'agitoit de plus en plus ; il étoit tout en nage. Le premier Médecin tira ſa montre. Hé ! Monſieur le Docteur, que faites-vous-là, lui cria le pauvre *Potiron* ? Seigneur, répondit le premier Médecin, je regarde ma montre, pour

ſavoir combien de temps durera l'opération.

Cette attaque ne finiſſoit point. Mais, Madame, dit le patient à la Fée *Ruſée*, il faut que votre fils ait le diable au corps. Seigneur, repartit la Fée en faiſant la petite voix, il a toujours eu la bonté d'être au corps de toute ma famille. Mon fils a le talent de faire durer tant que l'on veut ces ſortes de coliques; c'eſt pour cela qu'à la Cour il eſt ſi fort à la mode. Le Roi des Patagons prit alors ſon air de dignité, & s'exprima ainſi : Il ſeroit pourtant à propos de faire ceſſer cette plaiſanterie. Dans ce moment, le grand Inſtituteur eut l'honneur d'avoir les yeux égarés, & proféra ces paroles ſacrées : *L'Eſprit divin m'inſpire*; *ces coliques ne ceſſeront que lorſque la Reine & la Princeſſe auront recouvré leurs prémices*...... Je ne les crois pas dans le chemin, repartit le Monarque. Me voilà décidé incurable, s'écria *Potiron*.

Non, mon fils, non, mon cher enfant, interrompit la Fée *Rancune*; dès qu'il ne s'agit que des prémices de la Reine & de la Princeſſe, elles les recouvreront, & j'en ſuis caution. Ma mere, dit *Potiron*, il faut que vous ayez un grand talent pour les choſes perdues. Il y a dans les jardins du Palais, reprit *Rancune*, une fontaine que j'ai enchantée; ſes eaux ont la vertu de rendre aux femmes ce qu'elles n'ont

plus, & aux filles ce qu'elles doivent avoir : mais je vous avertis, continua-t-elle, que la Reine & la Princeſſe ne reviendront dans cet état qu'à une condition bien différente : il faudra que la Reine en faſſe la galanterie au Roi. Je vous en remercie, dit le Monarque; enfin, je vais donc jouer un rôle. Pour vous, mon fils, pourſuivit la Fée, ſi vous voulez que votre colique ſe paſſe, il faut que vous vous détachiez, en faveur d'un autre, du nouveau tréſor dont votre femme jouira. Pourquoi non, répliqua *Potiron :* je ſuis accoutumé à cela.



CHAPITRE XVI.

Les Tableaux.

RIEN de ſi tentant, ni de ſi dangereux, que les remedes que l'on ne connoît point. La fontaine enchantée devoit être ſuſpecte, puiſqu'elle étoit indiquée par une Fée qui n'étoit contente que lorſque les autres ne l'étoient pas; mais ce que promettoient ſes eaux étoit bien ſéduiſant. *Tricolore* s'y baigna, & fit bien; la Reine l'imita, & fit mal. La premiere recouvra toute l'intégrité d'une fille de douze ans; mais ſa mere tomba dans un piége que *Rancune* s'étoit bien donné de garde de déclarer. Cette fontaine avoit le ſecret merveilleux qu'on avoit annoncé; mais ce n'étoit que pour celles qui n'avoient jamais eu qu'un Amant. Je ne parle point d'un mari, cela ne ſe compte point.

Elle produiſoit un effet tout contraire ſur les femmes qui avoient eu plus d'une affaire dans leur vie: ces eaux ne manquoient jamais de faire paroître empreints ſur le corps les portraits de tous les Amans que l'on avoit eus; &, pour ménager le terrein, ils n'étoient qu'en miniature, comme s'ils euſſent été peints exprès pour être mis en bague. Les reſſemblances

étoient frappantes. La Reine en fit la malheureuse épreuve : elle se plongea dans la fontaine avec confiance ; elle fut confondue, lorsqu'en sortant elle se vit si bien meublée ; elle reconnut tous ses amis. Elle fit l'impossible pour les effacer de là, comme ils l'étoient de son cœur ; plus elle se baignoit, plus les couleurs devenoient vives : les proportions étoient gardées, tous les dessins exacts, les nuances bien ménagées ; c'étoient autant de chef-d'œuvres de peinture. La Reine, qui n'étoit pas connoisseuse, ne sentit point tout le prix de ce nouveau mérite : elle questionna sa fille ; elle s'étonnoit qu'elle n'eût pas le portrait du grand Instituteur : mais comme la Princesse l'avoit reçu par nécessité, il n'en paroissoit nulle trace.

Le charme n'exprimoit que les portraits de ceux qu'on avoit eus par goût. Elle étoit dans cet excès, lorsqu'on vint lui annoncer le Roi : ce Monarque venoit la chercher avec impatience ; elle fit une résistance qui, pour la premiere fois de sa vie, ne fut pas jouée. Une pudeur d'amour propre lui monta au visage ; elle se rappeloit que son époux avoit plus de curiosité que d'activité ; & c'étoit, dans le cas présent, tout ce qu'elle craignoit. Elle hésitoit, elle balbutioit, & le Roi crut qu'elle minaudoit ; ses désirs en redoublerent ; il lui donna

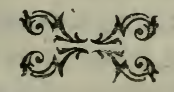
la main, & la traîna dans ſon appartement.

A peine y fut-elle, que ſa crainte devint exceſſive. En vérité, Seigneur, lui dit-elle, il me ſemble qu'à nos âges.... cela n'eſt pas raiſonnable. Que parlez-vous d'âge, Madame, reprit le Roi? la fontaine vient de l'effacer. Vous me paroiſſez plus belle, plus jeune, plus fraîche que le jour que je vous épouſai; votre printemps eſt revenu, & je ſens qu'il a ramené le mien: en ces inſtans il lui prit une vivacité de jeune homme. Seigneur, dit la Reine en le repouſſant, quoi! malgré les lumieres...... Comment! repartit le Roi, voilà une fontaine miraculeuſe, elle donne de la modeſtie; mais je vous connois, & vous me ſaurez gré de ne la pas ménager. La Reine tomba en foibleſſe, & le Monarque s'écria: Ah! bon Dieu, que de portraits! mais, mais je connois toutes ces figures-là.

Voilà toute ma petite écurie; voici les Pages de ma chambre; voici celui-ci; voici celui-là; oh! oh! voilà mon gendre auſſi; en vérité, il eſt parlant: c'eſt bien la choſe la plus ſinguliere que j'aie vue de ma vie. La Reine reprit ſes ſens, & vit le Roi occupé à regarder avec ſon gros verre, pour examiner mieux. Votre Majeſté, dit-elle, doit être bien ſurpriſe. Extrêmement, Madame; vous ſavez que je ſuis amateur

amateur. Tous ces portraits-là ſont fort bons, au moins; vous figureriez très-bien dans le cabinet d'un Curieux, & je penſe qu'il faut vous expoſer au Sallon.

Sire, reprit la Reine, vous devez ſavoir combien mes amis me ſont chers; j'ai prié une Fée de faire en ſorte que j'en euſſe tous les portraits; je ne m'attendois pas qu'elle les placeroit là. Je trouve cela très-commode, dit le Roi, cela ne remplit point les poches. Mais, pourſuivit-il, je ſuis ſcandaliſé d'une choſe; parmi tous ces petits portraits, je ne vois point le mien, & je remarque que tous vos amis ſont des enfans de quinze à vingt ans au plus. Seigneur, répliqua la Reine, je crains tant de les perdre, que je les prends toujours les plus jeunes qu'il m'eſt poſſible. Il me vient une idée, interrompit le Roi; je voudrois avoir des eſtampes de tout cela; je ſerois curieux de vous faire graver comme la Chapelle des E... T... Le grand Inſtituteur eſt un fort joli Graveur, je vais le mander, je veux le conſulter.



CHAPITRE XVII.

Qui eſt de trop.

MALGRÉ la Reine, le grand Inſtituteur parut; le premier coup-d'œil le frappa. Voilà, s'écria-t-il, une galerie dans un goût nouveau: ce que j'y trouve de charmant, c'eſt que tous ces tableaux ſe portent aiſément; c'eſt ce que, nous autres Savans, nous appelons communément des *veni mecum.* Cela fera une fort jolie ſuite d'eſtampes, au moins, dit le Roi. Alors l'Inſtituteur fit cette demande à la Reine: Comment votre Majeſté déſire-t-elle que je la grave? Eſt-ce au burin ou à l'eau-forte? M. l'Inſtituteur, repartit la Reine, eh! pour Dieu, mêlez-vous de vos affaires. Il me paroît, répondit le grand Inſtituteur, que bien des gens ſe ſont mêlés des vôtres. Je ne demande pas mieux que de tirer ces eſtampes; mais, en conſcience, ce n'eſt pas au Roi à faire les frais des planches.

Je vous entends, dit le Roi, parce que j'ai bien de l'eſprit; ces petits amis-là m'ont l'air d'avoir été autant d'Amans. Je le croirois aſſez, pourſuivit l'Inſtituteur: c'eſt une méchanceté de la Fée *Rancune*, qui a décidé que tout portrait qui ceſſeroit d'être dans le cœur de la

Reine, pafferoit où vous le voyez. On envoya chercher la Fée *Rancune*; & le grand Inftituteur, en attendant, examina les portraits en détail. En voici, dit-il, de très-jolis; ils ne font qu'au crayon; mais les attitudes font plaifantes; ce font de vrais *Clinchetel. Rancune* arriva. Nous admirons votre ouvrage, dit le Roi; vous avez eu, je vous l'avoue, une idée bien extraordinaire. J'ai voulu favoir, répondit la Fée, s'il y avoit une femme irréprochable, & j'ai imaginé l'enchantement de la fontaine. S'il s'en trouve une feule, pourfuivit-elle, qui n'ait pas un petit portrait fur le corps, tous ceux de la Reine difparoîtront. C'eft une expérience à faire, s'écria la Reine; elle fera d'autant plus facile, que prefque toutes les femmes fe font baignées. Il n'y a qu'à les faire paffer dans la falle des Suiffes, & nommer Vifiteur le grand Inftituteur.

Madame, répliqua-t-il, c'eft un droit attaché à ma place; mais je veux de la décence, & j'exige que la vifite fe faffe dans ma petite maifon. La propofition fut acceptée: chaque femme, fans en dire la caufe, fut appelée & reçue en fon rang. Le Vifiteur s'acquittoit de fon emploi avec toute l'attention poffible; il débutoit toujours par cette phrafe: *Madame, permettez-moi de voir s'il n'y a pas quelque chofe*

là-dessous. Cela ne manquoit jamais; c'étoient perpétuellement des femmes à tiroir. La Reine crut que les Coquettes pourroient rompre le charme; mais le saint Visiteur observa que la seule différence étoit dans la peinture, & que les portraits de leurs Amans n'étoient jamais qu'en pastel. Il prit le parti de les envoyer chez *Loriot*, pour les fixer.

On fit venir une Dévote célebre, qui ne sortoit guere d'un Temple dont elle étoit voisine; elle marchoit gravement, parloit froidement, sentoit vivement, & ne regardoit qu'en dessous; c'étoit la réputation la plus imposante du Royaume. Le grand Instituteur représenta que vraisemblablement cette femme n'étoit pas dans le cas de l'épreuve. La vertu, dit-il, va rarement à la fontaine, ou par négligence, ou parce qu'elle n'en a pas besoin, ou parce qu'elle ne fait pas usage du privilége qui y est attaché. On risqua l'aventure. La Dévote fut interdite, lorsque le Visiteur lui tint ce discours: Madame, votre vertu va dans l'instant recevoir le plus grand éclat; permettez que je vous visite. Insolent, s'écria la Dévote!.... C'est ma charge, Madame...... Je vous donnerai un soufflet. C'est ce qu'il faut voir, répliqua-t-il.

Notre Sainte, piquée, frappe, égratigne, mord; le Visiteur ardent, tient ferme, pousse,

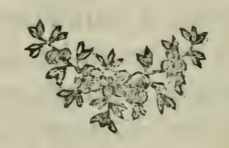
& triomphe. Oh ! oh ! s'écria-t-il, me voici en pays de connoissance ; voilà les portraits de tous nos bons amis : je reconnois tous les Novices & les jeunes Profès du Temple où vous allez. Voici le Procureur-Général ; ici c'est le Recteur, qui n'est pas nommé ainsi pour rien, à ce qu'il me paroît. Mais, mais, en vérité, Madame, cela est très-édifiant ; votre corps a l'air d'une congrégation. J'apperçois cependant un cadre qui n'est pas rempli ; cela fait un mauvais effet ; j'ai envie d'y mettre ordre. Ah ! Monseigneur, répondit la Dévote en se mettant les mains sur le visage, n'abusez pas de votre charge. Ah ! que faites-vous ? rien ne vous arrête ; je n'oserai pas voir la lumiere après cette aventure..... Ah ! Monseigneur, ah ! que vous avez un grand..... talent pour peindre ! Le grand Instituteur fut un Héros..... aussi se trouva-t-il dans le cadre en habit de cérémonie : tous les petits portraits avoient changé d'attitude, & paroissoient, avec respect, prosternés autour de lui. Le grand Instituteur fit conduire honorablement chez lui cette femme célebre, & jugea à propos de finir ses visites.

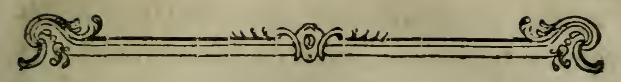
Le Prince *Potiron*, qui étoit délivré de sa colique, prit son parti sur *Tricolore*. Tous les Oracles, qui avoient paru contradictoires, se

trouverent vérifiés. Le Prince *Discret* avoit eu la Princesse en qualité d'Amant, & ne l'avoit pas eue en qualité de Mari; c'étoit tant mieux pour elle. *Potiron* ne l'avoit eue que comme un sot, & même n'en profita point; ainsi il l'eut, & ne l'eut pas : elle lui avoit apporté ses prémices, & cependant avoit eu dix-sept enfans. *Discret*, par le moyen de la fontaine enchantée, avoit cueilli cette fleur si précieuse, quoiqu'il eût été prévenu par le grand Instituteur. Il avoit reçu la mort de sa Maîtresse, & ç'avoit été tant mieux pour lui. *Potiron* avoit eu la colique bien serrée.

Après de si grands événemens, les deux Fées allerent dans d'autres Cours; le Roi continua de végéter dans la sienne, & la Reine passa son temps à se faire achever de peindre.

Fin du dernier Chapitre.





IL EUT RAISON.

CONTE PHILOSOPHIQUE ET MORAL.

C'ÉTOIT un homme ſenſé qu'Azéma ; il ne vouloit point ſe marier, parce qu'il ſavoit qu'on trompe tous les maris, & il ſe maria. On lui propoſa deux partis ; l'un étoit une jeune Beauté qu'il aimoit, & qui lui eût été fidelle ; l'autre étoit une Veuve qui lui étoit indifférente, & qui ne l'étoit pas pour tout le monde ; c'eſt ce qu'on lui fit connoître clairement. Cette derniere fut l'objet de ſon choix ; & il eut raiſon. Ceci a l'air d'un paradoxe, cela va devenir une démonſtration. Yrene, mere d'Azéma, ſe ſentant près de ſa derniere heure, fit venir ſon Génie de confiance, & lui tint ce diſcours ſenſé : Prenez ſoin, je vous prie, de l'éducation d'Azéma, appliquez-vous à lui rendre l'eſprit juſte, qu'il voye les choſes comme elles ſont : rien n'eſt plus difficile. Il eſt jeune, qu'il ait les erreurs

de ſon âge, pour en ſentir le faux; qu'il fréquente les femmes, qu'il ne ſoit pas méchant; on doit ſe former l'eſprit avec leurs agrémens, excuſer leurs défauts, & profiter de leurs foibleſſes. Lorſqu'il aura vu le monde & qu'il en ſera dégoûté, qu'il finiſſe par ſe marier, afin d'avoir une maiſon qui ſoit l'aſile d'une compagnie choiſie. Le bonheur d'un jeune homme, c'eſt d'être toujours avec les autres; le bonheur d'un homme raiſonnable, c'eſt d'être ſouvent avec ſoi-même. Il eſt bien plus doux de recevoir ſes amis; que d'aller voir ſes connoiſſances; l'amitié eſt la volupté de l'âge mûr.

Yrene expira après avoir dit tant de belles choſes. Elle n'avoit rien de mieux à faire; il y auroit une grande mortalité, ſi l'on ceſſoit de vivre lorſqu'on n'a plus rien à dire.

Le Génie attendit qu'Azéma eût quinze ans, & lui parla ainſi: On m'a recommandé de vous rendre prudent; pour le devenir, il faut faire des ſottiſes: vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelquefois beſoin de conſeils; je préſume cependant que vous pourriez vous en paſſer; je vous laiſſe juſqu'à ce que vous ne ſachiez plus quel parti prendre; je ne vous abandonne pas pour long-temps. Azéma ſe confondit en remercî-

mens fort plats, fort mal tournés. Je ne vous ai pas recommandé, interrompit le Génie, de dire des sottises, mais d'en faire; agissez toujours, & toutes les fois que vous voudrez parler, ayez l'attention de vous taire.

Après ces mots, il disparut. Azéma, livré à lui-même, voulut se donner l'air de réfléchir aux fautes qu'il commettroit par préférence : on ne peut les choisir qu'en les connoissant, & ce sont de ces connoissances qui ne s'acquierent qu'en chemin faisant. D'ailleurs, un jeune homme avantageux ne fait de sottises qu'en cherchant à s'en garantir. Il avoit une présomption qui promettoit beaucoup : un air capable est presque toujours l'étiquette du contraire. Son début fut brillant. Il étoit d'une ancienne Noblesse, sans pouvoir cependant dire, un homme de ma Maison : il ne distingua pas cette nuance; il dédaigna les vertus simples & obscures d'un bon Gentilhomme, & préféra les vices éclatans d'un grand Seigneur. Il eut un équipage de chiens courans, grand nombre de chevaux, plusieurs carosses, des coureurs, trois cuisiniers, beaucoup de maîtresses, & point d'amis. Il passoit sa vie à tâcher de s'amuser; mais ses occupations n'étoient que le résultat de son désœuvrement.

Le fonds de ſon bien s'évanouit en peu de temps ; il éprouva qu'un homme de condition, né riche, ne fait jamais qu'un homme de qualité fort pauvre ; il ſe trouva ruiné, ſans avoir ſeulement effleuré le plaiſir, & vit trop tard que le bonheur s'obtient & ne s'achete pas.

Preſſé par ſes Créanciers, trompé par ſes Maîtreſſes, délaiſſé par ſes Paraſites, il s'écria : O déſeſpoir ! je ne ſais plus que faire. Il entendit une voix Aérienne, qui prononça ces mots : *Gagnez bien des fontanges.* Voilà une jolie reſſource, dit Azéma ; je n'aurois pas cru que pour rétablir mes affaires, il fallût m'adreſſer à Mademoiſelle Duchapt. L'abſurdité de ce conſeil le plongea dans la rêverie. Il marcha long-temps ſans s'en appercevoir : la nuit le ſurprit ; il ſe trouva dans un bois ; il ſuivit une route ; cette route le conduiſit à un Palais. Il ſe préſenta à la grille ; elle étoit gardée par un Suiſſe qui avoit un baudrier tout garni de pompons ; &, quoique Suiſſe, il portoit ſous ce baudrier une crevée de fontagnes. Cet ajuſtement en impoſa à Azéma. Monſieur, lui dit-il, j'ai ſans doute l'honneur de parler au Génie du ſiecle. Mon ami, lui repartit le Suiſſe, vous ne vous connoiſſez pas en Génies ; j'appartiens à la Fée aux Fon-

tanges. Ah ! voilà ma femme, reprit vivement Azéma. Il s'agit de ſavoir ſi vous ſerez ſon homme, reprit froidement le Suiſſe ; je vais vous remettre entre les mains de ſon Ecuyer. L'Ecuyer le regarda ſans dire un mot, l'examina très-ſérieuſement, & ne proféra que ces paroles : Il faut voir ; prenons l'aulne de Madame ; il alla chercher une grande canne, meſura Azéma, & dit d'un ton de protection : Cela ſe peut. Alors il le quitta, revint un inſtant après, introduiſit Azéma dans un appartement ſuperbe, & l'y laiſſa, en lui répétant : *Gagnez bien des fontanges.* Il fut un bon quart-d'heure ſans croire qu'il fût avec quelqu'un ; il entendit une voix grêle, qui crioit du fond d'un grand lit, Rouſcha, Rouſcha. Cette Rouſcha parut, en diſant : Que plaît-il à Madame ? Cet Etranger, répondit la Fée : tirez mes rideaux ; eh ! mais vraiment, pourſuivit-elle, ce jeune homme eſt aſſez bien. Retirez-vous Rouſcha, j'ai des conſeils à lui donner.

Rouſcha ſe retira, en diſant à Azéma : *Gagnez bien des fontanges.* Azéma, en voyant la Fée à ſon ſéant, fut pénétré de reſpect, & demeura immobile. Jeune homme, approchez-vous donc, dit la Fée. Le jeune homme recula. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, continue la Fée, que ce petit garçon-là, qui eſt timide,

& qui ne fait point de cas de rubans ? En achevant cette phraſe, elle étala aux yeux d'Azéma un couvre-pied brodé de fontanges qui étoient faites de diamans. Ah ! Madame, s'écria-t-il, le beau couvre-pied ! Eſt-il de votre goût, dit la Fée ? penſez-vous qu'il vous tiendroit chaud ? Je ne demande pas mieux que de vous le céder ; mais vous ne pouvez l'avoir qu'en détail ; j'en détacherai une fontange à chaque trait d'eſprit de votre part. Comment, reprit vivement Azéma, il ne faut que cela ? je vais vous enlever toutes vos fontanges. Je puis vous aſſurer, repartit la Fée, que je ne les regretterai pas ; il eſt vrai, pourſuivit-elle, que je ſuis difficile.

On ſervit le ſouper à côté du lit de la Fée. Azéma ſe tua pour avoir de l'eſprit : Epigrammes, jeux de mots, méchancetés, choſes libres, anecdotes, rien ne fut oublié, & rien ne prit : il avança même que Nicomede étoit une Tragédie héroï-comique, ſans que la Fée ſe mît en devoir de lui donner la plus petite fontange ; elle mangeoit beaucoup, & ne diſoit pas un mot. Elle fit deſſervir, & dit à Azéma : Mon cher enfant, eſt-ce là ce qu'on appelle de l'eſprit dans le monde ? Oui, Madame, répondit Azéma : eh bien ! reprit la Fée, mes fontanges ne ſeront pas pour vous. Azéma lui propoſa de les jouer au trictrac. La Fée y conſentit. Il

joua d'un ſi grand bonheur, qu'il en gagna beaucoup rapidement; tant il eſt vrai qu'on fait plutôt fortune par le jeu que par l'eſprit! Mais tout-à-coup la chance tourna : il alloit tout reperdre; la Fée en eut pitié, & lui dit: Demeurons-en là; j'attends ce ſoir quelqu'un dont le bonheur eſt moins rapide, mais plus ſoutenu. Croyez-moi, quittez le Palais, tirez bon parti de vos fontanges, & ne les perdez pas ſur-tout comme vous les avez gagnées.

Azéma profita de l'avis, vendit ſes pierreries, retira ſes terres, & ſe mit en bonne compagnie. On a beau la tourner en ridicule, ce n'eſt que là qu'on apprend à penſer. Il eut même le bonheur d'y devenir amoureux d'une femme raiſonnable: dès cet inſtant, il abjura tous les faux airs; il tâcha de mettre à leur place des perfections; il vit que pour triompher d'elle, il falloit l'attendrir, & non pas la ſéduire : l'un eſt plus difficile que l'autre. Une femme ſenſée eſt toujours en garde contre la ſéduction, il n'y a que l'eſtime dont elle ne ſe défie pas; elle s'abandonne au charme de ſon impreſſion, ſans en prévoir les conſéquences, & ſouvent ſe livre à l'amour, en croyant ne ſuivre que la raiſon.

Voilà ce qui fait les vraies paſſions. La volupté naît du principe qui les a fait naître; &

le plaiſir de voir qu'on ne s'eſt point trompé, garantit toujours leur durée.

Azéma, dans ſon ivreſſe, déſiroit que l'hymen l'unît à un objet ſi eſtimable; mais il eut aſſez de ſentiment pour n'en rien faire. On ne doit point ſonger au mariage par reſpect pour l'amour ; l'autorité de l'un découvre trop les myſteres de l'autre : ſa Maîtreſſe en étoit ſi perſuadée, qu'elle fut la premiere un jour à lui propoſer pluſieurs partis ; elle lui fit enviſager qu'à un certain âge il eſt de la décence de ſe marier, pourvu que l'on ne ſoit point amoureux de ſa femme. Il étoit ſenſé, mais il étoit peureux. Effrayé de l'ennui qui aſſiége un vieux garçon, & des dangers que court un vieux mari, il s'écria : O mon Génie tutélaire ! m'abandonnez-vous ? Le Génie parut, & lui dit : Que me veux-tu ? Me marierai-je, reprit Azéma ? Sans doute, répondit le Génie. Oui, mais, pourſuivit l'autre en tremblant, ſerois-je..... Suis-moi, interrompit le Génie, je vais voir ſi tu ſais prendre ton parti : dans l'inſtant il le tranſporta dans un Palais rempli des plus jolies femmes.

La vivacité de leur eſprit augmentoit encore celle de leur beauté : elles ne parloient point d'amour en ſoupirant, elles ne prononçoient ſon nom qu'en riant. La gaieté étoit

toujours occupée à recevoir des fleurs de leurs mains, pour en former les chaînes de leurs Amans. Quoique mariées, elles avoient l'air content; mais les maris n'avoient pas le même uniforme; ils faisoient aller la maison, & n'y paroissoient point : on prioit en leur nom; mais on n'y jouoit point; & lorsque par hasard ils vouloient se mettre de quelque souper, ils y faisoient la figure la plus triste; ils étoient environnés des ris, & paroissoient toujours avoir envie de pleurer : ils ressembloient à ces esclaves Chinois qui portent des timbales sur leurs épaules, & sur lesquelles on bat la marche du plaisir, sans les y faire participer. Azéma trouva ce lieu fort amusant; il y eut même une Coquette qui l'auroit épousé, pour en faire un représentant. Il demanda du temps, & consulta le Génie. Je vois ce que vous craignez, lui dit son protecteur, & je dois vous rassurer en vous apprenant que c'est ici le séjour de l'infidélité; les Amans y sont en titre, & n'y sont jamais en charge; les femmes y sont sages avec l'apparence du dérangement, & les maris n'y ont que l'air de la sottise. C'est donc le pays des dupes, reprit Azéma? C'est son vrai nom, reprit le Génie; visitons-en un autre. Il le conduisit dans une Ville voisine, & le

présenta dans une maison où il se rassembloit des gens aimables, qui prévenoient ceux qu'ils ne connoissoient pas, & qui n'aimoient que ceux qu'ils estimoient. Un esprit liant, des mœurs douces, une ame simple & sensible, caractérisoient la Maîtresse de cette maison; elle étoit amoureuse, sans cesser un seul instant d'être décente & honnête, polie avec ses connoissances, gaie avec sa société, pleine de confiance, d'égards & d'attentions pour son mari, elle le consultoit moins par besoin que par respect pour elle-même; elle avoit soin de n'inviter que des gens qui lui convinssent autant qu'à elle; elle vouloit qu'il fût sûr, quand il lui prenoit envie de rentrer chez lui, d'y être fêté comme un ami aimable qui arrive sans qu'on s'en soit flatté.

Elle étoit persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un mari n'est jamais qu'aux dépens de sa femme, & qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état. Azéma fut enchanté du ton qui régnoit dans cette maison : il y fit connoissance avec une Veuve qu'il estima, sans aucun sentiment plus tendre.

Le Génie le mena dans plusieurs autres Sociétés, dont la premiere étoit l'image. Je suis bien sûr, dit Azéma, que de toutes ces fem-

mes-là,

mes-là, il n'y en a pas une qui ne ſoit fidelle à ſon mari. Vous vous trompez, répliqua le Génie, il n'y en a pas une ſeule qui n'ait ſon affaire arrangée; il eſt aiſé de rendre un Amant heureux, ſans que cela prenne ſur le bonheur d'un époux; il ne s'agit que de reſpecter l'opinion. Une femme étourdie fait plus de tort à ſon mari, qu'une femme ſenſée & tendre.

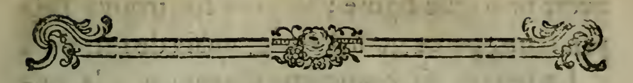
Azéma tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond ſommeil, & parla ainſi: Et vous dites, Monſieur, qu'il faut abſolument me marier? Oui, ſans doute, répondit le Génie; le garçon le plus aimable, quand il eſt vieux, doit ſonger à s'amuſer & à ſe garantir d'être incommode; en prenant une femme, il remplit ces deux objets; à un certain âge, on ne peut plus joindre le plaiſir, mais il y a toujours des moyens ſûrs de l'attirer chez ſoi; l'homme qui a été le plus recherché dans ſa jeuneſſe, ne vit qu'un certain temps ſur ſa réputation; on le ſupporte, mais il attriſte; la gaieté des autres ſe trouve enveloppée dans ſes infirmités. Si au contraire il tient une bonne maiſon, on ſe fait un devoir d'aller lui rendre des reſpects, & ſa femme, lorſqu'elle eſt aimable, devient un voile couleur de roſe qui couvre ſa caducité.

Me voilà déterminé, s'écria Azéma, je veux

me marier, & je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette Coquette que j'ai trouvée dans le Palais des Dupes, elle me sera fidelle ; mais on n'en croira rien, & pour lors l'on m'accablera de brocards : souvent un mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit, que parce qu'il joue le rôle d'un sot. Si je m'unis à cette Veuve que j'ai connue ici, elle aura un Amant, je l'avoue ; mais cet Amant sera un galant homme qui sera digne d'être mon ami ; il aura des égards pour moi, & j'en tirerai peut-être un meilleur parti que ma femme même.

Tel fut le raisonnement d'Azéma. En conséquence il se proposa à la Veuve, fut accepté & épousa. Il eut raison.

FIN.



IL EUT TORT.

CONTE MORAL.

EH ! qu'eſt-ce qui ne l'a pas? On n'eſt dans le monde environné que de torts; ils ſont néceſſaires, & ſont les fondemens de la Société; ils rendent l'eſprit liant, ils abaiſſent l'amour-propre. Quelqu'un qui auroit toujours raiſon, ſeroit inſupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux; celui-là eſt irréparable. Lorſque l'on ennuie les autres, il faut reſter chez ſoi tout ſeul : mais ceci eſt étranger à mon ſujet.

Paſſons à l'hiſtoire de Mondor; c'étoit un jeune homme malheureuſement né; il avoit l'eſprit juſte, le cœur tendre, & l'ame douce; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raiſon. On va voir comme cela lui réuſſit. Il fit connoiſſance avec un homme de la Cour : la femme lui trouva l'eſprit juſte, parce qu'il

avoit une jolie figure ; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'étoit jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit ; mais, comme il n'en étoit point amoureux, il ne s'en apperçut pas. Le mari le pria d'examiner un Traité sur la guerre, qu'il avoit composé, à ce qu'il prétendoit. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son Ouvrage, il avoit jugé qu'il seroit un fort bon Négociateur pour un Traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit Marquis avorté trouva l'Auteur de Cour un Génie transcendant, & traita sa femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment ; le Marquis fut Colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai ; il eut tort.

Cette aventure le rebuta ; il perdit toutes vûes de fortune, vint à Paris vivre en particulier, & forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe étoit aimable, avoit le maintien décent, & les propos d'un homme essentiel.

Un jour il aborda Mondor avec un air affligé. Aussi-tôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avoit

perdu cent louis ſur ſa parole; Mondor les lui prêta ſans vouloir de billet : il crut par-là s'être acquis un ami ; il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les Gens de Lettres ; ils le jugerent capable d'examiner leurs Pieces : ils obtinrent audience de lui plus aiſément que du Public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnoître du talent ; il lui ſembla digne de la plus grande ſévérité : il lut ſon Ouvrage avec attention ; c'étoit une Comédie. Il retrancha des détails ſuperflus, exigea plus de fond, demanda à l'Auteur de mieux enchaîner ſes ſcenes, de les faire naître l'une de l'autre, de mettre toujours les Acteurs en ſituation, de prendre bien plus garde à la juſteſſe du dialogue qu'au faux brillant de l'eſprit, de ſoutenir ſes caracteres, de les nuancer finement, ſans trop les contraſter. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent preſque toujours du froid ſur l'action. Voilà les conſeils qu'il donna à l'Auteur : il corrigea ſa Piece en conſéquence. Il éprouva que Mondor l'avoit mal conſeillé ; les Comédiens ne trouverent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même Auteur, qui auroit dû ſe dégoûter de faire des Pieces, en compoſa une autre, qui n'étoit qu'un amas de ſcenes informes & découſues.

Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner; il eut tort. La Piece fut sifflée; cela le jeta dans la perplexité : s'il donnoit des conseils, il avoit tort ; s'il n'en donnoit pas, il avoit tort encore.

Il renonça au commerce des Beaux-Esprits, & se lia avec des Savans; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisans. Ils ne vouloient parler que lorsqu'ils avoient quelque chose à dire ; ils se taisoient souvent. Mondor s'impatienta, & ne parut qu'un étourdi. Il fit connoissance avec des femmes à prétention; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil; c'étoit le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avoient qu'une idée, qu'elles subdivisoient en petites pensées abstraites & luisantes : il s'apperçut que tout leur art n'étoit que de hacher l'esprit; il connut le tort qu'il avoit eu de rechercher leur société : il voulut y raisonner, il parut gauche; il voulut y briller, il parut lourd ; en un mot, il déplut, quoiqu'il sût fort bien ses Auteurs Latins, & sentit qu'on ne pouvoit pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réussir auprès des femmes? lisez Cicéron.

Mondor étoit l'homme du monde le plus

raisonnable, & ne savoit quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti, que d'en prendre un bon mal-adroitement.

Il avoit voulu être Courtisan, il s'étoit cassé le cou; il avoit cherché à se faire des amis, il en avoit été la dupe; il avoit vu de Beaux-Esprits, il s'en étoit lassé; des Savans, il s'y étoit ennuyé; des femmes, il avoit été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement; il crut que le parti le plus sensé étoit d'être amoureux: il en forma le projet; c'étoit précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinoit toutes les femmes; il mettoit dans la balance les agrémens & les talens de chacune, afin de se déterminer pour celle qui auroit une perfection de plus. Il croyoit que l'Amour est un Dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue, il eut beau s'efforcer d'être amoureux, cela fut inutile: mais un jour, sans y penser, il le devint de la personne la plus laide & la plus capricieuse: il se remercia de son choix; il vit cependant bien qu'elle n'étoit pas belle; il s'en applaudissoit; il se flattoit de n'avoir point de rivaux: il avoit tort. Il ignoroit que les femmes les plus

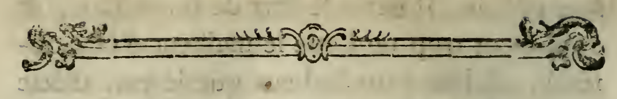
laides ſont les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit diſcours qui n'ait ſon intention; elles ſe donnent autant de ſoin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaiſe terre. Cela leur réuſſit; les avances qu'elles font, flattent l'orgueil, & la vanité d'un homme efface preſque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triſte expérience; il ſe trouva environné de concurrens; il en fut inquiet: il eut tort; cela le conduiſit à un plus grand tort, ce fut de ſe marier. Il traita ſa femme avec tous les égards poſſibles; il eut tort. Elle prit ſa douceur pour foibleſſe de caractere, & le maîtriſa rudement. Il voulut ſe brouiller; il eut tort, cela lui ménagea le tort de ſe raccommoder. Dans les raccommodemens il eut deux enfans, c'eſt-à-dire deux torts: il devint veuf; il eut raiſon; mais il en fit un tort; il fut ſi affligé, qu'il ſe retira dans ſes Terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivoit avec hauteur; il ne voyoit aucun de ſes voiſins; il jugea qu'il avoit tort: il eut autant d'affabilité que l'autre en avoit peu; il eut grand tort. Sa maiſon devint le réceptacle de Gentillâtres, qui l'accablerent

ſans relâche. Il envia le ſort de ſon voiſin, & s'apperçut trop tard que le malheur d'être obſédé, eſt bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de Terre; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandoit injuſtement, que de plaider; il ſe comporta en honnête homme, donna à dîner à ſa partie adverſe, & fit un accommodement déſavantageux; il eut tort; un ſi bon procédé ſe répandit dans la Province; tous ſes petits voiſins voulurent profiter de ſa facilité, & réclamerent, ſans aucun titre, quelque droit chimérique; il eut vingt procès, pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta, il vendit ſa Terre; il eut tort. Il ne ſut que faire de ſes fonds; on lui conſeilla de les placer ſur le Concert d'une grande Ville voiſine, qui étoit très-accréditée. Le Directeur étoit un joli homme, qui s'étoit fait Avocat pour apprendre à ſe connoître en muſique. Mondor lui confia ſon argent; il eut tort. Le Concert fit banqueroute au bout d'un an, malgré la gentilleſſe de Monſieur l'Avocat. Cet événement ruina Mondor. Il ſentit le néant des choſes d'ici-bas; il voulut devenir néant lui-même; il ſe fit Moine, & mourut d'ennui; voilà ſon dernier tort.

FIN.



NI TROP NI TROP PEU.

CONTE MORAL.

LE ſieur de Ratonville, dit le Bref, eut tant d'amour pour le laconiſme, qu'il abrégea juſqu'à ſon nom, & ſe fit appeler Raton, ou Bref tout court. On peut dire qu'il étoit né au ſein de la préciſion. Son pere étoit un riche Négociant, toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul, & ſa mere, qui devoit le jour & l'éducation à un Géometre, régloit tout au compas. Le petit Raton, dès l'enfance, ne parloit que par monoſyllabes, & n'achevoit jamais ſes phraſes; il ne liſoit que des abrégés, des extraits, des précis; Bref en étoit un lui-même par ſa taille. On le preſſa de prendre un état; il n'embraſſa point le parti du commerce, ni celui de la finance, par le goût ſi commun que les enfans ont pour la profeſſion de leur pere, & pour celle qui ſemble y avoir le plus de rapport: il parcourut

tous les autres états. Il fut homme de robe un jour ; les formalités & l'éloquence prolixe du Barreau l'impatienterent. Il fut Abbé une ſemaine ; le verbiage de l'école l'excéda. Il fut Militaire deux mois entiers ; cet état lui parut charmant. Il y trouva d'abord, dans les procédés & dans les propos, cette aimable préciſion qu'on cherche en vain ailleurs, & qu'on ne rencontre que là. Il y ſeroit demeuré, mais il falloit trop attendre pour parvenir aux premiers grades : l'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Weſtphalie ; le trajet lui parut trop long ; Bref eſſaya tout, & ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche, on peut vivre inutile impunément. Raton jugea donc l'indépendance le parti le plus commode ; il s'y fixa : mais, du caractere dont la Nature l'avoit formé, il n'y put éviter l'ennui qu'il fuyoit, & qu'il rencontroit par-tout. Il ne trouvoit le point de préciſion nulle part. Dans un cercle, quelqu'un contoit-il la nouvelle du jour ? il interrompoit l'Hiſtorien au milieu de ſon récit, en ſe récriant : Trop long ! Dans un ſouper, ſervoit-on l'entremêts ? il ſe levoit bruſquement de table, en répétant toujours : Trop long ! A la Comédie, il ne reſtoit qu'à la petite Piece, ou qu'au cinquieme acte de la grande ; le débit lent de la

Tragédie le désoloit ; à peine l'Acteur avoit-il prononcé dix vers de suite, que Raton sortoit du Théatre en murmurant tout haut : Trop long, vingt fois trop long ! A l'Opéra, il n'entendoit jamais que le dernier air, & à chaque reprise, il chantoit constamment : Trop long ; c'étoit son refrein. Un mardi il entra au Parterre ; il eut, pour la premiere fois, la patience de voir un ballet entier : mais comme il étoit petit & précis en tout, il trouvoit tous les spectateurs trop grands, & toutes les danses trop longues. Dès qu'un voisin lui masquoit la vue d'une Danseuse qu'il lorgnoit, il répétoit sans cesse : Trop grand ! morbleu trop grand ! & chaque fois que l'on recommençoit le même pas, il crioit impitoyablement : Trop long, encore un coup, trop long ! Un grand Officier de Dragons, qui étoit auprès de lui, impatienté de ses exclamations, lui répliqua en colere : Trop grand, trop long, finissez ; quand on a le corps si petit & l'esprit si court, on doit se taire, ou se tenir tapi dans sa boîte. Raton, qui étoit aussi brave que concis, lui dit tout bas : Sortons. Il partit en même temps, & fut suivi de l'Officier. Dans la premiere rue, il mit l'épée à la main ; mais, par malheur, il avoit le bras trop court pour atteindre son adversaire, dont le fer, propor-

tionné à la longueur de sa taille, le renversa du premier coup. Raton en tombant s'écria: Trop long! On le remporta chez lui. La blessure étoit peu dangereuse; mais le Chirurgien eut l'art de la rendre longue, & de désespérer notre petit homme, qui ne cessoit de lui crier son refrein. Il guérit enfin au bout de six semaines. Dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaisie de se marier: le choix étoit plus difficile pour lui que pour un autre; quoique petit, il n'aimoit pas les grandes femmes; il en vouloit une dont la taille ainsi que l'humeur fût assortie à la sienne, qui parlât peu, mais juste, & qui fût précise à tous égards comme lui. Pour la trouver telle plus sûrement, après plusieurs vaines recherches, il fit choix d'une jeune personne de seize ans, qu'on pouvoit appeler une vraie miniature. Faite à peindre dans sa briéveté, & jolie, faute d'étoffe pour être belle; elle y gagnoit, elle en étoit plus piquante, elle en avoit plus de graces; ses yeux, pleins de feu, pleins d'esprit, en cachoient la moitié par modestie; & sa bouche, encore plus réservée, ne répondoit que oui & non, mais toujours à propos; cela lui séyoit. Elle étoit dans l'âge du silence, où l'on doit écouter pour apprendre; un souris fin d'ailleurs suppléoit à sa réserve. Raton crut

avoir rencontré, comme l'on dit familiérement, chauſſure à ſon pied; mais il n'y trouva pas la préciſion qu'il attendoit, ni la conformité d'eſprit dont il s'étoit flatté. Cloé dévéloppa ſes ſentimens. Il vit avec douleur qu'ils formoient un parfait contraſte avec les ſiens. Raton ou Bref (on lui donnoit les deux noms indifféremment) examinoit tous ces objets avec un microſcope qui les lui groſſiſſoit, & Cloé les regardoit au contraire à travers un verre qui les lui rapetiſſoit, de ſorte que l'un voyoit tout trop long ou trop grand, & que l'autre voyoit tout trop court ou trop petit. Bref aimoit les petits ſoupers, les courtes fêtes, les petits chiens, les petits ſerins, les petits coureurs. Cloé préféroit les grands repas, les longs bals, les gros perroquets, les grands levriers, les grands laquais; elle avoit en ce point le goût des femmes de ſa taille. A force de paſſer les nuits, elle devint vaporeuſe; elle eut recours à un grand jéune Médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées; il s'exprimoit avec une facilité & une abondance de termes qui faiſoient extaſier la femme & mourir le mari. Cloé avoit une inclination marquée pour la grande éloquence, pour les périodes nombreuſes, & Bref une averſion mortelle pour les phraſes.

L'entretien du Médecin orateur occasionnoit toujours entre eux un duo contradictoire. A chaque propos du Docteur, Raton s'écrioit: Eh ! trop long, Monsieur, trop long de moitié ! abrégez. Non, trop court, Monsieur, disoit-elle, trop court des trois quarts ! plus vous alongerez, plus j'aurai de plaisir. Le bouillant petit homme ne put soutenir la contradiction éternelle de sa femme; il s'en sépara brusquement, & l'abandonna à l'éloquence verbeuse de son Galien. Dans le besoin de se consoler ou de s'étourdir, il effleura la connoissance de toutes les filles de Spectacle; en parcourant leur cercle séducteur, il fixa un jour ses regards sur une petite Danseuse qui formoit ses pas avec une précision admirable, qui parloit & qui se conduisoit de même. La jeune Souris avoit appris à calculer sa danse & ses allures dans la finance, dont elle avoit mis les Chefs successivement à contribution; mais, malgré la justesse de ses calculs, elle avoit des goûts & des fantaisies sans nombre, qui la rendoient souvent pauvre au sein de l'opulence. Raton la prit dans un de ces momens fâcheux qui la laissoient libre, mais indigente; il en devint amoureux fou, & crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui: elle crut de son côté avoir rencontré un petit trésor pour elle. Leur union

fut d'abord parfaite; tout paroiſſoit conforme en eux, leur taille, leur caractere, leur nom même: Souris étoit faite pour Raton, & Raton fait pour Souris; elle ne reſſembloit point à celles dont tout le talent, dont toutes les ſaillies ſont dans le brillant de leurs pas; une loure, un menuet, un tambourin, font leur converſation, & trois entrechats leurs épigrammes. Souris penſoit, elle avoit de l'eſprit, elle l'aimoit, l'applaudiſſoit dans les autres; elle avoit pris en affection un petit Abbé qui faiſoit de petits jolis vers; elle l'engagea à rimer un Opéra; il en fit un en cinq actes: elle préſenta l'Auteur & le Poëme à ſon nouvel Amant, qui fit politeſſe à l'Abbé par vanité; car il avoit la manie des gens riches, de s'ériger en petit Mécene. Il le protégea donc; mais en jetant les yeux ſur ſon Poëme, il le trouva quatre fois trop long, & condamna l'Auteur à le mettre en un acte. L'Abbé, ſurpris de l'arrêt, lui repréſenta que c'étoit un Opéra ſérieux qui demandoit cinq actes; Bref lui dit que la préciſion n'en vouloit qu'un: l'Auteur inſiſta, Raton s'obſtina; les petits hommes ſont têtus. Pour les mettre d'accord, Souris ſe rendit médiatrice, & opina pour trois. Bref y ſouſcrivit; mais à condition que chaque acte n'auroit au plus que deux

deux ſcènes pour amener un ballet, & que tout l'Ouvrage ne contiendroit que ſoixante vers. Eh! le moyen, interrompit l'Auteur effrayé? Le voici, répondit Bref; en diſant cela, il prend une plume, & crac il fait main baſſe inhumainement ſur plus de ſix cents vers. Arrêtez, Monſieur, s'écria douloureuſement l'Abbé les larmes aux yeux, arrêtez, vous me déchirez les entrailles; brûlez plutôt mon enfant, que de le mettre ainſi cruellement en pieces; tout ou rien. Rien, répliqua méchamment le petit homme en jetant le Poëme au feu. L'Auteur fit les hauts cris; la Danſeuſe rioit comme une folle, & Raton s'applaudiſſoit: cependant, comme il étoit fonciérement bon, il eut pitié de l'Abbé, &, pour le dédommager, il lui fit une penſion de quinze cents livres, dont chaque quartier lui fut payé d'avance. Cette ſcène ſinguliere, que la Piece avoit occaſionnée, fut la meilleure pour l'Auteur qu'elle mit preſque à ſon aiſe, & qu'elle guérit de la fureur des grands Ouvrages. Il ſe renferma ſagement dans le cercle étroit de ſon talent, &, pour mieux faire ſa cour, il ne fit plus que des Chanſons, de petits Airs détachés, des Bouquets, & des Madrigaux. Le Protégé ſe rendit par-là très-agréable au Protecteur, qui redoubla ſes bienfaits.

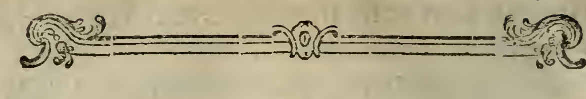
La maiſon de Souris & de Raton (car ils vivoient enſemble) devint l'aſile de tous les plaiſirs en raccourci ; on y donnoit des fêtes courtes & charmantes, dont elle étoit la Reine ; & des petits ſoupers délicieux, dont elle faiſoit tout le charme. Ils étoient accompagnés de mille petits jeux variés, que l'aimable gaieté faiſoit naître, que la bonne plaiſanterie aſſaiſonnoit, & dont l'eſprit étoit le premier à faire toujours les frais. Un bon mot ſuivoit une ſaillie qui finiſſoit par un trait, &, ce qui flattoit le plus le maître du logis, on y contoit l'hiſtoire du moment en trois minutes. Enfin, le cher petit Raton étoit idolâtre de ſa jolie petite Souris, & croyoit avoir ſaiſi ſon vrai bonheur, le point de préciſion qu'il déſiroit. Cette félicité dura trois mois, & finit auſſi rapidement qu'elle avoit commencé. Une affaire importante appela Raton ailleurs. L'amour impatient la lui fit gâter ; il le conſulta plus que ſes intérêts, & ſacrifia cent mille francs au déſir de revoir ce qu'il aimoit, huit jours plus tôt. Il en fut bien payé : en arrivant, il trouva la Souris délogée ; il ne reſtoit chez lui que les quatre murs, avec ce billet qu'il trouva ſur l'unique table qu'on y avoit laiſſée.

» Je vous quitte pour des raiſons trop lon-
» gues à dire ; Bref, j'emporte tout pour être

» mieux dans votre ſouvenir : vous voulez de
» la préciſion, en voilà «.

Ah ! la ſcélérate, s'écria-t-il ! mais dois-je en être ſurpris ? toutes ces Souris-là ſont faites pour ronger, & pour détruire tous les lieux où elles s'établiſſent. Il eut beau s'armer de philoſophie, ce coup fit ſur tous ſes ſens une révolution ſi forte, que la fievre le prit; les remedes l'augmenterent, l'impatience l'attiſa. Le Médecin, la Garde, &, qui pis eſt, ſa femme, dont la viſite lui cauſa le tranſport, ſe donnerent tous le mot pour le réduire à l'agonie : on vint alors l'exhorter à la mort par un diſcours très-édifiant, mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit Raton rendit le dernier ſoupir, en proférant trois fois : Trop long, trop long, trop long ! Cloé ſuivit Raton de près. Il expira d'impatience, elle mourut de langueur; les deux extrémités ſont mortelles. La paſſion du trop emporta la femme au delà du vrai point de préciſion; & l'amour du trop peu retint le mari toujours en deçà : ce point eſt le point moyen; & qui veut le ſaiſir doit adopter pour maxime, ni trop, ni trop peu.

FIN.



LES A PROPOS.

CONTE.

LES à propos ſont auſſi rares que les mal à propos ſont fréquens ; le choix des ſociétés, les liaiſons d'amitié, les moyens d'éviter l'ennui, les parties de plaiſir, les projets de fortune ou de bonheur, la fureur de l'eſprit, les diſcours que l'on tient, les choſes que l'on fait, ſont des mal à propos. Les mariages ſont les premiers de tous ; & l'amour, qui eſt quelquefois un à propos ſi joli, eſt preſque toujours le contraire, par la façon dont on le mene.

Je ne connois que les gens bornés qui ſavent ſaiſir les à propos. Dans cent perſonnes qui s'élevent, il y en a quatre-vingts de médiocres; je ne finirois point, ſi je voulois rapporter tous les mal à propos du monde ; je me contenterai d'en donner un extrait par l'Hiſtoire qui ſuit.

HISTOIRE
DES DEUX FRÈRES.

Mademoiselle de Vierville étoit une héritiere de Normandie : on l'éleva dans un Couvent de Rouen ; on ne contraria point ses volontés, on ne rompit point son humeur : son caractere prit tel pli que la Nature voulut lui donner, & la Nature les donne souvent mauvais ; les Religieuses auroient craint de manquer d'égards pour sa naissance, si elles lui avoient fait la moindre représentation. Cette crainte étoit aussi fondée, que si l'on s'abstenoit par respect, de ratisser la grande allée des Tuileries, parce que c'est un jardin royal.

Mademoiselle de Vierville étoit très-sensée ; mais, graces à son éducation, elle devint la plus impertinente de toutes les créatures ; elle le savoit elle-même, & ne put pas s'en corriger. On la maria avec Monsieur de Sermanville, Président du Parlement de .... C'étoit un homme qui de sa vie n'avoit dit ni fait rien à propos. Il n'avoit de l'esprit qu'un quart-d'heure après qu'il auroit dû en avoir

il étoit né railleur, & c'étoit toujours tant pis pour lui; il ſavoit attaquer, & ne ſavoit pas parer; il portoit une épée, & jamais de bouclier: eſſuyoit-il une repartie ſanglante? il demeuroit muet; mais un quart-d'heure après que la converſation étoit changée, il l'interrompoit, pour dire: Monſieur, voici ce que j'aurois dû vous répliquer. Tel qu'il étoit, il épouſa Mademoiſelle de Vierville; mais, trois mois après ſon mariage, il lui dit: Madame, je n'aurois pas dû vous épouſer.

Elle étoit tendre & vive; il étoit froid & jaloux: voilà une belle ſympathie. Il la renferma avec ſoin; elle n'eut point d'enfans: il conſulta des Médecins, qui aſſurerent que la vie ſédentaire de Madame la Préſidente nuiſoit à la poſtérité; il lui laiſſa voir tous ſes amis, elle eut une fille & un garçon.

Monſieur de Sermanville fut obligé d'aller paſſer une année entiere en Bretagne, pour remettre en ordre des terres dont les maiſons étoient inhabitables. Madame de Sermanville reſta à Rouen. Le Préſident revint ſur les ailes de l'Amour; il la mena dans le monde: la diſſipation lui réuſſit ſi bien, que cinq mois après elle accoucha d'un beau gros garçon. Je crois qu'on peut accoucher plus à propos.

C'étoit une belle occaſion de ſe fâcher; M.

de Sermanville la laiſſa échapper ; il ne dit rien à ſa femme ; mais, en récompenſe, il lui fit le ſoir une ſortie pour avoir caſſé une taſſe de Saxe : il n'avoit pas ſi grand tort. Une femme a beau être fragile, elle reſte toujours à ſon mari ; il n'en eſt pas de même d'un vaſe de porcelaine. Madame de Sermanville ſe régla là-deſſus, & prit dans la ſuite bien plus garde à ſes taſſes qu'à ſa conduite.

Ses deux fils devinrent en âge d'être dans le monde, & ſa fille d'être mariée. M. le Préſident eſſaya, à cette occaſion, de raiſonner avec Madame la Préſidente : elle lui coupa la parole, & fit bien. Monſieur, lui dit-elle, je n'ai aucunes vûes ſur l'état que doivent embraſſer mes enfans ; je m'en rapporte à eux pour s'examiner & ſe juger. Ils iront à Paris ; s'ils ſont dignes de s'y faire des amis, ils ſeront bien conduits, je n'en ſerai pas inquiete ; ils ne le mériteroient pas. A l'égard de ma fille, elle a quinze ans ; je ne l'ai pas miſe au couvent, on l'auroit élevée comme moi : je ne la garderai point dans ma maiſon, elle s'y ennuieroit ; l'ennui deſſeche le cœur ; la contrainte qu'inſpire la préſence d'une mere, l'habitude de la voir, nuiſent aux ſentimens qu'on lui doit. Il faut que des enfans apprennent à déſirer leurs parens, & qu'ils enviſagent comme une récompenſe, plu-

tôt que comme un devoir, l'obligation de les rejoindre.

En vérité, Madame la Préſidente, dit M. le Préſident, ſavez-vous que pour être ma femme, vous raiſonnez fort bien ? Mes garçons étant à Paris apprendront à parler François, & ma fille à l'entendre : & voyez-vous, tenez, cela me fait plaiſir; je regarde cette affaire-là comme l'eſſentiel ; c'eſt à quoi je me ſuis attaché. Croyez-vous que je me ſoucie qu'ils faſſent fortune ? on ne pourra pas du moins leur ôter leur nobleſſe ; j'ai tous les titres dans mon *armoire* du côté du *corridor ;* je les ai encore lus la *veille* de Noël : il y en avoit un très-important qui me manquoit; mais je l'ai trouvé *avant-hier.* Ainſi, vous voyez, Madame, que vous faites bien d'envoyer vos enfans à Paris. L'aîné a de l'eſprit, c'eſt un garçon capable de faire un grand chemin. Pour ce qui eſt du cadet, il ne ſait pas trop ſon *pain manger.* Je crois cependant qu'il ſauroit occuper un poſte comme un autre, s'il avoit un bon Secrétaire. Je ne dis rien de notre fille, c'eſt une dégourdie ; mais laiſſez faire, dans ce pays-là elle trouvera à qui parler. Tenez, Madame la Préſidente, vous prenez un bon parti, &, en vérité, vous vous conduiſez comme ma femme. Et vous, Monſieur, répliqua-t-elle, vous par-

lèz comme mon mari. Tout cela eſt à ſa place.

Trois jours après, elle mena elle-même ſes enfans à Paris ; elle y choiſit un logement pour ſes deux garçons, & confia ſa fille à Madame de Niſey. C'étoit une femme de ſes amies, dont elle étoit ſûre. Elle fit quelque ſéjour chez elle; mais elle s'y trouva déplacée, & tous ceux qui la virent en penſerent de même. Paris n'eſt fait que pour ceux qui y vivent; il commence par étonner, & finit par ennuyer ceux qui y paſſent.

Madame de Sermanville, accoutumée dans ſa province à recevoir les reſpects de la petite Nobleſſe, & les ſoupers des Conſeillers, fut humiliée de ſe voir réduite à de ſimples égards. Elle ſe trouva confondue avec les autres, & fut forcée d'être polie comme une femme de qualité qui n'eſt pas en habit de Cour. Elle retourna dans ſes terres, où elle trouva Monſieur le Préſident, qui avoit tout fait mal à propos.

Mademoiſelle de Sermanville gagna d'abord l'amitié de Madame de Niſey. C'étoit une femme jeune, jolie & ſenſée, ſans être coquette; elle avoit envie de plaire : elle faiſoit l'amuſement de ſes ſociétés, & ne faiſoit le bonheur de perſonne. Son fils étoit borné; mais, ſentant ſon peu d'eſprit, il étoit du moins circonſpect, attentif, & modeſte. Les deux

Sermanville, en venant voir leur ſœur, firent connoiſſance avec la mere & le fils. Le Marquis de Sermanville réſolut d'avoir Madame de Niſey, ſans en être amoureux. Le Chevalier en devint éperdu ſans le ſavoir, & fut tout entrepris dès qu'il s'en apperçut. Le Marquis dit un jour au fils : Monſieur de Niſey, je ſuis tenté d'avoir votre mere. Monſieur, lui répondit-il, vous lui ferez bien de l'honneur. Le Marquis fit un grand éclat de rire, & s'en alla. Le jeune Niſey alla trouver le Chevalier de Sermanville. Votre frere, lui dit-il, veut avoir ma mere; qu'eſt-ce que cela veut dire? Je n'en ſais rien, répliqua le Chevalier. Madame de Niſey ſurvint avec Mademoiſelle de Sermanville. Ah! ma mere, s'écria ſon fils, le Chevalier & moi ſommes dans un grand embarras; ſon frere prétend vous avoir, & nous ne ſavons pas ce que cela ſignifie. Vous êtes un nigaud, répartit-elle; allez-vous-en. Niſey obéit. Le Chevalier, qui s'étoit appliqué la moitié du compliment, le ſuivit, en jetant ſur Madame de Niſey des regards où la paſſion & le reſpect étoient écrits. Madame de Niſey en fut émue. Le trouble du Chevalier & ſon ſilence étoient un à propos.

Mademoiſelle de Sermanville ne ſe vit pas plutôt ſeule avec ſon amie, qu'elle lui fit cette

queſtion : Madame, oſerois-je vous demander ce que c'eſt que d'avoir quelqu'un? Madame de Niſey balbutia quelques paroles mal articulées. Je ne vous entends point, dit Mademoiſelle de Sermanville, je veux abſolument ſavoir ce que mon frere prétend, quand il dit qu'il veut vous avoir. Il entend, reprit, Madame de Niſey, il entend..... qu'il voudroit m'épouſer. Oh! vraiment oui, répartit Mademoiſelle de Sermanville; je ſuis bien bête de n'avoir pas compris cela d'abord. Le Marquis entra; ſa ſœur lui cria du plus loin qu'elle l'apperçut : Mon frere, je veux abſolument que vous ayez Madame de Niſey; oui, vous l'aurez, je vous le promets. Je vous rends graces, ma ſœur, dit le Marquis d'un ton fat; vous êtes bien obligeante, & vous commencez à l'être de fort bonne heure; Madame de Niſey y aura égard, je penſe. Madame de Riqueville ſe jette à ma tête; il ne tient qu'à moi de l'avoir; mais les avantages & les inconvéniens bien peſés, bien examinés, Madame de Niſey me convient mieux. Cette Madame de Riqueville a un mari, & c'eſt toujours un mal à propos pour une femme. Me voilà retombée dans la perplexité, reprit Mademoiſelle de Sermanville; Madame, vous prétendez que d'avoir quelqu'un, c'eſt l'épouſer; Madame de Rique-

ville eſt mariée, & mon frere aſſure qu'il ne tient qu'à lui de l'avoir; comment cela ſe peut-il faire? Eh! mais, mais, interrompit le Marquis, qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces diſſertations-là? Monſieur, lui repartit Madame de Niſey, c'eſt que vous ne dites & ne faites rien à propos; & vous m'obligerez de ne plus revenir ici. Le Marquis, ſans être déconcerté, ſortit en ricanant, en répétant: Je l'aurai, ma ſœur, fiez-vous-en à moi, je l'aurai. Madame de Niſey, pour eſquiver les queſtions, ſe retira dans ſon appartement; Mademoiſelle de Sermanville prit le même parti: l'une rêva à ce qu'elle ſavoit; l'autre tenta de deviner ce qu'elle ignoroit.

Le Marquis fit part au Chevalier de ſon excluſion. Le Chevalier, pénétré de chagrin, crut qu'il étoit enveloppé dans la même diſgrace, & n'eut rien de plus preſſé que d'écrire cette lettre à Madame de Niſey. » Mon frere » vient de me faire part, Madame, de ſon im- » prudence; je vous prie d'être perſuadée que » je n'y entre pour rien. Ne me privez pas de » l'honneur de vous faire ma cour: je vous » donne ma parole de ne jamais vous avoir «.

Oh! pour cela, s'écria-t-elle, voilà deux freres inſoutenables; l'un eſt trop fat, l'autre eſt trop ſot: elle lui défendit ſa maiſon comme

à ſon aîné. Cette conduite dut leur prouver que les contraires ne ſont pas toujours des à propos.

Le Marquis & le Chevalier réſolurent d'aller à la Cour. Le Marquis ne ceſſoit pas de parler; le Chevalier, timide, gauche, emprunté, ne ſavoit que dire. L'un parut bavard, l'autre paſſa pour un homme fin. A la Cour, on ſoupçonne des vûes à tout, & quelquefois l'imbécillité y paſſe pour adreſſe. Le ſilence eſt le grand à propos de ce pays-là.

Madame de Venal, une de ces femmes qui ſont à l'affût des jeunes gens qui débutent, jugea que le Chevalier étoit un à propos pour elle. Elle l'engagea à la venir voir. Le Chevalier s'y rendit; la converſation étoit intéreſſante; les à propos ſe lioient enſemble fort naturellement, lorſqu'on annonça le Marquis. Oh! Monſieur, s'écria Madame de Venal, vous venez à contre-temps. Le Marquis en rit, & le Chevalier ſe retira. Le Marquis ne parla que par épigrammes; ce n'étoit pas là l'à propos favori de Madame de Venal; il lui parut inſupportable: un homme qui n'a que de l'eſprit n'eſt pas fait pour doubler un homme qui n'a que du ſentiment. Le Marquis s'en alla, mais il revint le lendemain: il crut qu'il n'avoit pas réuſſi par manque de témérité; il fut entreprenant, ſans que cela fût amené. Madame de

Venal s'en offenſa ; ſon amour-propre lui donnoit quelquefois des momens de vertu. Le Chevalier arriva. Chevalier, lui dit-elle, vous venez bien à propos. Le Marquis ſortit humilié. Madame de Venal crut qu'il étoit à propos de ramener la converſation du jour précédent ; & l'on prétend qu'elle trouva beaucoup de bon ſens au Chevalier.

Le Marquis devint ambitieux ; il alla chez les gens en place ; il y fit un trop grand étalage de ce qu'il ſavoit : il avoit des connoiſſances ; mais il lui manquoit la plus eſſentielle de toutes ; c'étoit de cacher la moitié de ſon eſprit. On ne plaît à ceux dont on a beſoin, qu'en ſe tenant toujours en deçà de ce qu'ils ſont. La modeſtie eſt l'adreſſe la plus ſûre pour faire ſon chemin ; le Chevalier en fit l'épreuve : bien inférieur à ſon frere pour les lumieres & le génie, il ſe défioit toujours de lui-même, & ne parloit jamais que comme un homme qui cherche plutôt à propoſer des doutes, qu'à avancer des principes. Ce qu'il ſavoit, il paroiſſoit le tenir de ceux avec leſquels il s'entretenoit ; cela flattoit leur vanité. Le Chevalier obtint un poſte de confiance, eut des amis, du crédit, & de la conſidération. Le Marquis, quoique homme capable, ne fut pas employé ; il ne vécut à la Cour que pour y perdre les trois

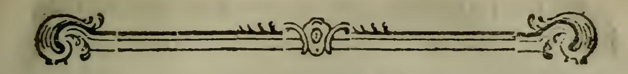
quarts de son bien, & pour y avoir des femmes dont personne ne vouloit plus. Il prit le parti de retourner dans sa province; il y joua le rôle déplacé de Gentilhomme oisif, Nouvelliste & frondeur. Le Chevalier, dans un voyage de Paris, trouva chez sa sœur Madame de Nisey: elle fut charmée de la façon dont il s'étoit formé; elle vit bien cependant qu'il n'avoit pas plus d'esprit; mais, pour s'en appercevoir, il falloit de la pénétration. Le Chevalier avoit acquis une facilité à s'exprimer, qui mettoit en défaut sur son peu de fonds. Ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, étoit toujours à propos. Les louanges qu'il donnoit, étoient mesurées & vraisemblables; ses politesses ressembloient à des offres d'obliger; & lorsqu'il offroit ses services, c'étoit avec un air de sensibilité qui touchoit au lieu d'humilier. Voilà ce qu'on apprend à la Cour; la science des à propos, l'art de les bien saisir, ne se trouvent que là: c'est à tort que l'on crie contre ceux qui l'habitent; les vertus y sont adorées, & l'on y donne aux défauts une forme douce, qui tend au bien de la Société. Le Chevalier parut charmant aux yeux de Madame de Nisey. Il étoit riche des bienfaits de la Cour; mais c'étoit toujours un Cadet de Normandie. Madame de Nisey crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner sa main:

elle unit ſon fils avec Mademoiſelle de Sermanville, & ces deux mariages réuſſirent. Le Chevalier fit éprouver à Madame de Niſey, que de la douceur dans le caractere, de la recherche dans les égards, de la ſuite dans l'amitié, de la délicateſſe dans l'amour, tiennent à l'honnête homme, & que l'exacte probité eſt l'à propos de toute la vie.

FIN.



LA



LA NAVETTE D'AMOUR.

CONTE.

Nous ne ſommes plus dans le ſiecle de la ſcience ; cela m'afflige & ne m'étonne pas : il eſt plus aiſé de dire vingt bons mots, que de faire une découverte ; je l'ai bien éprouvé par ce qu'il m'en a couté pour devenir ſavant. L'on me ſauroit quelque gré, ſi l'on voyoit les volumes immenſes que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des Navettes ; je ne l'ai trouvée dans aucun. Le haſard me l'a procurée en feuilletant un manuſcrit Chinois dans la Bibliotheque d'Avignon : en voici la traduction fidelle.

C'étoit au temps des étrennes, temps abuſif, où la tromperie fait ſon trafic, où la fauſſeté court les rues & donne ſes premiers à compte. Il n'y avoit aucune maiſon à Tunquin où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, & des magots de porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés.

Je ne parle pas des parens ; les coufins du jour de l'an font bien plus importuns que les coufins du mois de Mai.

La ville étoit remplie de femmes fenfibles qui attendoient, pour quitter leurs Amans, qu'elles en euffent reçu les étrennes. L'Amour fe vendoit chez les Joailliers, & fa valeur courante fuivoit celle des diamans.

L'Amour pur, l'Amour vrai étoit dans un afile champêtre, à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec la Princeffe Zizis & le Prince Mirza. Zizis étoit devenue veuve trois mois après fon mariage ; ils lui avoient paru longs. Cet hymen, qui s'étoit fait au préjudice de l'Amour, avoit tourné à fon profit ; il rendoit Zizis maîtreffe de fes actions : c'eft une grande facilité pour ne pas refter long-temps maîtreffe de fon cœur.

Mirza étoit fon plus proche voifin ; il ne dépendoit que de lui ; il étoit joli, il étoit riche, il étoit Prince : voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il fentit combien un Prince court de rifques étant livré à lui-même. Il étoit fans parens qui puffent le conduire ; quand il en auroit eu, c'eft un foible fecours : l'autorité qu'ils ont, détruit prefque toujours la confiance qu'on eur doit. Mirza méritoit des amis ; mais qu'eft-

ce que les amis d'un Prince? Souvent des piéges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer & pour s'instruire ; c'est ce parti que prit Mirza, sans s'en douter lui-même : il vit Zizis, & l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne; elle se connoissoit; elle avoit une beauté modeste, un esprit simple, une raison douce, une ame tendre; qu'auroit-elle fait à la ville?

Elle reçut les visites de Mirza; elle étudia son caractere; elle vit que ce n'étoit encore ni un sot, ni un fat; mais qu'il ne tiendroit qu'à la femme qu'il auroit, qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir, & d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles; le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée. Zizis convint avec Mirza qu'ils se verroient souvent; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleroient que sur la raison & l'amitié, & que jamais on n'y feroit entrer ces mots de beauté ni d'amour. J'y consens, répondit Mirza ; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche; mais je dirai souvent, belle Zizis. A l'égard du mot d'amour, je vous avoue qu'il ne me sera pas difficile de ne le point prononcer;

c'eſt un ſentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié ; c'eſt un ami que je cherche, je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zizis ; vous me donnerez des conſeils, ils ſe graveront dans mon cœur ; mes perfections, ſi j'en acquiers, deviendront votre ouvrage ; elles m'en ſeront plus cheres : la différence de notre ſexe ne ſervira qu'à jeter des nuances plus douces ſur notre amitié ; elle en deviendra plus intéreſſante. Permettez, belle Zizis, permettez, pourſuivit-il avec tranſport, que je ſerre & que je baiſe vos mains, pour vous marquer toute ma reconnoiſſance.

Zizis étoit enchantée de voir dans le Prince une amitié ſi vive.

Tandis qu'ils s'occupoient à ſe jurer ainſi une renonciation totale à l'amour, on vint leur annoncer qu'un jeune Marchand demandoit s'ils ne vouloient rien. On le fit entrer ; il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui ſéduiſoient les yeux & n'étoient bons à rien.

Pourquoi tant de choſes inutiles, dit Zizis ? C'eſt ce qui me fait vivre, repartit le Marchand ; les jeunes gens en donnent bien davantage que des choſes qui leur ſont néceſſaires ; il ſemble qu'ils ſe faſſent un plaiſir d'acheter leur portrait. Tenez, pourſuivit-il, voilà un bijou qui deviendra bien à la mode ; on ap-

pelle cela une *Navette*; c'eſt la premiere qui paroît. Je l'aime d'autant plus, dit Zizis, qu'elle eſt toute ſimple; elle n'eſt que de bois. Il eſt vrai qu'il eſt bien poli & bien beau: comment appelez-vous ce bois-là? C'eſt du myrte, répondit le jeune Marchand d'un ton ingénu. Il jeta cependant de certains regards malins ſur la Princeſſe, qui la firent rougir.

C'eſt une galanterie trop médiocre, reprit Mirza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en eſt le prix? Je la donnerai pour rien à la Princeſſe, répliqua le Marchand; acceptez-la de grace, je ne vous fais que crédit; un temps viendra où vous me la payerez bien; je vais ſeulement vous en montrer l'uſage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la ſoie gris de lin, pareille à cet échantillon, tout comme cet écheveau. Lorſque vous ſerez ſeule, & même dans le monde, vous formerez un petit nœud comme celui-ci toutes les fois que vous ſongerez à la perſonne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous ſerez bien aiſe, à ſon retour, de lui prouver, par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien vous y avez penſé: vous m'avouerez que c'eſt un amuſement bien innocent.

Zizis prit la Navette, eſſaya de s'en ſervir, & réuſſit très-bien.

A préſent, dit le Marchand, il eſt juſte que je donne auſſi les étrennes à ce joli Prince. Daignez accepter cette plume, avec ces petites tablettes : vous avez ſans doute, auſſi bien que la Princeſſe, de l'amitié pour quelqu'un ; quand vous ſerez abſent, vous écrirez toutes les remarques que cette amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il, dans un an, je vous donne rendez-vous, à pareil jour, dans la ville de Tunquin.

A peine fut-il parti, que Mirza alla à la chaſſe, & Zizis reſta ſeule : elle voulut prendre l'air dans ſes jardins. Elle entendit un roſſignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie, & fit des nœuds. Elle pourſuivit ſa promenade ; elle apperçut deux papillons qui ſe tournoient, ſe careſſoient & ſe joignoient ; ce ſpectacle l'amuſa, elle fit des nœuds. A quelques pas de là, elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs ſe touchoient ; cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les careſſes du zéphyr, elle fit des nœuds. Elle entra pour ordonner le ſouper ; à chaque plat qu'elle commandoit, elle ne manquoit pas de dire : Il me ſemble que le Prince aime ce ragoût-là (ce que c'eſt que l'amitié !) ; elle fit encore des nœuds. Mirza

trouva la Navette faite. Elle le queſtionna ſur ſa chaſſe; elle étoit moins bonne que de coutume ; il avoit perdu preſque tout ſon temps à écrire ſur ſes tablettes ; c'étoient des obſervations qu'il avoit miſes en vers. Cela m'empêchera de les rapporter. Ce n'eſt pas que je n'aye beaucoup de reſpect pour des vers de Prince ; mais je craindrois que cela ne fît languir.

Ils paſſerent leur ſoirée à dire du mal de l'Amour : ils convinrent que pour avoir ce plaiſir-là, il ſeroit permis de le nommer. L'Amour rioit de leurs injures. Tout ce que demande ce Dieu, c'eſt qu'on parle de lui. Zizis employoit ſes journées à faire des nœuds, & Mirza à écrire ſur ſes tablettes. Il étoit attentif, dès que la Princeſſe étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux : elle avoit la même attention à les placer près de ſon cœur ; elle en mettoit auſſi dans ſa coiffure : des fleurs qu'on tient d'une main chere valent mieux que des diamans. Venoit-il des viſites du voiſinage ? Zizis, quoique polie, paroiſſoit ennuyée, & cet ennui, trop marqué, les abrégeoit toujours : Zizis ne ſe plaiſoit qu'avec Mirza ; ils étoient trop heureux lorſqu'ils ſe trouvoient ſeuls.

Tandis qu'ils paſſoient leur vie dans cette indifférence, le jeune Marchand vint les cher-

cher pour les mener à Tunquin. Pourquoi ſortir d'ici, dit Zizis, nous y ſommes ſi bien ? Cependant, repartit le jeune Marchand, la ſaiſon eſt bien avancée. Les ſoirées ſont ſi longues! Ah ! répondit Zizis, c'eſt le plus beau temps de l'année ; Mirza n'eſt pas ſi long-temps à la chaſſe.

Ce ſentiment d'amitié, reprit le jeune Marchand, m'aſſure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas ceſſé un inſtant, répondit-elle ingénuement. Et les tablettes de Mirza ? Il n'y a plus de blanc du tout, reprit-il ; tenez, examinez. Le Marchand les prit, & les parcourut. Il y a, dit-il, dans ces vers-là plus de ſentiment que de poéſie ; mais, n'importe, j'approuve qu'un Prince faſſe des vers médiocres, pour ſe mettre en état de connoître les bons, & de protéger ceux qui les font. Je voudrois à préſent, pourſuivit-il, voir tous les nœuds qu'à faits Zizis. On les apporta ; ils ne pouvoient pas tenir dans la ſalle. Allons dans le jardin, dit le jeune homme, nous ne manquerons pas d'eſpace ; l'étalage de ce travail pourra faire un ſpectacle intéreſſant. On ſe tranſporta dans le boſquet le plus vaſte ; le Marchand mit la main ſur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela ſert. Dans l'inſtant, l'air qui étoit froid, s'adoucit ; une

chaleur tempérée parut ſortir de la terre; les oiſeaux ſe crurent au printemps, & ſe firent l'amour; les arbres même furent émaillés de fleurs, & leurs rameaux ſe rapprocherent.

Que veulent dire ces prodiges, s'écrierent Zizis & Mirza? Ils ſignifient, répondit le jeune homme, qu'il n'y a aucun jour d'hiver pour les gens qui s'aiment de bonne foi. Zizis & Mirza ſe regarderent; mais leur ſurpriſe augmenta bien davantage, lorſqu'ils virent tous les nœuds ſe dévider, s'étendre, & former un réſeau qui les enveloppa tous deux.

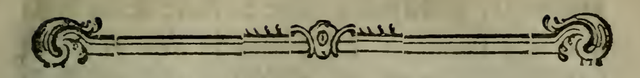
Le jeune Marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le reſpect & le zele de Beaucis & de Philemon firent moins d'impreſſion ſur leur cœur, lorſqu'ils s'apperçurent que leur hôte étoit un Dieu. Qui êtes-vous donc, dit Zizis en tremblant? L'Amitié, répondit l'Amour. L'Amitié, reprit Zizis? Oui, repartit ce Dieu; voilà à peu près comme elle eſt faite, lorſqu'elle regne entre homme & femme. Vous êtes certains d'être amis; voilà comme on ſe rend dignes d'être amans. A préſent, devenez époux, augmentez votre bonheur, en affermiſſant de plus en plus cette gaze qui vous environne; il ne faut qu'un rien pour la déchirer;

je ne vous quitterai pas, & je choisis vos deux cœurs pour asile.

Zizis & Mirza s'unirent, &, par amitié, passerent la nuit ensemble : ils furent heureux pendant toute leur vie ; le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La Navette de bois parut plate & ignoble aux yeux de la sotte Vanité, qui en fabriqua d'or. La Mode les adopta, & leur donna la vogue. Depuis ce temps, elles ont pris le dessus, la Navette de myrte n'ose plus former des nœuds qu'en cachette, pour unir deux cœurs vrais entre mille ; c'est la Navette de l'Amour ou du Sentiment, qui se fixe au bonheur particulier. La Navette d'or tourne seule en public, pour lier tout le monde & n'attacher personne : c'est la Navette du ridicule, qui circule sans cesse pour l'amusement général.

FIN.





ALPHANOR ET BELLANIRE,

HISTOIRE

Tirée des Annales du Pérou.

L'INÉGALITÉ, les caprices, les talens, les graces, l'eſprit, la beauté, tout eſt de mode, excepté l'Amour véritable. Cependant on n'a jamais tant fréquenté ſon Temple ; mais on ne l'y trouve plus, & l'on ne s'en amuſe pas moins : on traite ce Dieu comme beaucoup d'honnêtes gens, chez qui l'on ne ſe divertit jamais plus que lorſqu'ils n'y ſont pas.

Autrefois (car, par malheur pour moi, je ſuis un homme d'autrefois, & l'on ne m'en eſtime pas plus), autrefois donc, on n'alloit dans ce Temple qu'en ſecret & avec la plus grande circonſpection ; à préſent, on y va avec des flambeaux. La premiere fois que ce Dieu s'en

apperçut, il difparut avec le fien, & ne laiffa que fon bandeau. La Fantaifie s'en empara, le plaça à la porte, &, depuis ce temps, elle le met fur les yeux de tous ceux qui fe préfentent pour entrer. On croit fans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage; elle n'auroit pu en être tentée que par un mouvement de curiofité; or, je ne fens pas ce qu'il y a de fi curieux à voir dans un Temple où l'on a toujours les yeux bandés. La fuite nous apprendra fi la Princeffe penfoit comme moi. Elle paffoit pour être fille d'Orizolcus, grand Inca du Pérou: mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant Monfieur fon frere, & de plus, Grand-Prêtre du Soleil?

La Reine Zélenide étoit fort dévote, elle étoit prefque toujours au Temple: on prétendoit que c'étoit pour le Prêtre; moi, qui ai l'efprit bien fait, je penfe que c'étoit pour le Dieu: en tout cas, fi Muzilanor étoit le pere de la Princeffe, je ne crois pas que cela vaille un *errata;* qui fait même fi l'on ne s'y tromperoit pas encore, & fi Bellanire n'étoit pas, comme tant d'autres, un ouvrage de fociété?

Il eft certain qu'elle avoit de beaux traits; mais on pouvoit dire, en la voyant: Voilà le nez de celui-ci, voilà la bouche de celui-là,

voilà le tour du visage de Monsieur un tel, voilà le menton de Monsieur son cousin : en un mot, elle avoit un visage qui paroissoit appartenir à quatre ou cinq personnes, excepté à Monsieur son pere l'Inca.

Son caractere paroissoit être, comme sa figure, un composé de quatre ou cinq caracteres contradictoires ; ce qui faisoit une fort belle & fort maussade créature.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé Aphanor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizolcus.

Cependant les présomptions parloient en sa faveur. Il étoit vain, dissimulé, impertinent, intéressé ; en un mot, il sentoit le Prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans, l'un entre les mains de Muzilanor, & l'autre entre les mains de Zélénide, ils s'apperçurent tous deux que leur talent n'étoit pas d'élever des enfans ; ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphanor à un Salamandre de ses amis, nommé Telmaïs ; & Zélénide, en confiant celle de Bellanire à une Sylphide qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée, pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse. Le projet de l'Inca étoit de marier

ſa prétendue fille à ſon prétendu neveu. On conſulta l'Oracle ſur cette alliance : l'Oracle répondit qu'il étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choſes qui paroiſſoient impoſſibles. La premiere eſt qu'Aphanor ceſſât d'être un ſot ; la ſeconde, qu'une Princeſſe abominablement laide devînt auſſi belle que Bellanire ; & la troiſieme, que Bellanire & Aphanor ſe rencontraſſent dans le Temple de l'Amour vrai. Le dernier article me paroît aiſé, dit auſſi-tôt l'Inca ; il n'y a qu'à les envoyer tout à l'heure dans ce Temple. En ſavez-vous les chemins, répliqua la Reine ? Qui, moi, Madame, reprit Orizolcus ? je ſuis fait pour entretenir les chemins, mais je ne ſuis pas obligé de les ſavoir ; je me ſouviens ſeulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, vous vous égarâtes ; je revins chez moi tout ſeul avec ma courte honte : mais je ſuis bien ſot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmaïs où eſt ce Temple. Il eſt bien loin, répondit Telmaïs. Sans doute, dit la Reine à la Sylphide, vous ſavez où il eſt ſitué ? Il eſt bien près, répliqua-t-elle. Oh ! il eſt bien près, il eſt bien loin, s'écria la Reine ! accordez-vous donc tous deux. Pour moi, dit Orizolcus, je ſuis de l'avis du Salamandre, je penſe qu'il eſt bien loin. C'èſt, répartit Telmaïs, parce que vous

l'avez cru ſi loin, que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien, reprit la Reine, n'avois-je pas raiſon de dire qu'il étoit bien près? C'eſt préciſément, dit la Sylphide, parce que vous l'avez jugé ſi près, que vous n'avez jamais pu le trouver. En vérité, pourſuivit Zélénide d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredites dans le moment; vous êtes de trop beaux eſprits pour moi.

Nous nous entendons bien, reprit la Sylphide; le Temple de l'Amour vrai eſt bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne; leur gloire, leur vanité, leur bonheur, ſont leurs guides; leur réputation nait de leurs plaiſirs; ils vont à ce Temple par projet & par mode. Les femmes, qui ont tous les préjugés contre elles, vont bien plus lentement; elles doivent toujours faire ſerment de n'y jamais aller; même, quand elles ſont en chemin, elles doivent marcher à ſi petites journées, qu'elles s'imaginent ſe promener & non pas voyager: il faut même, lorſqu'elles ſont arrivées, qu'elles croyent être dans le Temple de l'Amitié, & qu'elles ne s'apperçoivent de leur mépriſe que lorſque la porte du Temple eſt fermée.

Ah! s'écria la Reine, voilà bien un ſyſtême de Sylphide; pour moi, je vous aſſure que la

promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi, dit l'Inca, les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant, dit le Salamandre, vous faites bien de nous remettre vos enfans; tant que vous leur auriez servi de guides, ils n'auroient jamais pu se rencontrer dans le Temple de l'Amour vrai. Eh bien, reprit l'Inca, prenez-en donc soin, je ne m'en embarrasse plus; je prévois seulement que mon neveu arrivera dans le Temple avant deux fois vingt-quatre heures, & desséchera d'ennui en y attendant ma fille, qui n'y viendra que lorsqu'elle ne pourra plus avoir d'enfans. Eh! ce n'est point mon compte, je vous en avertis, car j'aime mieux qu'ils aient des enfans sans amour, que de l'amour sans enfans. C'est assez discourir, dit la Reine, ils n'ont pas de temps à perdre; ma chere fille, je prends congé de toi, & je te souhaite d'heureuses promenades.

Après de si tendres adieux, la Sylphide s'envola dans son char avec Bellanire; le Salamandre, dans le sien, avec Aphanor; l'Inca s'en alla végéter dans le Palais, & la Reine alla faire sa priere dans le Temple du Soleil, où Muzilanor, selon sa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphanor eut voyagé deux jours dans

dans le char de feu du Salamandre, ſans en pouvoir tirer un mot, il ne put pas s'empêcher de lui dire : Monſieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmaïs, ma voiture vous incommode, & ma perſonne vous ennuie; vous attendez peut-être de moi des leçons? Oh! pour des leçons, reprit Aphanor, je vous en diſpenſe volontiers; mais j'attendois du moins de la converſation. Vous vous êtes trompé, dit le Salamandre, je ſuis très-ſilencieux. J'en ſuis fâché, répliqua Aphanor, car je ſuis très-grand parleur. Conſolez-vous, pourſuivit le Salamandre, nous ne vivrons pas long-temps enſemble; nous allons bientôt nous quitter. Comment nous quitter, repartit Aphanor! vous vous êtes chargé de mon éducation. C'eſt, répondit le Salamandre, en vous abandonnant à vous-même que je vais en prendre ſoin : les avis, les maximes, les préceptes gliſſent preſque toujours ſur un homme de votre âge; on ne ceſſe d'être un ſot qu'à force de faire des ſottiſes; vous avez toutes les diſpoſitions poſſibles pour vous inſtruire de cette façon : afin que vous n'y trouviez point d'obſtacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante; cela prêtera de la grace à tous vos ridicules : plus vous ſerez

à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de temps ; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il feroit inutile de vous dire à préfent. Il le toucha alors de fa baguette ; Aphanor perdit fes traits, fans perdre fa façon de penfer. Maintenant, lui dit le Salamandre, vous voilà le plus joli fot du monde. J'ai encore, ajouta-t-il, une petite grace à vous demander ; c'eft de prendre le nom de Zémire, & de quitter celui d'Aphanor. Et pourquoi cela, je vous prie, répondit le Prince? Tous ces changemens de noms ne ferviront qu'à jeter de la confufion dans mon hiftoire. Ce fera l'affaire de ceux qui la liront, répliqua le Salamandre ; vous regrettez votre nom, comme fi vous n'aviez que cela à perdre. En cet inftant, il difparut à fes yeux, en lui criant : Souvenez-vous que vous vous nommez Zémire jufqu'à nouvel ordre, & ne foyez pas étonné lorfque vous trouverez quelqu'un qui s'appellera Aphanor. Zémire demeura feul, & réfléchit ; mais comme il n'y étoit pas accoutumé, il eft à propos de fupprimer ces effais de réflexions, & d'en venir à l'éducation de Bellanire.

La Sylphide commença par lui demander lequel elle aimoit mieux, d'être parfaitement belle & parfaitement bête, ou complette-

ment laide avec beaucoup d'eſprit. La Princeſſe trouva l'alternative embarraſſante, & demanda vingt-quatre heures pour y penſer. Le lendemain, elle tint ce diſcours à la Sylphide : Madame, il eſt bien joli d'être belle, mais il eſt bien humiliant d'être bête. Eh bien, répondit la Sylphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, pourſuivit la Sylphide, que vous vous déterminez pour la beauté; cela ſuffit, je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le ſens commun. Mais, Madame, dit la Princeſſe en l'arrêtant encore, ſi j'ai de l'eſprit, faut-il abſolument que je ſois hideuſe? Oui, répliqua la Sylphide; ſi vous voulez avoir de l'eſprit comme un Ange, il faut que vous ſoyez laide comme un Démon. Mais, continua-t-elle, ſeriez-vous bien aiſe qu'on vous admirât? Oui, dit la Princeſſe. Il faut donc être belle, reprit la Sylphide. Mais déſireriez-vous plutôt qu'on vous aimât? Ah! ſans doute, répondit la Princeſſe. Il faut donc être laide, dit auſſi-tôt la Sylphide. Vous m'étonnez, repartit la Princeſſe. Je vous parle vrai, dit la Sylphide; il n'y a que les laides qui ſont ſûres d'être paſſionnément aimées. Premiérement, on ne leur fait point de déclaration ſans avoir la tête abſolument tournée, ce qui eſt un grand avantage

pour une femme; & il n'y a que les gens d'esprit qui en sont amoureux ; au lieu qu'il n'y a que des sots qui le deviennent d'une belle bête : d'ailleurs, l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur ; l'une devient insipide quand on la voit sans plaisir ; l'autre devient dangereuse quand on la voit sans peine. Je n'aurois jamais imaginé, dit la Princesse, que la laideur fût essentielle pour faire une grande passion. C'est que vous n'aviez pas d'expérience, repartit la Sylphide ; il n'y a rien de si heureux pour une femme, que d'être laide ; mais je dis laide à l'excès : quand elle a de l'esprit, sa difformité devient un trésor pour son amour-propre : le premier moment est contre elle, j'en conviens ; mais les momens qui suivent la dédommagent bien ; elle perd la victoire avec sa figure, qui est l'effet du hasard ; mais elle la rappelle, la remporte, & la fixe par le charme de son esprit, qui est un bien dépendant d'elle-même ; les qualités de son cœur, la solidité de son caractere, la douceur de sa société, deviennent un bandeau qui cache son visage.

Je ne balance plus, s'écria Bellanire, je meurs d'impatience d'être laide. Cela est aisé, dit la Sylphide. Elle lui posa la main sur le visage, marmotta quelques paroles, & lui présenta un miroir, en lui disant : J'espere que vous aurez

lieu d'être contente. Ah ! s'écria Bellanire avec transſport, ah ! que je vais faire de paſſions ; je ſuis abominable. Ainſi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle ſe détermina à être laide.

Maintenant, dit la Sylphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée ſi vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être auſſi bête que vous l'auriez été. En effet, vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une paſſion.

Ces changemens ne furent pas plutôt exécutés, qu'elles rencontrerent le Prince qui ſe miroit dans un ruiſſeau. En les appercevant, il eut la bonté de ſe perdre de vue, & les aborda d'une façon légere : il fut ébloui de la beauté de la Sylphide, & lui fit, avec aiſance, un compliment, dans lequel il n'y avoit pas l'apparence du bon ſens. Elle en parut enchantée, & feignit de raſſembler toutes les puiſſances de ſon ame pour répondre : Oh ! pour cela, Seigneur, vous avez bien raiſon. Elle a de l'eſprit comme un Ange, s'écria auſſi-tôt Zémire. Bellanire, qui croyoit que le Prince railloit, voulut ſaiſir la converſation, & parla avec toute la fineſſe imaginable. Le Prince, la regardant avec dédain, dit à l'autre : Vous avez là une amie qui me paroît un peu parleuſe. Il eſt

vrai, répondit-elle, c'eſt la fille d'une de mes Gouvernantes, car je ſuis Princeſſe, au moins! Vous m'en paroiſſez bien capable, reprit le Prince. A l'égard de cette bonne perſonne-là, elle peut bien être la fille de quelqu'un; mais parbleu, je la défie d'être jamais la mere de perſonne. Et dites-moi, je vous prie, peut-on ſavoir où vous allez? Je voyage pour me former, répondit la Princeſſe. Vous vous moquez, dit le Prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez toujours des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel eſt votre projet? Seigneur, répondit-elle, je vais dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien, repartit le Prince, c'eſt un ſervice que vous rendez au vôtre: pour moi, pourſuivit-il, je porte mes pas dans un lieu où je n'aurai certainement point l'honneur de vous trouver; je vais au Temple de l'Amour. Comment, dit la Princeſſe, à qui l'eſprit tenoit lieu d'expérience, vous allez au Temple de l'Amour de deſſein prémédité? Sans doute, dit le Prince, je prétends devenir amoureux.

Ah! croyez-moi, dit la Princeſſe, on ne le devient que lorſqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le Prince, que voilà une

déclaration détournée que vous me faites ? Mais je suis obligé de vous avertir que toutes vos avances ne vous avanceront de rien ; passe pour cette Princesse, il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. Bon, dit la Sylphide, comment voulez-vous me persuader votre amour, vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom ? C'est un garçon qui ne sait pas vivre, dit Bellanire. Je vous avoue, répondit le Prince, que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il est certain, répliqua Bellanire, que si c'est une liberté de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là.

Le Prince s'approcha alors de la Sylphide, en lui disant : C'est dommage que la fille de votre Gouvernante soit si affreuse, elle ne manque pas d'esprit ; mais, en vérité, elle est trop laide, elle abuse de la permission. Ah ! ah ! répondit la Sylphide avec un air chagrin, vous savez donc qu'on lui a donné la permission d'être laide ? Le Prince, la regardant en haussant les épaules, s'approcha de Bellanire. Il faut avouer ; lui dit-il, que votre Princesse est au plus belle, mais elle est trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas, dit le Prince, ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais,

deux perſonnes, dont il y en a une qu'on n'oſe pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut pas parler. Meſdames, continua-t-il bruſquement, je vous ſouhaite un bon voyage; mais comme je ſuis preſſé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre. Eh bien, dit la Sylphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai cauſée? Je n'en ſuis pas ſurpriſe, dit Bellanire, vous poſſédez le talent de la bêtiſe à un degré ſi éminent, qu'il n'y a aucun portrait qui l'emporte ſur vous. Vous aimez donc mieux reſter comme vous êtes, pourſuivit la Sylphide? Sans contredit, repartit la Princeſſe; je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre ſottiſe. Puiſque vous parlez ainſi, dit la Sylphide, je puis vous laiſſer le ſoin de votre conduite: des affaires indiſpenſables me rappellent dans le royaume des Sylphides; mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites phioles; ſi vous voulez éprouver par vous-même à quel point la beauté eſt utile ſans eſprit, frottez-vous le viſage avec trois gouttes de cette eſſence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter: lorſque vous vous verrez tentée de revenir à l'eſprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de

cette autre phiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à préſent. Je dois ſeulement vous avertir de prendre garde de caſſer la premiere phiole; car la liqueur, en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle : il eſt vrai que s'il ſe trouvoit avec vous quelqu'un de tranſformé, l'enchantement ceſſeroit, & il paroîtroit ſous ſes véritables traits.

Voilà ce que je prie le Lecteur de bien retenir ; c'eſt une préparation au dénouement, comme il ne s'en voit guere. Il faut avouer que je ſuis admirable pour faire des plans. La Sylphide, après cette inſtruction à la Princeſſe, la quitta; mais Bellanire la retint un moment, pour lui demander quel nom elle ſubſtitueroit au ſien. Gardez toujours le vôtre, répliqua la Sylphide, vous aurez toujours la conſolation de vous entendre appeler Bellanire la laide, pour vous diſtinguer de Bellanire la belle, qu'on ne croira jamais être la même perſonne. La Princeſſe lui promit d'obéir, & la pria de ne l'abandonner jamais. Elle marcha quelque temps, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit perſonne. Peu de temps après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la conſidérer, & s'écrier avec joie : Ah ! la voilà trouvée à la fin ; c'eſt un tréſor pour notre Reine, que cette fille-là. Aſſurément, continua-t-il en s'adreſſant à elle, il faut que

vous soyez bien heureuse pour être aussi laide; car ce n'est point pour vous flatter, mais je n'ai jamais rien vu de si laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Bellanire, qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur. Comment, reprit-il, vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur? Oui, sans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de visage plus propre à faire une Dame d'honneur : il y a trois ans que, par ordre de la Reine, je cours le monde pour trouver une femme assez hideuse pour obtenir l'amitié de la Princesse sa fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue; mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté. Qu'il me tarde que la Princesse vous voye! vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement, dit Bellanire, je sens cette préférence comme je le dois, j'en suis pénétrée de reconnoissance : mais oserois-je vous demander le nom de la Reine & de la Princesse sa fille? Je vais vous satisfaire, dit cet homme. Notre Reine s'appelle la Reine Inconséquente, & Monsieur son mari, le Prince Sans conséquence. Voilà des noms, dit Bellanire, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'Etranger. Et la Princesse, reprit Bellanire? Elle s'appelle, repartit l'Etranger, la Princesse Aux passades. Appa-

remment, dit Bellanire, c'eſt une Principauté qu'on lui a donnée pour ſes menus plaiſirs? Elle a bien ſon agrément, répliqua l'Etranger, mais elle n'eſt pas avantageuſe pour l'établiſſement d'une Princeſſe. Comme la nôtre eſt fort belle, elle a beaucoup d'Amans; & comme elle a un bon caractere, elle a beaucoup de bontés pour eux; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun; ſes Dames d'honneur lui en ont tant enlevé, qu'elle s'eſt réſolue de n'en plus avoir qu'une ſeule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainſi, ils arriverent au Palais de la Reine Inconſéquente; tout y annonçoit le caractere de celle qui l'habitoit; les tapiſſeries étoient de velours, & les portieres de toiles peintes; les lits avoient quatre couvertures d'édredon, & il n'y avoit point de rideaux; on ne lui faiſoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans; toutes les portes étoient fermées avec des paravents par-deſſus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Bellanire fut étonnée de cet arrangement; elle remarqua qu'il n'y avoit pas un ſiége, pas même un tabouret; elle en demanda la raiſon à ſon guide. C'eſt, lui répondit-il, parce que la Reine, qui eſt la bonté même, veut qu'on ſoit toujours aſſiſe devant elle.

On s'aſſied donc à terre, dit Bellanire ? Il faut, reprit le guide, que vous ayez bien de l'eſprit pour avoir pu deviner cela. Enfin, ils parvinrent à l'appartement de la Reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues de martres zibelines : comme il faiſoit froid ce jour-là, elle étoit avec ſa fille à ſon balcon, environnée de trente Courtiſans, dont vingt-ſix ſe plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine : c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Bellanire, s'écrierent : Ah ! la vilaine créature ! Approchez, lui dit la Princeſſe Aux paſſades, vous avez une phyſionomie qui me revient aſſez ; & je veux vous faire ma Dame d'honneur. Princeſſe, répondit Bellanire, j'en ai autant qu'une autre. Elle avoit réſolu, pour mieux réuſſir à la Cour, de ne pas faire paroître la moitié de ſon eſprit : il n'y a que les gens riches qui ont ſoin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec ſoin le caractere de la Reine, de la Princeſſe, & du Roi.

La Reine étoit vertueuſe par ſyſtême, &, par ſon inconſéquence ordinaire, ne l'étoit guere par pratique ; elle penſoit fort bien, & ſe conduiſoit fort mal ; elle vouloit avoir des amis, & ne pouvoit avoir que des Amans ; ſon cœur étoit froid, & ſon imagination étoit vive ; l'un

& l'autre ſe croiſoient preſque toujours ; de ſorte qu'il y avoit des momens où elle ſe croyoit tendre ; mais l'imagination varioit, & pour lors elle ſe détachoit, ſans regret, de celui auquel elle s'étoit attachée ſans inclination. Elle n'alloit point à l'Opéra, parce qu'elle n'aimoit pas la danſe, & donnoit très-fréquemment des bals, où elle ſe mettoit en nage à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari, parce qu'elle le trouvoit ſot, & elle aimoit un homme beaucoup plus ſot, parce qu'il n'étoit pas ſon mari ; de façon que ſi c'eût été l'Amant qui eût été le mari, c'eût été le Prince Sans conſéquence qui fût devenu l'Amant. Au reſte, ce Prince étoit très-bien nommé ; il diſoit des choſes libres, & ne prenoit point de libertés ; il étoit toujours de l'avis de ſa femme, qui n'étoit jamais du ſien : c'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour dire qu'on fît ſouper, pour ſervir au commencement du repas, & pour s'endormir à la fin ; en un mot, de tous les Valets de chambre de ſon Palais, il étoit le premier, le plus aſſidu, le plus ſoumis, & le plus maltraité.

A l'égard de la Princeſſe Aux paſſades, il y avoit deux ſentimens ſur l'étymologie de ſon nom : les uns prétendoient qu'elle s'appeloit ainſi, parce qu'elle étoit le fruit d'une paſſade ;

les autres ſoutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoiſſoient la Princeſſe, donnoient raiſon aux ſeconds. Il faut cependant dire, à ſon avantage, que ſi elle changeoit ſi ſouvent d'Amans, c'étoit par principe d'éducation. Madame ſa mere, la Reine, lui avoit répété bien des fois que la fille d'un Roi, d'un Prince, d'un Duc, & même d'un Marquis, devoit fuir avec ſoin tous ceux qui lui diroient un ſeul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'eſtime. Peu de temps après, elle donna des preuves de ſa docilité: deux petits Meſſieurs devinrent amoureux d'elle; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore, étoit répété à chaque phraſe : elle en fut très-offenſée, & le bannit pour jamais de ſa préſence. Le ſecond lui dit ſimplement que ſes ſentimens étoient fondés ſur la plus parfaite eſtime; ſa vertu en fut ſi attendrie, qu'elle le rendit heureux: mais, par malheur pour lui, il s'aviſa, dans l'ivreſſe de ſon bonheur, de lui dire que rien n'égaloit le tranſport de ſon amour. La Princeſſe fut auſſi-tôt révoltée, & lui dit fiérement: Je voudrois bien ſavoir pour qui vous me prenez, Monſieur? voilà des propos bien ſinguliers, & qui ne me

conviennent en nulle façon ; juſques à ce moment, vous vous êtes tenu dans les bornes du reſpect, & vous m'en manquez : ſortez de chez moi, & ſachez que je pretends qu'on m'eſtime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation eſt néceſſaire à des enfans. Bellanire ſe conduiſoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute ſa confiance. Bellanire, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce ſoir en particulier un jeune Etranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Bellanire, ſans doute que ce jeune Etranger vous eſtime ? Il me l'a aſſuré, répondit la Princeſſe, & vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſenſible à cette impreſſion. C'eſt que Madame eſt bien née, repartit Bellanire. Et vous, Bellanire, continua la Princeſſe, vous eſtime-t-on auſſi ? Madame, dit Bellanire, avant que j'euſſe la petite vérole, on m'eſtimoit beaucoup. Voilà qui eſt bien étonnant, dit la Princeſſe, je n'aurois jamais cru que l'eſtime & la petite vérole euſſent quelque choſe à démêler enſemble ? Je le croyois comme vous, répondit Bellanire ; mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux temps on ne m'eſtime plus. Oh bien, moi, répliqua

là Princeſſe, je ne vous en eſtime pas moins, & je vous en aime davantage. Sa toilette finit, le ſoir arriva; le jeune Etranger ſe préſenta. Le Lecteur s'imagine bien que ce jeune Etranger étoit Aphanor avec ſa nouvelle figure & ſon nouveau nom; & le Lecteur ne ſe trompe pas.

Bellanire & lui furent étonnés de ſe reconnoître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille; Bellanire lui promit de la lui faire voir, mais en grand ſecret, parce que la Princeſſe ne ſouffroit point de belles perſonnes à ſa cour. Le Prince, qui s'appeloit alors Zémire, quitta Bellanire pour aller eſtimer la Princeſſe. (On attend peut-être une deſcription de ce qui s'y paſſa; mais je me ſuis impoſé la loi de ne bleſſer en rien la bienſéance; il faut être aſſez voluptueux pour n'être jamais trop libre.) Bellanire, pendant ce temps, eut recours à la phiole de beauté; elle perdit ſur le champ ſa laideur & ſon eſprit; il ne lui en reſta que ce qu'il falloit pour lui faire ſentir qu'elle en avoit eu, & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire, en ſortant de chez la Princeſſe, fut tout étonné de trouver la belle Bête, & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'eſprit qu'à la beauté, il regretta Bellanire la laide; il commençoit à s'y accou-

tumer,

tumer, & il ne pouvoit pas ſe faire à la bêtiſe de l'autre.

Bellanire reprit le lendemain ſa figure ordinaire, & ſon eſprit augmenta encore par ſon enjouement, lorſque Zémire lui confia que la belle Princeſſe l'avoit excédé d'ennui : Oui, diſoit-il, je ſerois charmé de la voir, pourvu qu'elle ne parlât point, & je conſentirois à vous regarder, pourvu que vous parlaſſiez toujours. Eh bien, reprit Bellanire, je ferai peindre la belle Princeſſe, & je vous donnerai ſon portrait ; vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai, & par ce moyen vous verrez la belle Princeſſe ſans l'entendre, & vous m'entendrez ſans me voir ; c'eſt, à ce que je crois, un bon marché pour tous les trois. Le projet fut exécuté. Le Prince regarda attentivement le portrait pendant la premiere converſation ; le lendemain, il partagea ſes regards entre le portrait & Bellanire ; une autre fois Bellanire les eut pour elle ; quelques jours après, Zémire ne ſe ſervit plus du portrait ; enfin, il le rendit à Bellanire ; c'étoit l'équivalent d'une déclaration. Ah ! qu'on eſt flattée d'être aimée quand on eſt laide !

Les entretiens de Bellanire éclairoient de plus en plus Zémire ſur ſes ridicules, & Bellanire faiſoit uſage de ſon eſprit, pour ſe corri-

ger de ceux qu'elle avoit eus lorfqu'elle étoit belle : mais il falloit, pour leur perfection, les expofer en perfpective, & animer ces mêmes défauts fous leurs yeux; c'eft ce qui leur arriva.

La Princeffe Aux paffades prit la réfolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le Tourbillon des Coquettes. Ce n'eft point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque Magicien, ou au char de quelque Fée: on y va fouvent de plain pied; c'eft y être arrivé que d'y vouloir aller. On met Bellanire de la partie, afin qu'on s'en moque; mais elle étoit laide, toutes les Coquettes devinrent fes amies : c'eft là qu'on voyoit les fêtes fans gaieté, les intrigues fans myftere, l'éclat fans plaifir, & le bonheur fans reconnoiffance. Les jours & les momens étoient enveloppés dans une viciffitude de riens qui emportoient l'efprit fans remplir le cœur. On ne fe préfervoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec foi-même; on ne fe garantiffoit d'un attachement, qu'en variant fouvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus diffipées que vives; elles avoient des Amans plus par air que par goût, & fe rendoient par complaifance, plus que par fenfibilité : voilà pourquoi elles cherchoient fans ceffe le plaifir, & ne le trouvoient

jamais. Les foibleſſes ſans paſſion ſont toujours ſans volupté. Leur jeuneſſe, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuſes & de ruptures humiliantes, de démarches haſardées, & d'imprudences ennuyeuſes, leur ménageoit, par le vide de réflexions, le paſſage inſenſible & honteux d'un printemps inutile à un automne indécent; elles n'avoient plus le même viſage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaiſir, parce qu'elles ne l'avoient pas connu; elles le manquoient, parce qu'elles l'effrayoient. L'eſprit, qui, comme des étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles; elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air ſi vieux que le badinage d'une vieille; que ſes mines deviennent des grimaces, ſes agrémens des ridicules, & qu'il faut prendre le parti de parler raiſon, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaiſſées, déſœuvrées, & raillées, la rivalité les avoit diviſées, & le dépit les avoit réunies; elles s'occupoient triſtement à médire entre elles; elles croyent ſe venger du plaiſir, en le cenſurant dans les autres; elles déchiroient les femmes qu'elles envioient, critiquoient les hommes qu'elles déſiroient, & concluoient par dire que, de leur temps, les uns étoient

plus galans, & les autres plus modeſtes. Telles étoient les femmes du Tourbillon des Coquettes. Les jeunes gens n'y réuſſiſſoient qu'à force de faux airs; on comptoit leurs bonnes fortunes, & non pas leurs agrémens : ils n'acquéroient une femme, qu'en en déshonorant dix autres : ils avoient de l'impudence au lieu de ſentimens, du libertinage au lieu d'eſprit, & de l'étourderie au lieu d'imagination ; & il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode. Ce Tourbillon étoit le Temple dont j'ai parlé au commencement de cette Hiſtoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau ſur les yeux.

On juge aiſément que Zémire ne conſerva pas long temps ſon crédit auprès de la Princeſſe Aux paſſades, qui étoit en pays de recrues. En effet, il fut bientôt quitté; il reçut ſa diſgrace avec douceur & avec affliction, ſe détermina à ne jamais revoir la Princeſſe, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme, vous décréditent plus qu'elle; on eſt plus puni que vengé, quand on ceſſe d'être honnête homme.

Elle fit tant de ſottiſes, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouſer, par convenance, un petit Prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, ſot, & glorieux, avoit le viſage long, le ventre gros, & les jambes

courtes; ſon viſage étoit l'image des hiſtoires qu'il contoit; ſes jambes étoient l'image de ſon eſprit, & ſon ventre le portrait de ſon amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la Princeſſe avec lui; je crois qu'elle s'y endormit. Bellanire aimoit Zémire de trop bonne foi, pour reſter long-temps dans le Tourbillon : quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur; la crainte, preſque certaine, de ne pas plaire, la fait réſiſter long-temps à ſa paſſion ; & lorſqu'elle n'en peut triompher, il faut que ſon amour ſoit plus fort que ſon amour-propre.

Bellanire retourna à la Cour de la Reine Inconſéquente, & Zémire qui l'aimoit plus qu'il ne croyoit, ne put pas s'empêcher de l'y accompagner : il ignoroit le rôle qu'il alloit y jouer, lorſque la Reine, en l'appercevant de loin, lui cria : Zémire, que dites-vous de la fortune de Bellanire? Vous m'avouerez qu'il n'y a point de créatures plus dégoûtantes; eh bien, elle trouve à ſe marier. A ſe marier, répliqua Zémire avec un air de ſurpriſe! Vous avez raiſon d'être étonné, reprit la Reine, la choſe eſt ſi ſinguliere, qu'elle me fait autant de plaiſir que ſi je devenois veuve; j'aime pourtant le Roi à la folie, mais je ne ſais que faire avec lui; au lieu que s'il mouroit, je le regret-

terois toute la journée, & cela fait paſſer le temps. Mais, Madame, dit Zémire, qui eſt-ce qui demande Bellanire en mariage ? C'eſt un petit Monſieur, répondit la Reine, qui nous fera mourir de rire ; il s'appelle Aphanor. Aphanor, s'écria Zémire ! Oui, Aphanor, repartit la Reine ; mais en vérité, tout vous ſurprend aujourd'hui; je ſais que c'eſt un beau nom ; il eſt vrai qu'il a l'air de l'avoir acheté ; ſa figure eſt tout au plus ignoble, c'eſt une inconſéquence qui me plaît beaucoup ; un nom ancien doit être bien étonné de ſe trouver porté par un homme nouveau. Cela reſſemble à un Valet de chambre qui fait l'impertinent avec l'habit de ſon Maître.

Madame, reprit Zémire d'un air embarraſſé, je connois un jeune homme qu'on nomme Aphanor ; celui-là me paroît aſſez aimable. Ce n'eſt donc pas le même, repartit la Reine ? L'Aphanor dont je parle eſt bien le petit Monſieur le plus plat que je connoiſſe ; il a l'eſprit vain, le cœur ſec, & les manieres gauches ; ſes ridicules n'ont point l'aiſance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il eſt dans le monde, à ce qu'il dit ; mais je crois que c'eſt une prétention : il n'a non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité ſur ſa tête, qu'il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait impoſa ſilence

à Zémire. Bellanire ſurvint. Voilà Madame la mariée, dit la Reine en la voyant. Madame, répondit Bellanire, je crois que c'eſt une mépriſe. En tout cas, répliqua la Reine, cela ſeroit bien capable d'en corriger ; mais qu'entendez-vous, je vous prie, par une mépriſe ? Madame, reprit la Princeſſe, c'eſt qu'on ma dit qu'il y a un Prince Aphanor qui doit en effet épouſer la fille d'un Inca, qui ſe nomme Bellanire. Je la connois, dit Zémire. Eh bien, interrompit la Reine, y a-t-il quelque reſſemblance de cette Bellanire-là à celle-ci ? Cela eſt impoſſible, il n'y a pas deux perſonnes au monde comme la nôtre. Si vous la connoiſſez, reprit Bellanire, vous devez me trouver bien affreuſe. Madame, repartit Zémire, je ne puis vous cacher qu'elle eſt mieux que vous de figure ; mais en revanche, vous êtes beaucoup plus aimable qu'elle. Je veux abſolument, dit la Reine, éclaircir cette aventure. Que l'on faſſe venir Aphanor. Zémire l'attendit avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il parut, & Zémire fut confondu par la vérité de la reſſemblance. Bellanire ne fut qu'affligée. Mon cher petit Prince, lui dit la Reine, je ſuis bien aiſe de vous avertir que vous vous êtes trompé ; la Bellanire que vous devez épouſer eſt jolie, à ce qu'on dit, & voici celle qui eſt à ma Cour. C'eſt préciſément

celle que je demande, répondit le faux Aphanor avec une voix traînante; je connois cette autre Bellanire dont vous faites mention; oh! parbleu, ce feroit une duperie d'avoir une auſſi belle femme; j'en veux une que je ne puiſſe jamais voir; cette Bellanire-ci eſt mon affaire. La Reine rit, Bellanire rougit, & le pauvre Zémire fut couvert de confuſion. Eſt-il poſſible, diſoit-il en lui-même, que j'aye été auſſi avantageux, auſſi ſot? je ne puis pas m'y méprendre, c'étoit-là ma façon de penſer, ma maniere de m'exprimer; j'étois glorieux, étourdi, indiſcret; c'eſt le moi d'autrefois que je retrouve en lui. La Reine lui dit tout bas: Zémire, eſt-ce là cet Aphanor que vous trouviez ſi aimable? Oui, Madame, répondit Zémire tout honteux. Eh bien, en vérité, reprit la Reine, vous avez de jolies connoiſſances. La converſation fut interrompue par le ſouper; il ne fut bientôt plus queſtion que des airs, que des prétentions & des travers du faux Aphanor; chaque jour donnoit lieu à des ſcenes nouvelles; les yeux étoient fixés ſur lui; tous les autres n'avoient en comparaiſon que des ridicules ſubalternes, on ne leur faiſoit pas l'honneur de s'en appercevoir. Ce que j'ai toujours déſiré, après avoir fait une ſottiſe, ce qui m'eſt arrivé ſouvent, c'eſt que quelqu'un

en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphanor; Bellanire en étoit flattée. Raſſurez-vous, lui diſoit-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'eſt qu'une ruſe; un petit-Maître veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour ſe mettre en réputation auprès de la Beauté; l'événement la démentit, car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage: Zémire la perdit de vue; mais il entendit la voix d'Aphanor, qui lui crioit: Zémire, je t'enleve Bellanire; ce n'eſt pas une conquête digne de toi, je te dédommage aſſez en te laiſſant celle qui eſt jolie.

Quoique Zémire ne fût pas un ſot, il en eut bien la mine, lorſqu'il vit qu'on lui enlevoit Bellanire ſans qu'il pût s'y oppoſer.

Voilà qui eſt beau, dit la Reine qui ſurvint, de laiſſer ainſi enlever ſes amies; cela vous fera beaucoup d'honneur dans le monde; & quand on ſaura cette hiſtoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, repartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaiſanteries ne ſont pas bonnes; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Bellanire. J'ai peur, répliqua la Reine, que vous n'en ayez beaucoup à faire. Voilà pourquoi je pars tout à l'heure, dit Zémire en

s'en allant. Il me ſemble qu'on peut ſe quitter plus poliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légérement; il auroit bien voulu diſpoſer de celui de Telmaïs. Telmaïs, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné? Telmaïs parut auſſi-tôt, mais il étoit à pied comme lui. Je ne t'abandonne point, dit Telmaïs, je viens te donner des conſeils. Eh! Monſieur, lui répondit Zémire, ce n'eſt pas là ce que je demande; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre, & vous venez à pied quand j'ai beſoin qu'on me mene: mais, continua-t-il, puiſque vous voulez me donner des avis, où me conſeillez-vous d'aller? Dans le Temple de l'Amour vrai, répliqua Telmaïs en diſparoiſſant. Me voilà bien plus avancé, dit Zémire, il y a dix ans que je cherche ce Temple ſans pouvoir le rencontrer; j'ai trouvé bien des Temples de l'Amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer ſans inquiétude, ſervir ſans aſſiduité, & quitter ſans chagrin. Il n'y a que ce Temple de l'Amour vrai dont tout le monde me parle, & que perſonne ne peut m'indiquer: il faut aſſurément que ce Dieu-là ſoit mal logé. En faiſant ce monologue ſur les Temples, il en apperçut un avec cette inſcrip-

tion : *Temple de l'Amour défendu* ; ce titre le piqua, il voulut y entrer ; il y vit un monde infini : il fut tout étonné de reconnoître ce Temple ; il aborda le Prêtre : Il me femble, lui dit-il que je fuis déjà venu ici, il n'y avoit perfonne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le Prêtre, ce Temple s'appeloit alors le Temple de l'Amour permis ; il fut d'abord très-fréquenté ; la Volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la Sympathie apportoit les offrandes ; il n'y avoit d'autres Prêtres que les Amans ; ils avoient la gloire des facrifices, & les victimes en partageoient le plaifir. Les Princes, les Rois, & les Dieux mêmes y venoient dépouillés du fafte de leurs titres, & de l'éclat de leur grandeur. De fimples bergers y étoient auffi élevés qu'eux ; mais, en récompenfe, ils étoient auffi heureux que de fimples bergers. Les efprits fe rapportoient, les goûts fe répondoient, les cœurs vrais & fenfibles donnoient & recevoient des chaînes en même temps ; la défaite & la victoire étoient également douces ; il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât fon vainqueur : la perfuafion étoit le prix de la fincérité ; le triomphe, le prix de la conftance ; & la confiance intime, le prix durable du triomphe.

Tel fut ce Temple dans fon origine ; mais

insensiblement la langueur s'y introduisit ; on étoit trop sûr d'être aimé, pour s'efforcer de plaire ; le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoissance remplacerent imperceptiblement les chaînes de l'Amour, les égards succéderent aux sentimens, on ne fut plus fidele que par vanité ; l'ennui survint, on se l'avoua ; on se sépara, & l'Amour permis resta seul dans son Temple. Il y seroit resté longtemps, sans un expédient auquel il eut recours ; il inventa un nouveau Dieu, qu'il nomma l'Hymen ; il fit un point d'honneur aux Humains d'y venir prendre des chaînes involontaires : l'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caracteres furent traités de chimeres. L'ambition, la richesse, la bizarrerie en formerent la convenance & les nœuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vu, de s'estimer avant de se connoître ; l'empire même fut partagé inégalement, & l'Esclave n'eut pas seulement le choix du Maître : dès-lors on vit paroître dans le monde deux crimes qui avoient l'air de deux vertus ; la haine pour un mari souvent très-haïssable, & l'amour pour un Amant souvent très-aimable. Vous

auriez peut-être cru par-là le Temple de l'Amour abſolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla ; on ne fit que changer l'inſcription : les femmes, par vengeance, y vinrent trouver leurs Amans ; les époux, par le même eſprit, y vinrent chercher des Maîtreſſes : on ſe trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna ſous les apparences du joug, la liberté devint entiere, & les chaînes parurent ſubſiſter ; en un mot, l'Hymen fut un Dieu qui ne ſervit qu'à faire valoir les revenus de l'Amour. Mon Révérend Pere, dit Zémire, voilà une hiſtoire fort ſavante ; vous ne reſſemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connoiſſent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations ; votre ſcience me fait eſpérer que vous pourrez me dire où eſt ſitué le Temple de l'Amour vrai. Le Temple de l'Amour vrai, répondit le Prêtre ? je ne connois pas cela, j'en crois le Miniſtre bien pauvre ; cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien, dit Zémire, puiſque vous ne connoiſſez pas ce Temple, je n'ai plus beſoin de reſter dans le vôtre. Vous y reviendrez peut-être lorſque vous aurez épouſé Bellanire. Et laquelle, reprit vivement Zémire ? Mais c'eſt celle qui eſt jolie, répliqua

le Prêtre. C'eſt préciſément celle que je ne veux point, repartit Zémire. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le Prêtre. Eh bien, répondit le Prince, vous vous y connoiſſez, vous jugez de moi par vous, les gens de votre état n'aiment que les jolies femmes ; mais moi, qui n'ai plus l'honneur d'être Prêtre, je vous avertis que c'eſt Bellanire la laide & la très-laide que j'aime & que je veux épouſer. Vous vous trompez, pourſuivit le Prêtre, vous épouſerez la belle. Voilà qui eſt admirable, s'écria le Prince, cet homme veut à toute force que j'aye une jolie femme ; apparemment qu'il veut venir chez moi : allez, mon pauvre Pere, continua-t il, j'en ſuis fâché pour vous, mais c'eſt la laide qui ſera ma femme. Zémire ſe trompoit ; car ce prétendu Prêtre étoit Telmaïs, qui ſavoit très-bien que Bellanire la laide & Bellanire la belle étoient la même choſe : mais il ne mit pas Zémire dans le ſecret ; auſſi fit-il bien du chemin, bien des réflexions triſtes & bien des rêves malheureux, avant que d'arriver dans un déſert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers ; il y rêva, y ſoupira, s'y ennuya, & s'y endormit. Tout cela eſt en regle ; mais il fut éveillé par une voix languiſſante & ſouterraine qui diſoit ces mots : Oh ! Ciel ! c'eſt aujourd'hui qu'il faut que j'épouſe

Aphanor, & que je renonce à Zémire! Eſt-ce une illuſion, s'écria Zémire? n'entends-je pas la voix de cette Bellanire que je cherche partout, & que je ne trouve que dans mon cœur. Quoi! lui répondit Bellanire, quoi! Zémire, c'eſt vous, & venez-vous être témoin de mon malheur? Fuyez promptement, vous ne pourrez triompher d'une Puiſſance ſupérieure, qui m'a enchaînée dans cette grotte, & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouſer Aphanor.

A ces mots, le faux Aphanor deſcendit dans un char à côté d'une Princeſſe qui étoit un chef-d'œuvre de beauté; la grotte s'ouvrit, &, malgré ſes chaînes & ſes larmes, Bellanire parut tout auſſi laide qu'à ſon ordinaire, & Zémire tout auſſi amoureux. Zémire, dit la Princeſſe inconnue, tu cherches par-tout le Temple de l'Amour vrai, & tu n'as trouvé que le Temple de l'Hymen; on ne peut guere s'égarer davantage : j'ai cependant des vûes ſur toi; je me flatte d'être plus belle que Bellanire; puiſque tu l'aimes, il faut que tu ayes une bien bonne ſanté; cela me touche, & je viens t'épouſer. Diſpenſez-m'en, je vous prie, répondit Zémire, vous y feriez trompée; j'ai bon viſage, mais malgré cela j'ai une ſanté bien délicate. Voilà pourquoi, dit Bellanire,

j'aurai la préférence; je ſuis une femme faite exprès pour ceux qui vivent de régime. Eh bien, j'y conſens, dit la Princeſſe, mais à une condition; je ſuis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts; ſi tu veux, par le moyen d'un Génie qui me protége, me céder ton eſprit, je te céderai ma figure, & tu épouſeras Zémire. Non, répliqua Bellanire, je n'y conſens point; & ſi Zémire m'aimoit mieux avec ta figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main. Il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette phiole m'en donne le pouvoir; mais je ſerois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle en s'adreſſant à Zémire, vous l'avez éprouvé, c'eſt moi qui étois la belle Bête. Eh! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuiſſance de le redevenir, je prends cette phiole, & je la briſe à mes pieds. La liqueur s'évapora auſſi-tôt, &, dans le même inſtant, Bellanire la laide parut ſous les traits de Bellanire la belle, Zémire ſous ceux d'Aphanor, & le faux Aphanor, qui étoit dans le char, ſous ceux de Telmaïs; & l'on reconnut la Sylphide dans la Princeſſe qui étoit venue avec lui. Eh bien, dit Telmaïs à Aphanor, je vous avois bien dit que vous épouſeriez Bellanire la belle, aujourd'hui. C'eſt donc vous, répondit

Aphanor,

nor, qui étiez le Prêtre de l'Amour défendu. Il eſt vrai, répliqua Telmaïs. Tout ce que je vous demande, repartit Aphanor, c'eſt de n'y pas mener Bellanire : mais, pourſuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaiſe plaiſanterie de nous avoir ôté nos figures, pour vous en revêtir. C'eſt à cette ſupercherie que Bellanire & vous, devez vos vertus; Aphanor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir, en vous les expoſant dans votre propre reſſemblance; & vous, Bellanire, vous n'auriez jamais ſongé à autre choſe; il falloit vous rendre laide, pour vous faire ſentir la néceſſité des vertus & des talens : maintenant vous la connoiſſez, vous êtes digne de la beauté, & vous en jouiſſez; n'oubliez jamais qu'elle n'eſt qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela eſt fort beau; dit Aphanor; je vois bien deux points de l'Oracle accomplis : je ne ſuis plus un ſot; & une Princeſſe abominablement laide, qui étoit Madame, eſt devenue auſſi belle que Bellanire; mais ce Temple de l'Amour vrai où le trouverons-nous? Ah! pouvez-vous le méconnoître, s'écria Telmaïs? le Temple de l'Amour vrai eſt par-tout où ſe trouvent deux Amans qui s'adorent ſincérement. Ce Dieu eſt plus attiré par l'eſpece que par la multitude

des hommages ; il ſe plaît dans la ſolitude ; les ſacrifices les moins ſolennels ſont les plus doux à ſes yeux : l'amour connu n'eſt qu'un titre, il n'y a que l'amour caché qui ſoit un bonheur ; tout vous inſpire ici le caractere de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes eſt le trône de l'Amour ; il en eſt le gage, il en eſt le lien ; cette forêt épaiſe n'eſt, pour ainſi dire, qu'amour, c'eſt l'Amour ſeul qui paroît l'avoir élevée, il y cache ſes miracles dans le ſein du myſtere, c'eſt ce myſtere qui l'a engagé à vous y appeler, à vous y attendre ; par-tout il vous cherche, il vous pourſuit ; il ſe préſente à vous, & il vous dit : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? venez à moi. Ah ! Aphanor ! continua Telmaïs, l'Amour vous environne de toutes parts, il vous appelle, il vous cherche, il pénetre votre ame ; & vous demandez encore où il eſt ? Aphanor & Bellanire ſe regarderent ; leurs yeux leur dirent que le Temple de l'Amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmaïs & la Silphide les unirent, & les ramenerent chez leurs Parens, qui furent très-étonnés & très-ſatisfaits de les voir amans, époux, aimables & honnêtes gens.

Fin d'Aphanor & Bellanire.

LES
BALS DE BOIS,
ET
LES FÊTES
ROULANTES.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR *l'Abbé* DE VOISENON, *pag.* 73 *de ses Anecdotes Littéraires, parle, à l'occasion de* VADÉ, *des* Etrennes de la Saint Jean, *des* Œufs de Paques, *des* Ecosseuses, *des* Bals de Bois, & *des* Fêtes Roulantes; *Ouvrages faits en société par le Chevalier d'Orléans, Grand Prieur, le Comte de Caylus, Moncrif, Crébillon fils, lui, &c. & formant plusieurs Recueils remplis d'esprit & de gaieté. Il loue sur-tout comme des modeles de bonne plaisanterie, la* Bataille des Chiens, *le* Ballet des dindons, *par le Grand Prieur, les* Mémoires du Président de Guillery, & *la* Chanson de la queue de mouton.

Quelque agréables que soient ces Ouvrages, j'ai hésité si j'insérerois dans cette nouvelle Edition des Contes de M. l'Abbé DE VOISENON, *ses* Bals de Bois & *ses*

Fêtes Roulantes, *que l'à propos & les circonstances rendoient, dans leur nouveauté, plus piquans qu'ils ne le paroîtront sans doute aujourd'hui. C'est une Critique gaie des fêtes que donna la Ville de Paris, à l'occasion du Mariage de feu Monseigneur le* DAUPHIN, *mêlée de descriptions & d'aventures comiques. Ces facéties n'ont jamais été imprimées. J'ai cru que les Recueils de ces Messieurs étant encore fort recherchés, on verroit avec plaisir ces deux Pieces qui y manquent, & qui en sont une suite nécessaire. Quoique l'Auteur y employe avec beaucoup d'esprit le langage des Halles, on est tenté de lui appliquer ce qu'il dit de* VADÉ. *» S'il n'a pas eu » l'honneur d'inventer le genre, il est cer» tain qu'il l'a enterré avec lui, & c'est » fort bien fait «.*





LES BALS DE BOIS.

LETTRE DE M. LE COMTE Z***, *A M. LE MARQUIS*, &c.

MONSIEUR, cher Ami, & Marquis, c'eſt pour vous dire que je ne vous regrette point ce port; quand vous ſeriez encore moins généreux qu'aſſurément vous ne l'êtes pas, vous verriez avec contentement le récit de nos joies & l'amuſement de nos plaiſirs. Je crois que vous êtes inſtruit de l'heureux mariage de notre incomparable DAUPHIN; ſi vous ne le ſavez, je vous l'apprends.

La bonne Ville de Paris a fait la magnifique; on peut aſſurer qu'elle a tout mis par écuelles, pour en témoigner ſon plaiſir; elle a donné

ſept grands bals *gratis*, qu'elle a fait bâtir par exprès pour ne ſervir qu'à ça ; c'étoit, comme qui diroit, de belles halles. Là, l'on a vu des violons, des lumieres comme en plein jour, & beaucoup de bonnes choſes à boire comme à manger ; à vous dire le vrai, c'eſt-là ce qu'on appelle des fêtes, & cela vaut bien mieux que des fuſées violentes ; ce n'eſt pas qu'il n'y en ait eu, peut-être même en plus grand nombre ; mais, ſauf votre reſpect, d'une autre nature : les Pariſiens ſont trop attachés au Roi, pour avoir manqué à ce qu'ils lui devoient dans une ſi belle rencontre. Vous ſavez que je ſuis aſſez bien faufilé, & que je vais beaucoup dans les compagnies ; je me ſuis fait un plaiſir, rapport à vous, Monſieur, cher Ami, & Marquis, de ramaſſer pluſieurs Hiſtoires qui ſont arrivées dans le nombre, & de vous les adreſſer. Il y en a par-ci, par-là, de vos amis, & qui vous regrettent ſouvent en trinquant le verre à la main, & la larme à la bouche. Sur ce, Monſieur, cher Ami, & Marquis, vous priant d'excuſer la liberté, je ſuis, & ſerai toute la vie, Votre, &c.



PREMIERE AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Porte Saint-Antoine.

NOTRE ami Guillaume l'Engelé, qui, comme on ſait, a une renommée, & qui pete plus haut que le cul, rapport qu'il rote ſouvent, ce qui faiſoit qu'il ne pouvoit pas aller au bal, ſans être pris pour lui à cette maniere de ſaubreſaut de ſon cœur, qu'on découvroit toujours au travers du maſque; mais auſſi avoit-il une drôle de femme, qui ſavoit bien ſon pain manger, pourquoi elle en prenoit de chez plus d'un Boulanger : arriva de tout ça qu'elle eut beaucoup d'enfans par le canal de ſes amis; car un Ancien a eu grande raiſon de dire, dans un de ſes beaux Livres, que pour avoir bien des enfans, il faut avoir bien des amis, & encore il faut en acquérir d'autres, quand ce vient l'âge de les pouſſer. Comme c'étoit une commere de la joie, vous imaginez bien qu'elle ne manqua pas la circonſtance des Bals de bois, pour y faire de nouvelles connoiſſances dans le beau Monde qui y affluoit; & comme elle avoit ouï dire dans le Cimetiere Saint-Jean, que ce feroient des bals

parés avec illumination, & qu'on étoit en deuil, elle mit ſa belle robe de ſerge noire, ſur laquelle elle avoit fait peindre, d'une maniere bien entendue, un grand nombre de lampions; car, pour ces occaſions, il faut donner un peu dans une magnificence qui puiſſe faire de l'honneur au goût de la porteuſe.

Monſieur Hurel, qui étoit la coqueluche du fauxbourg Saint-Marceau, & qui reconnoiſſoit les viſages, à ce qu'il prétendoit, à la marche des perſonnes, fut aſſez embarraſſé de reconnoître celui de Madame l'Engelé, parce qu'il ne l'avoit jamais vu marcher; mais comme marchand d'oignons ſe connoît en ciboules, & que par cette raiſon il avoit bien de la fineſſe pour ouvrir une connoiſſance, & qu'il étoit retors, il entama ainſi la converſation, ſans faire ſemblant de rien, comme pour tâter le terrein: » Madame, il y a bien du » temps que je ſuis mécontent de mon marchand de chandelles, ſi vous vouliez me » dire franchement votre nom, j'en prendrois » chez vous dès ce ſoir pour la ſemaine «. Madame l'Engelé, qui n'étoit pas femme à ſe laiſſer tondre, parce qu'elle ſe ſentoit bien de ce qu'elle étoit, lui fit voir bien vîte qu'elle avoit la réplique à la main, en lui donnant un ſoufflet comme par plaiſanterie. » Appre-

» nez, impudent, lui dit-elle fort ſec, à ne » point vous méprendre, & à ne pas désho- » norer une Sage-Femme, en la prenant pour » une vendeuſe de bougie graſſe «. Dans le moment qu'elle eut lâché ce mot de Sage-Femme, qui étoit dans cet endroit-là comme Mars en Carême, on entendit dans un coin du bal quelques plaintes, qui diſoient : Ah! bon Dieu ! je vais accoucher; que dira ma pauvre mere? Et tout auſſi-tôt d'ouïr les ſalutations du nouveau venu, qui diſoit à ſa façon bonjour à la compagnie.

Madame l'Engelé, qui croyoit bien que c'étoit queuque Marquiſe qui étoit venue là pour mettre bas ſon enfant, comme elle l'avoit fait ſans que ſon mari en eût connoiſſance, ſe dépêcha bien promptement d'aller manigancer çà, & de prouver ainſi à M. Hurel qu'elle ne vendoit pas des chandelles. Mais, eſt-ce que ne vela pas qu'au lieu d'une Marquiſe, elle reconnoît, je ne ſais comment, que c'étoit ſa fille Louiſon qui étoit comme çà en travail? Çà lui donna d'abord bonne opinion de ſa façon de ſe déguiſer, parce que comme elle n'étoit pas mariée, il étoit drôle de faire croire à un Public, en accouchant, qu'elle étoit femme : mais comme Madame l'Engelé ſavoit bien reprendre ſes enfans à propos, elle crut,

après quelques paroles de plaiſanterie, qu'elle étoit dans l'obligation de demander à ſa fille pourquoi elle faiſoit ça. Dame, à ce coup, Louiſon, qui ne ſe déferroit pas ſi facilement que la cavalle de notre Curé, lui dit bel & bien, qu'elle gardoit toujours le plaiſir pour le dernier, & qu'elle avoit mieux aimé accoucher devant, pour ſe marier par après, que de ſe marier d'abord, pour accoucher par enſuite. Madame ſa mere, ſentant bien dans le fond d'elle-même qu'il n'y a pas trop de réponſe à ça, lui demanda, par maniere de converſation, de quelles œuvres elle étoit devenue dans ce bel état-là. Mais ça lui fit bien de la honte, quand Louiſon répondit tout net, que c'étoit de Jacquet, le porteur d'eau. » De » Jacquet, cria Madame l'Engelé! d'un porteur » d'eau! ah! quelle déſalliance pour une femme » comme moi! Eh! ma mere, dit la ſouf» frante, en vérité de Dieu, ce n'eſt pas ma » faute; il me déclara qu'il vouloit que nous » fuſſions auſſi amis que ſes deux ſciaux, & » puis je ne ſais pas de quelle tournure il s'y » prit; mais ſi j'avois ſu ce qu'il faiſoit, voyez » donc, eſt-ce que je l'aurois ſouffert? à pré» ſent que j'ai quelque doutance de ſes ma» nœuvres, qu'il y revienne, il verra.

» Hélas! la pauvre innocente, dit Madame

» l'Engelé, je vois bien que ce n'eſt pas de ſa
» faute, j'y aurois été priſe tout comme elle;
» & ça ne ſeroit pas arrivé ſi je lui avois donné
» plus de connoiſſance des manieres du monde «.
Et là-deſſus on emporte Louiſon : mais comme Madame l'Engelé avoit voulu faire contre fortune bon cœur, elle tomba tout auſſi-tôt éblouie ſur le ventre, pour ne pas dire ſur le nez, ſans avoir de connoiſſance, &, ſauf votre reſpect, ſes cotillons ſe leverent, de façon qu'on vit ſon derriere, ſur lequel elle avoit oublié de mettre un maſque. On auroit été bien embarraſſé de ſavoir qui c'étoit-là, ſi Monſieur l'Engelé, qui ſe doutoit bien, en homme d'eſprit, qu'à ce bal-là il y auroit d'autres roteurs que lui, n'eût pas cru qu'il pouvoit y aller ſans ſe commettre, avec trois de ſes amis, qui, appercevant la phyſionomie de Madame, la reconnurent du premier coup, & dirent tous les trois, comme par inſpiration, à Monſieur l'Engelé :
» Parle donc, compere, m'eſt avis que ce der-
» riere-là, c'eſt de ta femme. A quoi voyez-
» vous ça, répondit bien fiérement Monſieur
» l'Engelé? Pardi, dirent les autres, c'eſt qu'elle
» l'a comme du chagrin; & quand on l'inter-
» roge ſur la cauſe de ça, elle dit que c'eſt le
» chagrin que tu lui donnes qui ſe jette là. Oh
» bien, reprit Monſieur l'Engelé, elle a peur

» apparemment de me faire de la peine en me
» le découvrant; car dès qu'elle eſt avec moi,
» elle ſe couche ſur le derriere : oh! pour ça,
» il faut convenir que c'eſt une brave femme «.

Vous croyez bien qu'on ne la laiſſa pas là, parce qu'elle ſe feroit enrhumée; on la rapporta chez elle; on la fit revenir; & encore, quant à préſent, elle accouche les femmes & les filles, comme ſi de rien n'étoit.



DEUXIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Barriere de Séve.

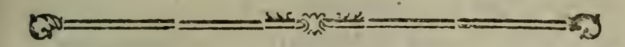
Dans une des belles réjouiſſances qui ſe trouva dans la rue de Seve, nous allâmes, comme de raiſon, pour en avoir notre part ; ma tante Guichard étoit avec nous ; Monſieur Bertrand le Clincailler, qui fait le coin, lui donnoit la main ; la couſine Perrotin étoit menée par le jeune Grand-Jean, & cadet Paulmé me donnoit le bras. Aſſurément, l'on peut dire que nous étions la plus belle compagnie du bal, & que nous aurions été remarqués, quand bien même il y auroit eu d'autre monde qu'il n'y avoit pas. Après avoir danſé la Vigoureuſe (*) avec un Sultan qui avoit un maſque de papier, il me propoſa d'aller nous rafraîchir ; j'y conſentis, & nous attrapâmes une bonne bouteille de vin, que notre ami du pied de biche ne nous auroit pas donnée pour quinze. Nous eûmes encore un plût à Dieu & une moitié de poularde fine, dont il me donna fort honnê-

(*) On n'a jamais pu retrouver cette Danſe, apparemment qu'elle eſt ancienne, ou que c'eſt une faute d'impreſſion.

tement une aile & le fondement; enſuite il tira de ſa poche une taſſe d'argent; il l'eſſuya avec ſon mouchoir, me ſervit à boire, de façon que nous prîmes du rafraîchiſſement fort à notre aiſe. Nous étions placés, comme je vous l'ai dit, s'il m'en ſouvient, auprès de la buvette; & le Sultan, qui ne perdoit pas un coup de dent, eut encore le bonheur d'attraper un grand & beau gigot de mouton froid; enſuite il me propoſa de faire avec moi le tour du bal. J'y conſentis, ſans penſer à ce qu'il avoit fait du gigot, car pour moi, j'en avois ma ſuffiſance; je croyois peut-être qu'il en avoit fait un préſent à quelque Demoiſelle qu'il avoit trouvée, de ſa connoiſſance. Nous marchions dans la foule; mais je voyois que tout le monde rioit en nous voyant paſſer, & que l'on ſe pouſſoit pour nous regarder : quoiqu'aſſurément, dans un bal, tout ſoit de carême-prenant, il y a de certaines riſées qu'une honnête fille n'aime pas à être l'occaſion; mais, après avoir vu long-temps que je ne voyois rien, je m'apperçus que le Sultan ne marchoit pas comme il avoit danſé, & qu'il tortilloit du cul un tant ſoit peu bien fort. Je le lui témoignai en me retournant vis-à-vis; mais comme le manche fait ordinairement reconnoître le gigot, je vis qu'il l'avoit placé entre ſes jambes,

&

& que le manche ſortoit. Il faut convenir qu'il y a des gens qui ſavent bien peu leur monde, & ſoutenir leur déguiſement; car je ne crois pas que ce ſoient-là des manieres de Sultan.



TROISIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal du Carrouſel.

NOTRE bon ami M. Jean Pain-Mollet, qui a pris le nom de ſa rue, comme on voit M. Champagne porter celui de ſa ville, avoit toujours comme ça de drôles d'imaginations. On diroit qu'il jette l'argent par les fenêtres; & l'on ſe trompe bien lourdement, comme dit cet autre; car tous nos bons garçons de la Grange-bateliere furent bien confondus l'année derniere, quand ils lui virent acheter deux ſous & demi ou ſix blancs, à la Foire Saint Clair, un maſque de pain d'épice, au lieu de prendre, comme eux, quelque ſifflet ou trompette, qui eſt un meuble d'amuſement, comme on peut voir quelquefois tous les ans à la Foire Saint Ovide: mais Jean Pain-Mollet, qui voyoit plus loin que ſon nez, avoit deſſein de plaire, avec ce maſque-là, à Mademoiſelle Jacqueline d'Oſier, dont il avoit preſſentiment qu'il pou-

voit faire ſon chemin à un bal qu'elle avoit dit qu'on lui donnoit le jour de Sainte Petronille, ſa fête; car elle avoit pris ce nom-là auſſi, comme on voit quelquefois d'aucunes perſonnes qui prennent des noms de baptême quand ils ont fait fortune; ce qui eſt une grande marque de bonté & d'attention de leur part. On me demandera, à ce que je m'attends de la part de queuque Critique, quel chemin Monſieur Jean Pain-Mollet comptoit faire auprès de Jacqueline d'Oſier; je pourrois répondre fort naturellement à ça, qu'il prétendoit faire la route de coutume; mais ça n'apprendroit pas au Public une aventure crouſtilleuſe, qu'il eſt à propos qu'il apprenne, à condition qu'il n'en dira rien : c'eſt que Mademoiſelle d'Oſier avoit de ſa nature le teint de la peau un peu beaucoup couleur de pain d'épice; & comme notre ami Jean Pain-Mollet avoit entendu dire dans le monde, en courant les rues, que le ſexe ſe trouve toujours content de ſon viſage, il avoit eu dans l'imagination de ſon eſprit, qu'en mettant ſur le ſien un maſque de même uniforme qu'étoit Mademoiſelle Jacqueline, ça faiſoit une galanterie qui devoit naturellement lui faire du plaiſir à elle. Ça fit qu'il l'aborda dans un des Bals avec ſon déguiſement, & lui parla de cette maniere : » Mademoiſelle, comme

» vous avez l'esprit bien chargé, vous avez
» vu sans doute dans vos lectures d'histoires,
» car vous ne lisez pas de livres de Romans,
» qu'autrefois Messieurs les Chevaliers por-
» toient comme qui diroit des livrées de leurs
» Maîtresses : oh, comme vous n'avez jamais
» eu de Laquais, ou, pour mieux dire, de
» Garçons, & que vous n'avez point encore eu
» assez de confidence en ma discrétion pour
» me communiquer queulle couleur étoit le
» plus à votre goût, je me suis douté à part
» moi que c'étoit-là celle de votre agréable
» visage, & tout d'abord j'ai voulu porter la
» livrée du vôtre, en me présentant à vos re-
» gards avec ce masque de pain d'épice «.
Mademoiselle Jacqueline d'Osier démontra à ce coup qu'elle avoit bien de la modestie ; car, au lieu d'être bien enflée de cette louange-là, pour punir Monsieur son Amoureux d'avoir osé publier son éloge, elle lui donna un bon soufflet, qui auroit sûrement mis le masque en compote, s'il avoit été aussi bien de croquet comme il étoit de pain d'épice. Naturellement, Jean Pain-Mollet, qui avoit appris la latinité, parce qu'il avoit été deux ans répondeur de Messes aux Quinze-Vingts, plaça ce passage d'une Ode d'Horace, comme s'il avoit été de l'Académie : *Et turpiter atrum desinit in piscem*

mulier formosa superne. » Gageons, dit Made-
» moiselle Jacqueline en riant, que ce sont-là
» des sottises. Mademoiselle, répondit Mon-
» sieur Jean Pain-Mollet, il y a sottises & sot-
» tises; celles-là disent qu'une femme qui est
» belle par le nez, révérence parler, n'est
» pas de même si agréable par tous les bouts «;
& là-dessus s'en alla, après avoir donné ainsi son paquet à Mademoiselle d'Osier, qui n'en fut pas moins pour sa couleur de pain d'épice. Je m'attends bien que mon Lecteur est inquiet de ce que deviendra le masque; car, puisqu'il n'a pas été cassé par le soufflet, il faut qu'il soit en son entier; &, s'il est entier, il faut savoir queu charge il va avoir auprès de M. Jean Pain-Mollet. Il va rester dans le tiroir de sa salle, parce que Monsieur Jean Pain-Mollet, qui savoit, par le cocher d'un pot-de-chambre de ses amis, qu'on devoit marier Madame la Dauphine un an après avec le fils du Roi, se douta bien qu'il y auroit bien une petite fête à cette occasion, qui pourroit bien en être une de faire reparoître le masque de pain d'épice. Il ne se trompa pas, car il s'en couvrit le visage au Bal de bois du Carrousel; mais il arriva que Mademoiselle d'Osier, qui avoit fait un enfant à quatorze ans, pour s'accoutumer au mariage, dit à son fils, qui en avoit déjà douze, de ve-

nir avec elle au Bal du Carrouſel, & de prier une penſion du Faubourg St. Antoine de venir avec elle. Ne velà-t-il pas qu'elle reconnut le viſage de Monſieur Jean Pain-Mollet, en appercevant ſon maſque, & qu'elle lâche après ſes trouſſes toute la penſion, en diſant : Ce Monſieur-là a un viſage ſucré. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait, on ſauta après le nez de Monſieur Jean Pain-Mollet, qu'on trouva être un bon manger, & les yeux de même, & les joues encore mieux, parce qu'elles étoient plus charnues ; & quand le maſque fut mangé, & que la penſion vit un autre viſage deſſous, elle crut qu'il étoit encore ſucré, & le mordit ; ce qui fut cauſe que Monſieur Jean Pain-Mollet ſe ſauva, après avoir perdu queuque morceau d'oreilles, & autres lieux ; ce qui fait bien voir que c'eſt un grand malheur quand on ne ſait pas faire les plaiſanteries qui conviennent aux perſonnes.



QUATRIEME AVENTURE,

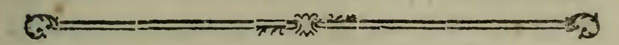
Arrivée au Bal de l'Eſtrapade.

COMMERE, j'ai vu des maſcarades où l'on ne connoiſſoit rien, mais rien du tout, & qu'un Sorcier n'auroit pas devinées : vous avez tout perdu, ma Commere, de ne pas venir voir ça; falloit laiſſer gronder votre homme, on n'a pas du bon temps tous les jours : il étoit malade, dites-vous, vous n'en pouviez donc rien faire, & le lendemain vous l'auriez tout ragaillardi par les beaux contes & les belles hiſtoires que vous auriez à préſent à l'y faire. Pour ça, ma Commere, j'en ai pour ma vie, moi, à conter & conteras-tu. Y en avoit un, entre autres, qui n'étoit pas grand; non, ma foi de Dieu, il n'étoit pas plus haut que la petite Manon à la Commere Poirée; je ne puis m'empêcher de rire de ſa drôle de figure; c'eſt un facétieux corps, il faut l'y donner ça : il avoit deux maſques ſens devant derriere; par ainſi, on ne ſavoit bonnement quand il avançoit ou quand il reculoit : il avoit un eſcofion de Demoiſelle; & j'aurois juré, de queuque côté que je m'y priſſe, que c'étoit une petite fille qui étoit lo-

gée à la veuve J'en tenons. Ce qui me chiffonnoit malheur, eſt que, devant comme derriere, elle paroiſſoit avoir la même charge. Vous ſentez bien, Commere, que ce n'étoit pas naturel; auſſi je ne ſavois bonnement qu'en penſer, & je ne pouvois ceſſer de la déviſager, tantôt par ici, tantôt par ilà; tantôt croyant que c'étoit le bon côté, tantôt que ce ne l'étoit pas. J'en étois là; vela-t-il pas qu'on lui marche ſur le pied! elle de crier un gros mot, tout à droit, d'une petite voix; moi, de dire auſſi-tôt, bonne Vierge, prenez garde à ſon fruit. Tout le monde qui étoit là ſe preſſe & lui fait place; l'un lui va querir du vin, l'autre du rogome & de ſtaffaire de toutes les couleurs & de toutes les façons: il vous prend tout ça, ma Commere, comme je ferois me portant bien. Il eſt vrai, faut tout dire, qu'il ne buvoit jamais que d'un côté, car je le regardois fixement. Tandis que nous la tenions dans nos bras pour la réconfronter, qu'en arriva-t-il? le diable de maſque ne s'étoit-il pas ſaoulé bel & bien, ma Commere? Ce n'eſt pas tout; velà-t-il pas le vin qui vous l'y porte à la tête, la velà qui ſe trouve mal, & qui ne connoît plus rien; enfin finale, ſi ſaoule qu'elle ne pouvoit dire pain: de tout ça, ma Commere, je ne m'en

doutois pas plus que vous ; je la croyois en travail pour ſe délivrer. Ah ! ſi j'avois ſu ce qui en étoit, ça ne ſe ſeroit pas paſſé comme ça : mais n'importe ; nous la couchons ſur un banc, nous la confortons, nous la retournons, nous la tâtons, & nous trouvons toujours la groſſeſſe de deux côtés, nous ne ſavons par quel bout nous y prendre à l'égard de ſes deux chiens de viſages, vous entendez bien. Mais veci le bon ; vous ne devineriez jamais, ma Commere, ce que c'étoit que ça. Nous y ſerions encore, entendez-vous, ſi je ne l'avois deviné en touchant ; car, à la parfin, je lui ôtai tous ces maſques de par-tout, & je vis que c'étoit un vieux vilain boſſu du devant comme du derriere, qui s'étoit fagotté en Demoiſelle, que j'aurois juré qui étoit groſſe comme je ne l'étois pas. Ah ! dame, voyant ça à n'en pouvoir douter, je ne fus ni ſotte ni étourdie, mais je me trouvai penaude, & ſi honteuſe de l'avoir pris pour un autre, que nous l'emportâmes par les pieds & par la tête, la groſſe Jacqueline & moi, & que nous le portâmes à la porte du Bal, & fort proprement, comme il le méritoit, nous le mîmes fort bien comme ça dans un gros tas de boue, où nous le couchâmes tout brandi, ſi bel & ſi bien, qu'il y étoit encore, j'en jure,

le lendemain au matin, qu'une belle Madame de condition, que l'on dit être de qualité, l'eſt venu chercher pour l'épouſer demain.



CINQUIEME AVENTURE.

Accident arrivé dans un des Bals.

Billet de Jean Brûlé, dit *Babine*, trouvé par une Compagnie avec qui il devoit aller à un des Bals de bois, qui ne le reçut point; mais bien une autre inconnue qui l'a trouvé par haſard par terre.

BILLET.

M . . .

» Je ſuis bien fâché de ne pouvoir aller au » Bal de bois avec vous; mon ami le Duc, » Traiteur de la rue Auz-ou, ſort de chez moi; » le Maréchal des Mouſquetaires m'attend; » je vais dîner chez le Suiſſe du Luxembourg: » il faut que j'écrive au marchand d'andouilles » de Châlons; & je ne puis me diſpenſer de » me faire décroter «.

On avertit que l'on rendra ce billet à ceux

à qui il peut appartenir, quoiqu'il ſoit un peu défiguré ; la raiſon, c'eſt que l'on a beaucoup marché deſſus : mais on a cru devoir rapporter cet accident, pour faire voir comme quoi les lettres ſe trouvent perdues quand elles ne ſont pas rendues à leur adreſſe, ou autrement, & comme elles reviennent lorſqu'on n'y ſonge plus du tout, quand on les retrouve ; ce qui fait bien voir à la jeuneſſe, que le ſtyle de l'écriture eſt bien dangereux.



SIXIEME AVENTURE.

IL n'étoit pas bien difficile de ſavoir qu'on ſeroit ſûr que le plaiſir des réjouiſſances pour le mariage de Monſeigneur le Dauphin, ſeroit la cauſe de beaucoup d'aventures ſecretes dont on feroit part au Public. En voici donc une qu'on ſait aſſurément de bon lieu.

Un Procureur de Paris, nommé M. le Pinſon, qui le porte auſſi haut qu'un Conſeiller de province, n'étant pas obligé de travailler pour cela, en faiſoit autant faire par ſes Clercs. Sa femme, qu'on nommoit auſſi Madame Pinſon, étoit ſur le pied d'une Dame de condition; & ce qui prouve qu'elle hantoit des gens de Cour, c'eſt qu'on voyoit même des Pages aller chez elle. Elle avoit donc une honnête liberté, & faiſoit tout ce qu'elle vouloit. C'eſt pourquoi, ayant entendu dire qu'il y avoit beaucoup de gens d'épée aux Bals de bois, c'eſt-à-dire dans les belles ſalles magnifiques que Monſieur le Prévôt des Marchands a fait faire pour faire rire le peuple. Ce n'eſt aſſurément pas par flatterie ce que j'en dis, & ce n'eſt pas pour à l'égard de moi; car je ſuis un homme d'une certaine façon, qui ai le moyen d'aller toujours

dîner chez mes amis, & que je n'ai fait collation au Bal que parce que je vis avec tout le monde. Si bien donc qu'après qu'on eut ordonné que toutes les boutiques feroient fermées, & qu'il n'y avoit rien d'ouvert qu'à la joie, il falloit voir comme tout le monde couroit au Bal dès le matin; mais le foir, quand les violons commencerent à jouer, on ne voyoit que des gens qui buvoient & mangeoient à la fanté du Roi; de forte que, comme dit un Bel-efprit, tout le monde étoit faoul de vin, & ivre de plaifir. Ce qu'il y avoit encore de plus admirable, c'étoit le bel ordre qui s'y obfervoit. Ceux qui ne pouvoient plus danfer, rapport qu'ils étoient las d'avoir bu, on les rangeoit à couvert dans les falles ou dans les rues; & il étoit même défendu de danfer fur eux; ainfi tout le monde a fini le matin par coucher chez foi ou ailleurs. Pour en revenir donc à Madame Pinfon, elle fe déguifa en Cavalier, ce qui lui attira beaucoup de galanteries de la part des perfonnes qui fe connoiffoient en Beautés : mais, lorfqu'elle y fongeoit le moins, des Raccoleurs la prirent fous le bras, & voulurent l'emmener. Les cris qu'elle fit furent entendus de fon mari, qui étoit venu au Bal de fon côté, déguifé en Amazone : mais comme il avoit oublié de fe faire la barbe, on

le prit pour un imposteur, & on le bourra. Madame Pinson, voyant maltraiter son mari qui venoit la secourir, soutenoit qu'elle étoit sa femme. Les Raccoleurs, pour s'en éclaircir, l'emmenerent dans un cabaret voisin, où elle leur fit voir qu'elle ne mentoit pas ; ce qui fit que son mari fut reconnu pour honnête homme, & en sortit à son honneur.



SEPTIEME AVENTURE

D'un Prince & d'une Princesse, arrivée à un des Bals de la Place Vendôme.

CE Prince & cette Princesse-là étoient pourtant mon Cousin & ma Cousine, tel qu'ou me voyez; ils s'appeloient, de leur nom naturel, Monsieur & Madame Miche-en-bled, qui s'aimoient bien, & se battoient toujours; mais de leur nom de déguisement, il n'en étoit pas de même. Un Chasse-marée m'a conté hier à St. Denis, en buvant à l'Arbalête, que mon Cousin & ma Cousine se lassant de coucher dans le même lit, où ils se mordoient toujours, sans que cela aboutît à rien qu'au plaisir de se mordre, ils avoient résolu de se sauver en beau catimini, & d'aller au Bal de bois de la Place Dauphine, qui étoit le plus beau de tous, comme étant le plus voisin du cheval de Bronze. La Cousine eut d'abord la premiere volonté d'emprunter l'habit d'un garçon Apothicaire de ses amis, qui avoit fait partie tout seul d'y venir pour s'y masquer; mais elle fit réflexion que des Embaucheurs pourroient bien la jeter dans un four, &, comme on dit dans le peuple,

l'obliger de s'enrôler à force de lui ficher le tapin : cela fit qu'elle quitta cette imagination, & qu'elle aima mieux se déguiser en Princesse ; elle en trouva les facilités par le moyen de ses amis du quartier, comme la voisine Madame de Lorme ; car c'est une Madame, puisqu'elle est Sage-Femme reçue à St. Côme, qui lui prêta sa robe de damas, couleur de feuille morte ; la veuve de l'Etoile, qui lui donna, en pleurant, les bas blancs de feu son mari, Sergent aux Gardes ; & le Compere Guillemet, qui lui fit présent, pour une heure, en riant, de la coiffure de sa défunte femme, qui étoit Revendeuse à la toilette.

Le Cousin Miche-en-bled, de son côté, qui trouvoit ses projets tout d'abord, & qui étoit aussi long à les exécuter que s'il les avoit trouvés bien tard, se détermina à se déguiser en Prince ; &, pour y réussir, il trouva le moyen, par ses connoissances, d'emprunter l'habit d'un Page.

Les voilà tous deux, sans faire semblant de rien, tout au beau milieu du Bal : nous allons voir ce qui va leur en arriver, & comme quoi ils eurent chacun un pied de nez ; car le Cousin Miche-en-bled, qui avoit de la présence d'esprit le lendemain de la veille, & la Cousine, qui avoit de la sagesse une heure après qu'un homme l'avoit quittée, se trouverent là comme

de cire, ſans ſe reconnoître, quoiqu'ils ſe doutaſſant bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous : cependant l'anguille ſe mit ſous roche comme d'elle-même ; car Monſieur Miche-en-bled, qui, en voyant Madame Miche-en-bled vêtue à la Princeſſe, ſoupçonna bien vîte que c'étoit une bonne Bourgeoiſe, l'aborda avec honnêteté & civilité, & lui offrit, comme par maniere de converſation, une ſauciſſe qu'il portoit toujours ; car il diſoit fort joliment, que les ſauciſſes ſont comme les olives, bonnes quand elles ſont pochetées. Madame Miche-en-bled jugea bien, par ces belles magnieres-là, que c'étoit queuque gros Seigneur, puiſqu'il avoit une ſauciſſe pour repréſenter en public, & répliqua, avec un grand ſavoir-vivre, que puiſqu'il le vouloit abſolument, elle en mangeroit le petit bout ; ce qui fit qu'on la tira. Elle crut devoir demander, comme par maniere d'éloge, quel étoit ſon Chaircuitier ; mais il répondit, pour la dépaïſer, qu'il apportoit la ſauciſſe des Pays Etrangers, & là-deſſus prit occaſion de lui apprendre qu'il étoit Prince, & de plus Gentilhomme, & que ſon pere avoit une charge de Secrétaire du Roi. Là-deſſus la Couſine Miche-en-bled lui fit bien de petites avances d'amitié, ce qui lui fit d'abord ſoupçonner que ce pourroit bien être ſa femme ;
car

car il connoiſſoit de quel bois elle ſe chauffoit; & il n'y avoit pas juſqu'à ſon frere l'habillé de noir, qui n'en fît des gorges chaudes : de fil en aiguille, elle ſe mit auſſi à deviſer ſur ſon état de Prince; la converſation s'échauffa, & Madame Miche-en-bled encore davantage, de façon que petit à petit le Prince Miche-en-bled en étoit bientôt venu à ſes fins, parce qu'il l'avoit tirée à l'écart après avoir bu bouteille; & la Princeſſe lui avoit, à force de ſe faire prier, déclaré qu'elle en étoit amoureuſe, parce qu'il étoit un homme de qualité. Mais il prit un ſcrupule au Couſin; il crut qu'un brave Gentilhomme, quand il ſe faiſoit Prince, ne devoit pas avoir de familiarité avec une femme, ſans ſavoir ſon nom auparavant; & il lui demanda le ſien. Elle dit qu'elle étoit Princeſſe d'un autre pays que la France : mais comme elle n'en étoit jamais ſortie que pour aller à Marſeille, & qu'elle étoit comme qui diroit un peu priſe de vin, elle dit qu'on la nommoit la Princeſſe Très-volontiers. Auſſi-tôt le Couſin Miche-en-bled lui arracha poliment ſon maſque de deſſus ſon nez; il ôta auſſi le ſien; & après avoir donné deux ſoufflets à ſa femme, il la ramena, & la conduiſit deux bouts de chemin, en lui donnant des coups de pied au cul. On ne ſera pas étonné qu'il la reconnût au nom

de la Princesse Très-volontiers, parce que c'étoit le nom qu'on lui donnoit quand elle étoit fille, & dont la mémoire de son mari eut souvenance mal à propos. C'est pour vous dire que tout le monde ne sait pas se déguiser, & que le pot s'enfuit toujours par quelque endroit.



HUITIEME AVENTURE
DU BAL DE LA PLACE VENDÔME.

Lettre d'un Cousin, à son Cousin qui étoit en Province.

MONSIEUR & honoré Cousin, ces lignes sont pour vous faire part des plaisirs que vous m'avez demandés, passés dans Paris à l'occasion présente. Figurez-vous, quand je dirois plus de vingt fois ce qui s'est passé aux noces de notre chere Tante Jeanne Touasse, dans la maison de Monsieur le Receveur des Tailles, qui n'y étoit pas; & si pourtant nous avions enjolivé le grand hangard, que tout le monde en étoit étonné. Malgré cela, cela n'approche pas de cent piques de ceux d'ici. Il y en eut sept faits avec du bois & de la toile peinte exprès, sous la figure de Bacchus, de l'Hiver, de treillages, de pierre, & autres figures qui représentoient toute autre chose, dont je ne vous ferai pas un trop grand détail; il suffit que tout le monde dansoit dedans, & on y étoit servi en toutes sortes de rafraîchissemens, de dindons, de mouton cuit, avec du vin rouge tant qu'on en vouloit; ce qui fut si magnifique, qu'on n'enten-

doit preſque pas les violons, tant on y rioit. Tout cela, ſans compter un autre grand bal fermé, pour les perſonnes de la derniere conſidération, qui avoient le moyen d'être propres, & où il y avoit beaucoup d'autres choſes à manger, ſoit en pâtés, jambons & friandiſes, qui a ſatisfait tous ceux qui en ſont ſortis.

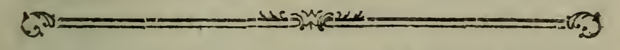
Mais on voit ſouvent arriver dans le public, des choſes particulieres. Voici ce qui eſt arrivé dans l'allée d'à côté de chez nous, qui eſt vrai comme vous êtes mon Couſin : c'eſt un nommé Jacques Beaurein, garçon Braſſeur, qui dit des drôleries depuis le matin juſqu'au ſoir, d'où vient que les filles du Fauxbourg St. Marceau l'ont appelé le garçon embraſſeur, étant fort facétieux de ſa nature. Il eſt venu à épouſer une apprentiſſe Couturiere, qu'il n'y a rien à redire contre elle qu'une tache de vin ſur l'œil gauche, qu'on ne voyoit pas du tout en la regardant de l'autre côté. Il a voulu faire le mariage le jour des réjouiſſances, parce qu'il diſoit que cela ſerviroit à ſes noces, tout comme ſi c'étoit lui qui avoit payé ; mais on voyoit bien que c'étoit une plaiſanterie à l'ordinaire.

Le mariage s'étant fait, il propoſa à la Mariée de la mener au bal de l'Eſtrapade, qui s'en excuſa ſur je ne ſais quoi qui lui faiſoit mal. Quant à lui, il paſſa la journée à ſe faire un

déguiſement en Diable, pour faire enrager toutes ſes connoiſſances; car, quoiqu'il y en ait d'aucuns qui l'ayent blâmé de ce déguiſement, qui peut, par haſard, porter malheur, on peut dire qu'il y a bien de l'eſprit à avoir l'idée de cette imagination. Si vous l'aviez vu, mon cher Couſin, c'étoit à faire peur; il avoit mis une veſte noire, où il avoit attaché je ne ſais combien de coquilles d'huîtres; il avoit paſſé ſes jambes dans les manches de ſa redingotte rouge; il s'étoit fait des mouſtaches noires comme un Suiſſe; il avoit caché ſon nez avec une groſſe écréviſſe cuite; ſa perruque étoit de plumes de dindons; il avoit paſſé à ſon cou la chaîne d'un tourne-broche, & s'étoit fait une queue avec la crémaillere: enfin, on ne peut pas ſe mettre mieux, & faut avouer qu'il fait de ſes doigts tout ce qu'il veut. Il partit de bonne heure, & laiſſa la Mariée, qui gégnoit, comme je vous diſois tantôt; pour lui, il alla dans tous les baux, mangeant & buvant comme tous les diables, & faiſant *hou hou* à tout le monde, comme ils font pour l'ordinaire, ce qui divertiſſoit beaucoup de gens. A trois heures du matin, il entra à la place de Vendôme, où, après avoir bien réjoui l'aſſemblée, en danſant en furieux comme on fait à l'Opéra, il s'alla aſſeoir contre un homme dé-

guisé en masque de paysan, qui tenoit sur ses genoux un petit masque déguisé en Grand-Turc; cela fit qu'il les examinoit, & qu'il devina, au mouvement de leur contenance, qu'ils avoient voulu user de l'occasion d'un bal déguisé, pour être tous deux en rendez-vous, d'autant plus qu'il les entendit dire des mots de François, quoiqu'ils fussent déguisés en Etrangers : il prit la balle au bond, &, par rapport à son déguisement, il leur cria avec sa grosse voix : *Je m'en vais vous emporter tous les deux*; mais la barbe du Grand-Turc lui étant restée dans la main, voilà qu'il reconnoit sa femme. Comment diable, dit-il, c'est toi, Marianne? Voyez, se dit-elle, sans doute; y a-t-il quatre heures que je cours les rues pour chercher ce bon vaurien; il a tant de hâte, qu'il oublie à la maison le plus principal de son déguisement. Tiens, voilà les cornes que je t'apporte. En disant cela, elle en tira de dessous sa robe une belle paire, de bœuf, qu'il avoit laissées sur son lit, & qu'elle lui attacha elle-même sur sa tête. Il ne savoit que dire, parce qu'il voyoit bien qu'il étoit dans son tort; mais Monsieur la Rose, le Sergent de milice qui étoit venu avec sa femme, tira de sa poche une carcasse de dindon & une bouteille de vin, qui fit changer la conversation. Le Marié, pour n'être pas en

reste, offrit aussi à sa femme un cervelas qu'il avoit attrapé ; mais elle le remercia, en lui disant qu'elle en avoit mangé tout son saoul. C'est donc pour vous dire qu'il n'est pas possible qu'il n'arrive toujours quelque chose : étant avec toute la considération que j'ai, Monsieur mon très-honoré Cousin, votre très-humble, &c.



NEUVIEME AVENTURE

De la Place de Vendôme.

LES FILLES POURVUES.

QUAND on peut établir ses trois filles, faudroit qu'un pere fût pis qu'un jocrisse pour ne pas prendre l'occasion au gobet, sur-tout quand ses filles trouvent agréablement le moyen de faire une semblable fin, sans que le pere lui-même n'en sache ni quoi ni qu'est-ce, comme ce qui m'est arrivé par la gratification des *Bals de plain-pied à la rue*, aux divertissemens des réjouissances des fêtes.

Le soir, comme j'étois à rosser ma femme, pour l'empêcher de se mettre en colere, dont c'est son habitude quand je ne veux pas me

coucher, Jojotte, notre fille aînée, que je n'avois pas vue de toute la journée, non plus que ses deux sœurs cadettes, entrent toutes trois, battant, comme on dit, la muraille de leur corps, tout de même que des vraies ivrogneſſes. Je crus d'abord qu'elles contrefaiſoient d'être ſaoules, ce qui me parut d'un mauvais caractere ; car je n'aime pas qu'on m'affronte ; & j'allois jouer du gourdin (que nous appelons) ſur leur échine, quand je m'apperçus qu'elles étoient naturellement de la maniere ; ce qui ne m'étonna pas, rapport qu'elles avoient badiné avec une chopine d'eau-de-vie par tête, ce qui peut ſurprendre une fille qui ne s'y attend pas. Je vis bien alors qu'il falloit leur parler raiſon ; elles me demanderent la permiſſion d'y aller (je veux dire au Bal des rues). Je les envoyai au diable, dont apparemment elles prirent ça pour ma permiſſion, & les voilà à détaler chacune de leur côté.

Jojotte arriva à la place de Vendôme ; & dès qu'elle eſt entrée, comme elle tenoit d'une main un cervelas qu'elle avoit attrapé en l'air, un maſque habillé en mouſtache, avec un baudrier, je penſe que c'étoit un Suiſſe du quartier, car il avoit un plumet, lui prend l'autre main & l'emmene, lui diſant : Eh! je crois que vous êtes ma femme, ou du moins

c'eſt comme tout de même, rapport que vous reſſemblez à la défunte. Et là-deſſus, Jojotte vient à ſe ſouvenir qu'une Bohémienne lui a prédit qu'elle n'épouſeroit jamais qu'un Carême-prenant, dont elle ne fit aucune difficulté de s'en aller avec la mouſtache en queſtion ; & le lendemain, elle me fit ſavoir qu'elle m'avertiroit dans l'année pour être le parrain de ſon premier enfant, attendu qu'elle demeuroit avec ſon époux au Pont-au-biche, près du Temple, où qu'ils ſont commerce de chiffons, peaux de chiens, & autres marchandiſes qu'on trouve naturellement dans la rue, pour peu qu'on y faſſe attention. Et d'une.

Je fus trois jours ſans avoir vent ni voix de Baſtienne ma ſeconde fille ; je commençois à me méfier de ſa conduite pour la maniere de ſe comporter, lorſque j'en reçus ſte lettre, qui me fit connoître toute la gentilleſſe de ſon eſprit.

» Mon cher pere, vous m'avez toujours chifonné malheur ſur le mariage, en me diſant, » qu'à cauſe que je ſuis volontaire pour faire » mes fantaiſies, & j'aime aſſez à ne rien faire, » je ne trouverois pas tant ſeulement un mari. » Je vous avertis, mon cher pere, que j'en ai » deux, ou à peu près ; je ſuis fâchée de vous » faire voir en ça votre bec jaune, rapport

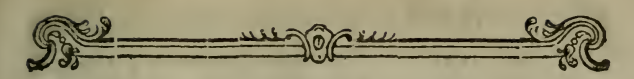
» qu'il n'eſt pas gracieux pour un pere de fa-
» mille de n'être qu'une bête ; mais il y alloit
» de mon honneur «.

Je ſuis, avec ſoumiſſion, BASTIENNE.

La troiſieme, c'eſt-à-dire, ma fille Georgette, ne me laiſſa pas dans l'inquiétude de l'embarras, comme ſa ſœur, dont elle eſt puînée; dès le lendemain matin, elle me fit dire par un garçon Marchand de vin, qu'elle s'étoit fait Dragon dans le régiment de Graſſin, & que la premiere fois qu'elle auroit brûlé deux ou trois maiſons à l'endroit de l'ennemi, elle ne manqueroit pas de m'envoyer de bonnes bribes.

On voit bien à ſte fortune de ces pauvres chers enfans, le contentement d'un pere; mais ma femme ſur-tout alla le conter par tout le quartier, pour ſe faire honneur, dont véritablement tout le monde rit & la complimenta, ce qui fait toujours plaiſir à une famille. Ah ça, Compere, à l'honneur que d'étouffer pinte avec vous.

Fin des Bals de Bois.



LES FÊTES ROULANTES,

ET LES REGRETS

DES PETITES RUES.

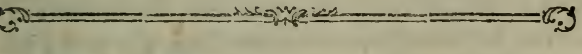
Les Romains ont eu leurs Ediles; les Empereurs eux-mêmes ont cherché à amuſer ce peuple indomptable par des ſpectacles d'une magnificence égale à la puiſſance & à l'étendue de ce grand Empire. Cependant chaque objet de ces magnificences étoit fixe. Le théatre fameux de Scaurus, qui fit tourner le peuple Romain ſur un pivot, étoit aſſurément une choſe admirable; mais c'étoit une choſe fixe & arrêtée, que l'on ne pouvoit, en quelque façon, voir que d'un ſeul point de vue, & qui n'eut au plus que deux mouvemens. Aujourd'hui la Ville de Paris donne une Fête avec laquelle on ſe promene; elle-même court les rues, on les court avec elle; on la rencontre, on l'évite, on la gagne de vîteſſe. Les chars des jeux Olympiques n'avoient tout au plus que quatre chevaux: qui peut compter ceux dont il s'agit

aujourd'hui ? Les premiers n'avoient jamais de relais, ceux-ci en ont plusieurs ; ils ont vingt-cinq pieds de long, tandis que cette Grece si fameuse ne leur en donnoit tout au plus que trois. Ces chars de triomphe, qui ont satisfait la vanité des Consuls & des Empereurs de la superbe Rome, seroient traînés, eux & leurs chevaux, quatre à quatre, dans les chars de Lutece, qui doivent être à jamais célébrés.

Que Rome & la Grece cedent donc à Paris sur la grandeur & l'étendue du volume, & qu'elles lui cedent encore plus sur le poids que leurs chars avoient à porter. En effet, les vainqueurs, célebres par leur adresse, ou par des victoires que d'autres leur avoient souvent procurées, étoient d'une légereté qui n'est point à comparer à la pesanteur immense des vivres qui sont nécessaires pour rendre tous les citoyens participans d'une joie si générale. Cette abondance roulante n'a jamais eu d'exemple dans aucune Histoire ; je doute même qu'elle puisse jamais être imitée ; car enfin, que de combinaisons heureuses n'a-t-il pas fallu pour les rassembler ! quelle imagination pour donner des livrées à la Gloire, à l'Hymen, &c. ! Je m'arrête, l'admiration me conduiroit trop loin ; mais je ne puis finir sans dire que la véritable

magnificence eſt de dépenſer beaucoup, ſans qu'on puiſſe s'en appercevoir.

Après avoir, en bon citoyen, rendu à une ſi belle Fête la juſtice qu'elle mérite, je vais joindre à ce court éloge, des éloges plus étendus, ou, ce qui eſt la même choſe, des relations & des deſcriptions de ces beaux chars, & rapporter quelques hiſtoires arrivées à l'occaſion de l'ordre & de la marche.



LE CHAR DE LA GLOIRE.

ON diſoit d'un grand Seigneur faſteux, & par conſéquent avare, qu'il n'avoit jamais donné une Fête de cent mille livres qu'elle ne fût manquée, pour avoir voulu épargner cinq ſous. On pourroit encore dire la même choſe des Fêtes ſuperbes qui furent données à l'occaſion du premier mariage de M. le Dauphin: ce n'eſt pas qu'on peut reprocher aucune épargne à ceux qui en prirent ſoin, on ne peut que louer leur magnificence; mais on doit les taxer d'un petit défaut d'attention. Comment n'ont-ils pas penſé à charger quelque Auteur célebre, de la deſcription des Fêtes & du ſoin d'orner ce récit du détail des aventures qui ſe paſſerent alors? Si l'on eût pris cette précaution, on

n'auroit pas vu de miférables Auteurs donner à ce fujet des Ouvrages, tels que *les Bals de Bois*. Ne voilà-t-il pas un beau titre? Et, fans parler du plan qui eft manqué, on peut dire que le ftyle n'en eft pas pur, & qu'on y trouve plufieurs fautes de François. C'eft pour prévenir de pareilles fottifes, qu'auffi-tôt que j'appris, par les Gazettes étrangeres, les Fêtes qu'on préparoit à Paris en fecret, pour ménager la furprife, je me préparai, fans même en avoir été chargé, à donner, non pas une Hiftoire exacte, mais des Mémoires fideles & défintéreffés, qui pourront fervir un jour à quelque Hiftorien diftingué : il trouvera la matiere riche & intéreffante.

Quel avantage d'avoir à peindre l'abondance qui a régné dans Paris! N'avez-vous pas entendu dire cent fois, d'un pays de Fée, que les allouettes y tomboient toutes rôties? C'étoit bien autre chofe ici; les dindons y pleuvoient de tous côtés, fans parler des cervelas, des andouilles, & autres galanteries, les sauciffes comptées pour rien. Comme on avoit été obligé de barrer les rues pour la commodité du Public, les plaifirs n'en étoient que plus variés. On buvoit, on mangeoit, & l'on danfoit dans de grandes falles; on rioit ou l'on faifoit autre chofe dans les petites; c'étoit par-tout noces & feftins.

Quelle intelligence dans la conſtruction des chariots ! c'étoient autant d'arches de Noé, non ſeulement parce qu'on y avoit fait entrer toutes ſortes d'animaux, mais encore par les commodités qu'on y avoit ménagées.

On feroit bien voir aux Troyens que leur cheval n'étoit qu'un âne.

Rien n'approche de l'ordre qui a été obſervé : par exemple, le char de la Gloire paſſoit aſſez bien par-tout, parce qu'il étoit conduit par des gens du premier ou quatrieme degré de mérite ; mais le char de Bacchus, qui étoit ivre, ayant pris le cul-de-ſac de l'Opéra pour une rue, alloit enfiler tout droit & écraſer une de ces Demoiſelles, lorſqu'un homme galant ſe mit au devant, tira la barriere, & ſauva la Demoiſelle ; de ſorte qu'il n'entra que le timon, qui ne fit point de mal.

Voilà ſur quel canevas on doit décrire la Fête de la ville ; & pour les épiſodes, on donnera le récit de quelques aventures dont elle a été l'occaſion.



LE CHAR DE L'HYMEN.

LE char de l'Hymen eſt ſans contredit celui que je reſpecte le plus, parce que c'eſt le char du Dieu qui fait aujourd'hui notre bonheur; mais j'aurois déſiré que ſon équipage contînt moins de perſonnes. Je l'aurois volontiers repréſenté ſous la forme d'un vis-à-vis ou d'une diligence. On auroit toujours pu y employer, avec un ſuccès égal, le céleſte & argent dont on lui a donné les livrées; on auroit pu l'animer, le colorier, le rendre plus agréable, & peut-être même y ajouter quelques impreſſions de jaſpes, pour y donner un ſous-entendu auſſi fin qu'agréable; mais les Grands Hommes ont toujours de grandes & de juſtes idées. Et pourquoi le char de l'Hymen eſt-il en général ſi grand à Paris? C'eſt parce que c'eſt une voiture dans laquelle on a coutume de mener ſouvent bien du monde. Il y avoit dans ce char des inſtrumens de toute eſpece, ce qui faiſoit bien bonne compagnie, d'autant que preſque tous ces gens-là jouoient aigre & parloient faux; ce qui étoit d'une grande reſſource pour ceux qui aimoient mieux faire la converſation, que d'entendre jouer du violon; & l'avantage étoit

étoit égal pour ceux qui aimoient mieux entendre jouer du violon que de faire la conversation. On ne pouvoit pas comparer ce beau Char à un Apothicaire sans sucre; car toute la rue des Lombards y étoit : aussi la jeunesse de l'équipage s'amusoit-elle à manger les cerises confites; & comme il étoit ordonné de présenter quelque friandise au peuple, on avoit l'attention de lui jeter les noyaux au nez, & même dans les yeux, si cela lui faisoit plus de plaisir; c'est ce qui arriva à un borgne, qui, d'un coup de noyau, perdit son bon œil, & qui eut la présence d'esprit de dire aussi-tôt : *Bon soir la compagnie.* Il y avoit à côté de lui un Clerc de Procureur, bel-esprit, qui s'écria : Je voudrois qu'il m'en eût couté les deux yeux, & en avoir dit autant. Ce ne fut cependant pas là l'aventure la plus tragique : on conçoit qu'on ne faisoit pas tourner comme un sabot, un Char de cette taille; aussi il n'y avoit point de tournant qui ne fît des reproches aux Chars, parce qu'il n'y avoit point de Char qui ne cherchât querelle aux tournans. A l'égard des lanternes, il n'y en avoit pas plus que dans l'œil du borgne qui venoit d'être aveuglé. Cependant la difficulté des tournans a donné lieu au projet de faire une ville sans tournans. On doit l'exécuter la premiere fois qu'on rebâtira Paris tout

à neuf, à moins qu'on n'exécute un autre projet plus ſimple, qui ſera de faire dans la ſuite des Fêtes ſans Chars.

L'aventure dont je parlois quand je me ſuis interrompu, fut donc cauſée par un tournant. Le Cocher de l'Hymen tourna trop court, & la voiture accrocha bruſquement un auvent, & le fit tomber dans le Char avec la compagnie qui étoit deſſus. Il s'y trouva entre autres Badauts, deux Garçons Perruquiers, une Marchande de charbon, un Capucin, & une Hirondelle de carême. On ſe repréſente aiſément que tous ces différens états culbuterent les uns ſur les autres, ſans garder de préſéance à qui paſſeroit le premier. Le haſard fit qu'un des deux Perruquiers tomba ſur la Charbonniere, l'autre ſur l'Hirondelle, & le Capucin ſur le Perruquier; le premier Perruquier blanchit entiérement la Charbonniere, & la Charbonniere noircit le Perruquier. Fi, l'impoli, s'écria-t-elle, qui me couvre de blanc! Ah! la vilaine, répliqua le Perruquier, qui me tache de noir. Les paroles s'aigrirent, la diſpute s'échauffa, ils en vinrent aux mains, de façon qu'en un moment la Vendeuſe de charbon parut être une Perruquiere, & le Perruquier un Vendeur de charbon. Il y eut moins de débat entre l'autre Perruquier & l'Hirondelle de carême,

auſſi leur affaire finit par des éclats de rire. Le Capucin ſe releva auſſi blanc que la Charbonniere, avec un peigne qui étoit tombé de la tête du Perruquier, & qui s'étoit accroché à la barbe du Révérend Pere : le Garçon le reprit, & le ſecoua long-temps comme une étrille.

Voilà ce qui prouve qu'il s'introduit toujours quelque choſe d'étranger dans le Char de l'Hymen, loſqu'on veut le faire promener dans les grandes rues, & ſur-tout un Jeudi-Gras.

LE VAISSEAU DE LA VILLE.

QUELQUES Lecteurs mal-intentionnés demanderont certainement qui je ſuis, pour oſer entreprendre la deſcription d'un Vaiſſeau ; je n'ai autre choſe à leur répliquer, ſi ce n'eſt que j'ai paſſé une partie de ma jeuneſſe dans les coches d'Auxerre, de Nogent, de Montargis, & de Melun. Pendant le voyage de Fontainebleau, on ne voit que moi dans le Valvin, & j'étois encore jeudi dernier dans le Drécol. Je loge plus ſouvent dans la galiote que dans ma chambre ; j'ai été à Rouen par les batelets : je ſuis né au Gros-Caillou ; car mon pere pêchoit des écreviſſes avec des grenouilles, & mon frere prend encore des anguilles. Il me

ſemble que voilà aſſez de titres pour faire la deſcription d'un Vaiſſeau : je n'aurois pas eu la vanité d'en faire étalage ; mais j'ai craint les mauvais propos ; & quoiqu'il ne faille pas être haut, il faut toujours ſentir ce qu'on eſt. Cela poſé, j'entre en matiere.

Il faut convenir, pour la gloire de Monſieur le Prévôt des Marchands, que le Vaiſſeau de la Ville eſt le plus beau qui ait jamais paru ſur le pavé de Paris : cela doit mettre les choſes extraordinaires ſi fort à la mode, que je ne doute pas qu'à Veniſe on ne ſe ſerve inceſſamment de carroſſes au lieu de gondoles ; les équipages ſeroient bien plus doux en allant ſur l'eau ; mais auſſi les vaiſſeaux ſeroient bien plus rudes en allant ſur le pavé.

Je ſuis perſuadé que l'on feroit très-capable de donner à la Ville un bal paré en bottes fortes, & une cavalcade en bas de ſoie. Revenons au Vaiſſeau ; comme il n'étoit point de ces ouvrages qui n'ont ni tête ni queue, il avoit pour Pilotes un Cocher & un Poſtillon auſſi galans que leurs chevaux, qui citoient à tout moment ces deux beaux vers de l'Opéra d'Alceſte :

Voyez ſur mon Vaiſſeau
Le divertiſſement nouveau.

Il faut avouer, à notre honte, que Meſſieurs des mers ont bien plus de ſel dans l'eſprit que

nous ; c'eſt ce qui me fait croire que l'Auteur du Grenier à ſel de l'Eſprit ſe mêloit de marine, lorſqu'il compoſa cet Ouvrage, qui fut cauſe que pluſieurs Lecteurs l'envoyerent par-delà les monts.

On peut juger, par la citation du Cocher & du Poſtillon, de la ſcience qui étoit dans notre Vaiſſeau ; on y ſavoit tous les cahin-caha, qui étoient le refrein de la Fête ; on y danſoit beaucoup, & l'on ne faiſoit que des balancés, à cauſe des roulis du vaiſſeau. Mais n'importe, quoique ces Meſſieurs aient les pieds en dedans, cela n'empêche pas l'eſprit d'y être ; d'ailleurs ils ont encore un autre avantage, c'eſt de ſe noyer beaucoup moins que nous, quoiqu'ils ſoient plus à portée que d'autres de cette commodité.

Mais je ne ſais par quel haſard il arrive que beaucoup plus de gens ſe noyent ſur le pavé de Paris que ſur la mer ; c'eſt même ce que j'ai craint pour le Vaiſſeau de la Ville, lorſque j'ai vu un Officier tirer l'épée contre un des chevaux qui ne vouloit pas avancer. Je ſuis bien ſûr que ce cheval-là étoit un mauvais citoyen, de ne pas vouloir marcher en pareille occaſion ; car pour quel jour réſerveroit-on ſes jambes ? Peut-être auſſi ne vouloit-il pas s'en ſervir, parce que le Cocher & le Poſtillon

n'étoient pas en uniforme de mer; car, naturellement, ils devoient être en Oumars & en Crabes; & lorſque les chevaux virent que leurs guides n'avoient pas l'habit de leur élément, ils en prirent la marche, en allant comme des écreviſſes : c'eſt ainſi qu'il faut mettre les remercîmens en action.

Tous les Matelots étoient des Chaircuitiers, des Boulangers, des Rôtiſſeurs, des Pâtiſſiers, tous mieux vêtus que les Seigneurs auxquels ils préſentoient à manger. On remarquoit parmi eux pluſieurs beaux-eſprits (car il y en a par-tout) qui avoient l'attention de juger ſur les phyſionomies, de ce qu'il falloit à ceux qui les portoient : ils jetoient des pains de Goneſſe, des aloyaux, des gigots, des brioches à ceux qui avoient l'air have & décharné, comme qui diroit des Auteurs. Mais, en même temps, ils avoient la galanterie de faire tomber les ſauciſſes, les andouilles & les cervelas du côté du beau ſexe. Cela s'appelle, à ce que je crois, ſavoir faire les honneurs du Vaiſſeau.

L'eſprit étoit donc commun dans cette voiture; mais ce qu'il y avoit de plus rare, c'étoit un pere qui avoit plus d'eſprit que ſon fils; on va le voir par l'Hiſtoire ſuivante.

Le pere s'appeloit Marche-à-terre; il étoit Facteur de lettres; ſon fils ſe nommoit Noyau,

& étoit Garçon Limonadier de la Comédie Italienne (ce qui fait voir que les enfans n'ont pas toujours le même nom & la même profeſſion que leur pere ; c'eſt une petite morale qu'il eſt bon de faire en paſſant). Le pere avoit plus d'eſprit que le fils ; le fils paſſoit pour en avoir plus que le pere, parce qu'il vouloit en faire paroître davantage. Tout le monde a le choix de ſa réputation ; lorſqu'on a l'adreſſe de la faire parler, on n'en exige pas les preuves.

Quoique Marche-à-terre fût pere, cela ne l'empêchoit pas d'avoir une Maîtreſſe, ce qui eſt beaucoup plus agréable que d'avoir un enfant. A l'égard de Noyau, il plaiſoit d'abord, mais il ennuyoit enſuite. Il changeoit ſouvent de Maîtreſſe, non pas par mérite, mais par néceſſité. Il étoit plus ſouvent renvoyé qu'infidele : on ne déplaît ſans ſujet, que lorſqu'on a plu ſans motif. Il avoit deux grands défauts pour la Société, c'étoit d'être intéreſſé & cauſtique.

Un jour il ſe fit tirer l'oreille pour payer de la biere à une perſonne du monde, que ſon rival lui enleva avec des échaudés. Voilà ce qui lui revint d'être intéreſſé, & ce qui lui démontra la vérité de cette maxime : *Ce n'eſt qu'à ſes dépens qu'on ſéduit ce qu'on aime.* Enfin, il fut chaſſé de la derniere maiſon, parce que le jour de l'an, il avoit donné des Etrennes Mignonnes

à la fille, qui étoit fort petite, & à la mere, qui étoit fort groſſe, un Livre intitulé *Réflexions ſur la maladie du gros bétail*; ce qui choqua également l'une & l'autre, attendu que de pareilles étrennes ne ſont pas à la portée de tout le monde. Il fit tant de conditions, qu'à la fin il s'aviſa d'être amoureux de Mademoiſelle Coquelet, que ſon pere aimoit autant que lui; & c'eſt-là ce qui fit bien voir la différence des génies.

Noyau, à force d'écrire des lettres, s'étoit gâté l'eſprit, & Marche-à-terre avoit formé le ſien à force d'en porter; ce qui prouve que les deſſus de lettres ſont bien ſouvent ce qui en vaut le mieux.

Mademoiſelle Coquelet, preſſée ſéparément par le pere & par le fils, dit qu'elle donneroit la préférence à celui des deux qui la feroit promener ſur un des Chars de la Ville. Marche-à-terre, qui étoit Facteur des Prémontrés, & qui avoit emprunté un de leurs habits pour ſe déguiſer en Boulanger, propoſa à Mademoiſelle Coquelet de ſe déguiſer en Mitron. Cet expédient lui plut beaucoup, d'autant plus que les femmes ſont toujours fort bien en habit de cheval. Elle jugea par-là que Marche-à-terre avoit de la tête, & gouverneroit un Royaume auſſi bien que M. Guillaume.

Noyau, qui avoit le démon de l'écriture, voulut propofer un expédient dans une lettre, & la mit, felon fa coutume, dans une lanterne qui étoit vis-à-vis la fenêtre de Mademoifelle Coquelet, dans laquelle elle rapportoit fes réponfes. Mais, par malheur, toutes les lanternes furent ôtées, parce que les Chars les auroient caffées; & la boîte à lettre de Noyau fut portée chez le Commiffaire Regnard, qui fans doute ne la rendra pas fi publique que la lettre *d'un François* (*).

Mademoifelle Coquelet, pour n'être pas reconnue, quoique déguifée, s'étoit mife dans le fond de cale, où elle buvoit commme un Chaircuitier, dans l'intention de mieux cacher fon fexe.

Noyau, ne voyant pas de lanternes, fe douta bien que fon billet n'avoit pas été rendu. Il témoigna à fon pere qu'il étoit étonné qu'on eût ôté à la Ville un fi grand ornement. Vous avez raifon, mon fils, répondit Marche-à-terre; mais pourquoi des rues ne feroient-elles pas fans lanternes, il y a tant d'efprits qui s'en paffent! Ce n'eft pas, ajouta-t-il, que M. le Lieutenant de Police n'ait voulú faire mettre des veffies, que Meffieurs de la Ville auroient prifes

(*) Petite Brochure qui paroiffoit alors.

pour des lanternes. Mais un Marchand de chandelles eſt venu leur dire que ces lanternes n'étoient que des veſſies.

Dans ce moment, on entendit pluſieurs voix effrayées, qui crioient que le Vaiſſeau prenoit eau. On deſcendit, & l'on trouva que c'étoit Mademoiſelle Coquelet qui, à force d'avoir bu, n'avoit pas pu s'empêcher de rendre.

Ah ! c'eſt Mademoiſelle Coquelet qui eſt ivre, s'écria galamment Noyau. Non, mon fils, répliqua gravement Marche-à-terre, Mademoiſelle Coquelet eſt une Demoiſelle incapable d'être priſe de vin; elle eſt ſeulement étourdie du bateau.

C'eſt par mon moyen qu'elle a pris ce petit divertiſſement avec tant de diſtinction, ainſi elle eſt à moi par préférence : cela doit vous faire voir, mon fils Noyau, que d'agir vaut mieux que d'écrire, & que votre pere a plus d'eſprit que vous.



LE CHAR DE CÉRÈS.

VOICI, Monſieur, la deſcription du quatrieme Char; & il me ſemble déjà vous entendre dire, comme on diſoit dans les rues, que cela ne finit point, & qu'on pourra dans la ſuite appeler Paris la ville des Chars; comme vous ſavez, & comme Meſſieurs de la Ville l'ignorent peut-être, qu'on nommoit par excellence celles de la Paleſtine & de la Judée, où Salomon faiſoit hiverner les ſiens. Quoiqu'il en ſoit, celui dont j'ai à vous entretenir encore, & qui n'eſt pas le dernier, étoit le Char de Cérès. Nos Badauts le trouverent mal placé à la ſuite de celui de Bacchus, & prétendirent qu'il auroit dû le précéder, parce qu'on ne s'aviſe guere de boire ſans avoir mangé; mais l'envie de critiquer fait dire ſouvent bien des choſes peu exactes. On leur répondit, avec raiſon, que quand il arrivoit quelque Courrier portant de bonnes nouvelles, on lui donnoit d'abord pour boire, ſans jamais lui dire, mon ami, vous me faites grand plaiſir, voilà pour manger.

Le Char de Cérès ſuivoit donc celui de Bacchus; & Cérès n'étoit point une de ces

figures chargées de l'embonpoint convenable à la mere nourrice du genre humain, ni accompagnée du cortége brillant que lui donnent nos Poëtes. C'étoit une petite & maigre figure de carton gris sale, dont le visage de papier mâché faisoit soupçonner la santé, & qu'un polisson dit qu'il ressembloit à du pain moisi.

Placé à une fenêtre assez basse pour entendre une partie de ce qui se disoit dans la rue, je veux vous rapporter les raisonnemens les plus communs & les plus sensés que j'entendis faire sur tous ces personnages inanimés, introduits dans cette illustre Fête.

Pourquoi, disoit-on, au lieu de toutes ces figures maussades & délabrées, qui ne font aucun plaisir, & qui ont couté dix fois plus qu'elles ne valent, n'a-t-on pas, comme à l'Opéra, rempli les Chars de personnages naturels bien habillés, & qui auroient rendu le spectacle plus vif? car, ils ont beau dire, il n'y a rien d'amusant comme ce qui remue.

Par exemple, Sans-Quartier, Grenadier du Régiment des Gardes Françoises, avec son fusil & un bel habit de l'Opéra tout neuf, un beau chapeau bordé, sa cocarde, & le plumet de son Capitaine, n'auroit-il pas mieux représenté le Dieu Mars, que ce vieillard de

cuir bouilli, dont la tête a brandillé dès le premier pas de la marche, & qui s'en vint tomber ſur ſon nez au milieu de la Place Royale & en pluſieurs autres endroits?

Un jeune homme beau & bien fait, comme M. Bacheau, ajuſté comme pour la noce, qui en fait tous les mots & toutes les facéties, c'eût été là un Dieu de l'Hyménée! falloit lui donner ce perſonnage, toutes les filles du quartier vous l'auroient ſuivi d'importance; car c'eſt un maître coq que ce Monſieut Bacheau. Sa charrette ne ſe ſeroit pas embourbée à celui-là, elles vous l'auroient pouſſée tant qu'à des noces, & un Officier de la Ville n'auroit pas été obligé de tirer l'épée contre les chevaux, pour leur faire monter le Pont-royal; ce qui leur cauſa moins de peur qu'à lui-même, puiſqu'il mourut dès le ſoir.

Et pour vous faire un Bacchus, diſoit un autre, c'étoit ma foi bien de la paperaſſe qu'il falloit! nous aurions fort bien prêté pour rien tous les maris de notre montée; dame, il y auroit eu à choiſir pour trouver un bon ivrogne; on ne pouvoit s'y tromper: du moins c'en auroit été un qui ſe ſeroit enivré *gratis* aux dépens de notre bonne Ville.

Combien connoiſſons-nous de bonnes groſſes mamans qui auroient fait un miracle

à la repréſentation de Cérès, accompagnée de tous les Mitrons de notre connoiſſance, & de nos petits enfans qui auroient fait les Moiſſonneurs, avec un bon grignon de pain blanc dans la main.

Une femme de trente à trente-cinq ans, qui étoit aſſez bien vêtue d'une belle robe de ſatin ſur fil, étoit préciſément ſous ma fenêtre, & cria tout haut à un de ſes amis: » Te ſouviens- » tu de la groſſe Marchande Merciere qui de- » meuroit vis-à-vis de chez nous, & qu'on » appeloit dans le quattier la Boulangere de » pâte ferme «? Vraiment oui, lui répondit l'autre, & de ſon grand garçon de boutique, que je nommois, moi, l'enfourneur d'Avignon, parce qu'il étoit de ce pays-là; de ſes trois petits bâtards d'enfans, dont les deux aînés étoient jumeaux, & dont nous appelions le dernier, cadet: ah! qu'ils auroient bien mieux rempli ce Char de Cérès, & que je donnerois bien de bon cœur une belle piece de ſix ſols pour voir une charretée pleine de cette garniture de connoiſſance.

Mes babillardes, échauffées par le ſouvenir de ce qui les avoit le plus touchées dans leur jeuneſſe, s'arrêterent encore long-temps au même endroit, &, continuant leur converſation, elles ſe diſoient; Effectivement, ces figures

pleines de vie ne se seroient pas cassées comme ça ; elles auroient fait honneur à Messieurs de Ville, en buvant & en mangeant tout le long du chemin ; elles vous auroient fait aller ces Musiciens qui ne vont que d'une fesse. Entends-tu comme ils ne savent ce qu'ils font ? vois-tu le Fifre qui ne peut trouver son trou, qui court comme un diable après ? Ah ! ah ! ah ! il falloit faire entonner à ces belles Divinités des Chansons sur le mariage de notre bon DAUPHIN, nous aurions fait chorus tout le long du chemin ; elles auroient mieux valu que tout leur sucre, leurs dragées, & leurs compotes.

J'y aurois gagné moi-même, Monsieur, je vous aurois envoyé ces Chansons. Au reste, on m'a dit que ce genre de détail pouvoit amuser en Province ; j'avoue que j'ai peine à le croire ; car ces pauvretés ne font rire ni le cœur, ni l'esprit : que voulez-vous ? je me soumets à la mode ; c'est un tyran, & je finis par cette réflexion : Il est bien triste d'être obligé de donner des fêtes publiques au Public ; si on avoit donné celle-ci unanime, à qui auroit-on pu s'en prendre ?



LE CHAR DE BACCHUS.

....!...(...;...» «).....( )....; « »!...?)....

IL y a ici une lacune ; c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie d'un de nos Auteurs, chargé du Char de Bacchus, qui a cru s'en débarraſſer en nous envoyant une lacune.

Nous ſommes fâchés de voir que nous avions pris pour aſſocié un homme qui eſt dans l'erreur publique, & qui croit qu'une lacune n'eſt rien. Nous allons prouver quel abus on en fait, quelle en eſt l'origine, & quel rôle elle a joué. Une lacune eſt auſſi énergique pour celui qui l'entend, qu'une lanterne ſourde eſt claire pour celui qui la porte. Retournons la face de la lanterne, & préſentons la lumiere aux yeux des Nations.

Histoire de la Princesse Lacune.

Avant qu'on eût inventé l'écriture, par conſéquent avant l'établiſſement de la grande Poſte, il exiſtoit une Princeſſe, qu'on nommoit la Princeſſe Lacune ; elle ne ſavoit pas écrire, parce qu'on n'écrivoit pas alors, comme

je

je l'ai déjà dit, & de là on peut conclure qu'elle ne ſavoit pas lire.

Elle avoit une mere, & tout au moins un pere, qui, heureuſement pour eux & pour elle, la gênoient beaucoup; je dis heureuſement, parce que la gêne & la contrainte forment le plaiſir des meres & le bonheur des filles; le plaiſir des meres, parce que c'eſt un droit d'autorité qui leur rend la ſageſſe ſupportable; le bonheur des filles, parce que cela leur donne une occaſion d'exercer leur eſprit & d'attraper leur mere.

Il eſt louable que les unes reprennent; il eſt juſte que les autres trompent. L'aigreur fait la dignité des vieilles; la ſupercherie fait l'agrément des jeunes: tout eſt établi dans le monde pour le bien de l'ordre.

Voilà donc le Lecteur inſtruit que le Roi & la Reine rendoient malheureuſe la Princeſſe Lacune. Elle étoit fort amoureuſe d'un joli Prince, qui étoit le Pot-pourri de la Cour; on l'appeloit le Prince Sous-entendu: la Reine ne vouloit pas qu'il rendît viſite à la Princeſſe, de peur qu'il ne lui portât à la tête; ce qui peut tirer à conſéquence; mais les ordres de l'Amour ſont mieux exécutés que les défenſes des meres.

Le Prince étoit triſte, quoiqu'il eût atten-

tion de ſourire toujours. Toute la Cour le croyoit fort amuſant; mais ſon ſourire n'étoit qu'un ennui ſous-entendu. Il mettoit de la fineſſe à tout. Rencontroit-il une femme ? il lui diſoit : En vérité, vous êtes adorable, &.... je n'en veux pas dire davantage. Trouvoit-il un fat ? il l'embraſſoit en lui criant : Mais rends-moi donc raiſon de cela; tu as les yeux bien battus, & je parie que.....

Il n'eſt pas étonnant qu'avec autant d'eſprit il eût tourné la tête de Lacune. Lorſque par haſard ils ſe rencontroient, ils ſe trouvoient beaucoup d'eſprit : comment auroit-elle pu n'être pas perſuadée par quelqu'un qu'elle ne comprenoit jamais ?

Princeſſe, lui dit-il un jour, vos yeux ſont bien vifs, je ne puis y fixer les miens que.... vous devinez le reſte. Prince, lui répliqua-t-elle, vous penſez toujours avec délicateſſe; auſſi je vous vois avec un plaiſir véritable; car.... Ah ! quel bonheur pour moi, reprit le Prince tranſporté, permettez que je vous prenne la main, &..... Ah ! finiſſez, Seigneur, pourſuivit la Princeſſe avec une voix émue; parce que je vous ai donné mon cœur, faut-il........

Le Prince continua, la Princeſſe répliqua; il preſſa, elle ſe tut; tout le reſte eſt très-entendu.

Quelques heures après, ne ſachant plus que faire, la Princeſſe prit un petit morceau de crayon, & fit ſans diſtraction pluſieurs points différens. Que faites-vous, Princeſſe, lui dit Sous-entendu ? Je m'occupe toujours de notre amour, répondit-elle, je fais des ſous-entendus. Voyez ce point-là, je veux qu'il ſignifie, mon cher Prince, m'aimez-vous ? Auſſi-tôt le Prince s'écria : Si je vous aime, ô Dieux ! Cette réponſe, dit la Princeſſe, doit avoir pour marques deux points différens. Le premier point marquera la premiere partie, ſi je vous aime.; la derniere partie, qui eſt, ô Dieu ! ſera marquée par ce point-ci !. Ah ! que d'eſprit, dit le Prince ! nous pourrons par ce moyen nous entendre ſans parler. Oui, dit la Princeſſe, beaucoup mieux que lorſque nous nous parlons ; il ne s'agit que de convenir de nos faits. Voici une petite marque que nous appellerons une virgule,; cela voudra dire une propoſition ; la réponſe, qui, tant que vous m'aimerez, ſera oui, aura pour marque un point ſur la virgule; : s'il arrive que nous nous faſſions des reproches, car l'amour délicat en a toujours à faire, ils ſeront notés par ce point-ci ?, que nous nommerons le point aigu ; on fera éclater ſa ſenſibilité par un autre point, qu'on peut appeler le point de douleur : lorſ-

que nous voudrons dire du mal de nos parens, nous nous servirons de cédilles pour faire nos allusions; ces deux marques ( ), ainsi placées, indiqueront un tête-à-tête, en dénotant qu'on est séparé des autres; ce sera une parenthèse; le point admiratif en sera une suite nécessaire. Et ce moment, dit-elle en rougissant, que, malgré moi, vous avez su amener, sera dépeint par le point circonflexe.

A l'égard des mots qui ne signifient rien, convenons qu'ils seront rendus par ces marques » «, auxquelles nous donnerons le nom de guillemets; voilà pourquoi on s'en sert pour marquer les harangues. Ah! qu'il y a d'Ambassadeurs dans le monde, à commencer par Messieurs les Echevins, qui sont de vrais guillemets!

C'est ainsi que le Prince & la Princesse parvinrent à se voir & à tromper le Roi & la Reine. Ce fut-là ce qui donna la premiere idée de l'écriture; on la doit à l'Amour. La plume dont on s'est servi fut tirée de ses ailes; toutes ces lignes en points différens furent appelées lacunes, du nom de la Princesse, & voilà le contre-sens dans lequel les Auteurs tombent indignement. Ils mettent leurs lacunes en points fixes; ils croient que cela ne veut rien dire, & cela dit trop; ils sont souvent

bien plus énergiques en ne faisant que des lacunes. Je ne veux pour preuve infaillible des choses fortes que renferme la lacune, que tous ces petits points dont les Poëtes séparent les mots d'un vers qui exprime l'incertitude, le trouble, la tendresse, la terreur. Corneille en a plusieurs; l'Auteur de Radamisthe en est plein; on en trouve beaucoup dans Mérope; tout le cinquieme acte d'Armide en est semé; on en voit les plus heureuses dans le Comte d'Essex; & celle-ci sur-tout, lorsque Salsbury veut dire à Elizabeth :

. . . . Vous perdez dans le Comte
Le plus grand . . . .

Elisabeth répond :

Je le sais, & le sais à ma honte.

Preuve que les lacunes disent beaucoup, puisqu'il n'y a que le plus grand qui s'y trouve.

Ah! si je fais jamais un Ouvrage pour le Public, je veux qu'il soit en lacunes; & les Chars de la Ville auroient été bien moins critiqués s'ils y avoient été aussi.



SIXIEME CHAR,

QUI N'A JAMAIS PARU;

Par un Auteur qui ne paroîtra jamais.

ON croit pouvoir dire, ſans flatter le Public, qu'aucun des autres n'approchoit de la magnificence ſuperbe de celui-ci. C'étoit le Char des Mariages. La Ville, toujours occupée de ſe peupler, avoit jugé digne de ſa prudence de faire faire des ſujets pour les Maîtres qu'on nous prépare. Cent Demoiſelles, preſque toutes filles des quatre principaux quartiers de Paris, avoient été mariées des libéralités de la Ville. Ces heureux couples, unis ſous de ſi favorables auſpices, ne pouvoient manquer de faire des fortunes proportionnées. La ſatisfaction, peinte ſur leur phyſionomie, ſe communiquoit d'autant plus aiſément, qu'il y avoit un grand concours attiré par la curioſité d'une Fête ſi intéreſſante; c'eſt ce qui les avoit fait placer ſur les deux côtés du Char, à cauſe de la vue. Mille chaînes de fleurs, galamment entrelacées en guirlandes, ſembloient les attacher les uns aux autres, à peu près comme l'on unit les

particuliers qui se destinent au service de mer (*).

Une table magnifiquement servie tenoit le milieu du Char, & sembloit n'être que le repas de la noce, quoiqu'elle fût destinée à l'événement le plus éclatant de la journée.

Tout le monde sait que la poudre bien maniée peut diriger à point nommé, les effets du mouvement qu'elle imprime aux corps qui, en la comprimant, sont devenus susceptibles de toute la force de son élasticité : ainsi, je juge, sans vous flatter, ami Lecteur, que vous devinez que le double fond du char étoit rempli de poudre, disposée avec tant d'art par une personne consommée dans l'Artillerie dès la derniere guerre, qu'en y mettant le feu, elle devoit enlever, à hauteur des toits ordinaires des maisons, toutes les viandes contenues dans le Char, qui, décrivant chacune leurs paraboles particulieres, en raison de leur gravitation différente, seroient tombées à différentes distances dans toute la superficie des places publiques, pour y présenter des rafraîchissemens aux Spectateurs.

Les peintures du char étoient dignes de ses

(*) On a usé de cette périphrase, pour éviter le mot de Galérien, qui auroit pu rappeler au Lecteur des idées peu gracieuses pour une réjouissance.

autres ornemens. Sur un fond gros bleu, négligemment glacé de couleur de rose, on avoit peint en argent ou en or les différens attributs des Mariages; mais comme ils n'étoient qu'en détrempe, une pluie qui tomba toute la nuit au travers des remises du rempart, les fit couler presque tous (*).

Pour qu'un Char destiné à conduire les heureux Epoux, fût assorti de pied en cap à leur alégresse, on avoit eu soin de prendre des chevaux de quinze à dix-huit mois, dont la gaieté devoit répondre à celle de leurs Maîtres : mais on a bien éprouvé ici combien il est dangereux de confier le timon des affaires à une jeunesse; à peine le cortége étoit-il en marche, que les jeunes animaux, animés par le bruit des Chars précédens, & de Messieurs les Officiers à cheval, dont ils étoient entrelassés, se livrent à toute la pétulance de leur imagination. En vain les Cochers prudens usent de toutes les voies de douceur pour ramener les esprits; la correction les irrite, leur vivacité se tourne en fureur; ils entraînent avec eux les Palefreniers pendus aux longes de soie blanc & argent destinées à les retenir. Les

(*) On avoit, par précaution, élevé des remises en forme de hangars, pour y mettre les Chars, afin d'être tout portés pour en partir.

fiancées tremblent pour leur fruit, les époux crient, les cochers jurent, les enfans pleurent, les chiens aboient, le peuple fuit en désordre le long du rempart; plusieurs Demoiselles, voulant passer les fossés des contre-allées, y tombent la tête la premiere; quelques-unes y gagnent, d'autres s'en désolent; la fermentation redouble, les traits cassent enfin; tout s'arrête, le calme revient peu à peu. La compagnie d'Ouvriers, établie avec prévoyance à la suite de chaque Char, s'avance diligemment; leurs habits bleus d'un bord d'argent, que l'on avoit mis double sur la manche, pour marquer leur utilité, semblent redoubler leur zele, & le désordre ne dure qu'autant de temps qu'il en faut pour le réparer. Ce temps si court fut néanmoins assez long pour donner quelque inquiétude à la pauvre Demoiselle Monguif. Monsieur Quijain se trouva là pour son malheur. L'ayant vue d'abord par-derriere: Voilà, dit-il, un dos de ma connoissance; il fait le tour, & à ses traits charmans il reconnoît sans peine son visage. C'est alors qu'elle eût bien voulu troquer ses jolis yeux rouges contre des yeux noirs, son nez camus contre un autre. Ah! ah! lui dit-il, Mademoiselle, vous êtes donc une faiseuse de fortunes? Vous avez fait la mienne, j'en conviens, vous m'ap-

portâtes en mariage les trois cents livres de Meſſieurs les Fermiers Généraux, ſans leſquels je ne ſerois pas actuellement Garçon Tailleur; mais je croyois que vous ne faiſiez cela que pour moi ; & pendant que vous me dites que vous allez chercher des nourriſſons en campagne, vous allez en prendre de tout élevés au magaſin de la Ville; car vous n'êtes là, ſans doute, que pour épouſer ces Meſſieurs? Monſieur, reprit Mademoiſelle Monguif, ce que vous me dites eſt une preuve que je ne ſuis pas votre femme; une perſonne comme vous ne voudroit pas faire éclater en public des tracaſſeries de ménage avec ſon épouſe; mais quand cela ſeroit, en devrois-je moins faire la fortune de Monſieur? Trop heureuſe, hélas! ſi, comme le Monſieur qui étoit Empereur & comptoit ſes jours par ſes bienfaits, je pouvois compter les miens par de pareilles fortunes! Monſieur Quijain vouloit répondre; mais Monſieur Boucheret, qui étoit le fiancé du jour, prenant la parole : Monſieur, lui dit-il, point tant de bruit, Mademoiſelle me fait honneur, & je vous prie d'être perſuadé que je défendrai le ſien; je m'appelle Boucheret, je ne vous en dirai pas davantage; mais . . . . . .

Vous ſentez, cher Lecteur, qu'il n'en falloit

pas beaucoup pour exciter une diſcuſſion entre ces deux Meſſieurs, qui ne ſe connoiſſoient pas; mais comme on alloit s'échauffer, le Char raccommodé prit ſa marche, qui ne fut pas même interrompue par l'impertinence d'un mauvais plaiſant, comme il y en a toujours parmi la canaille, qui ſe mit, comme on paſſoit par-devant les Enfans-trouvés, à inſulter Mademoiſelle Triport, en lui diſant: Arrêtez donc, Mademoiſelle, pour voir Meſſieurs vos enfans; il eſt bien ſingulier qu'ils ne ſoient pas de votre noce; tenez, les voilà tous trois qui viennent au devant de vous, au moins donnez-leur un cornet de dragées.

Mademoiſelle Triport fut aſſez interdite, comme une perſonne qui ne s'attend pas à quelque choſe; mais une Dame qui étoit de ſa connoiſſance prit ſon parti: Allez, Monſieur, lui dit-elle, on ſait ce que c'eſt que la médiſance du Public; mais Mademoiſelle eſt connue; ce n'eſt pas la fille d'un Bedaut qui porte la verge depuis vingt ans, avec aſſez de conſidération pour avoir obtenu une place dans les Mariées, qui eſt capable de pareille choſe: une fille élevée comme elle, pourroit bien être attrapée une fois par une foibleſſe; mais, avec l'éducation qu'elle a eue, on apprend de ſes premiers malheurs à éviter la ré-

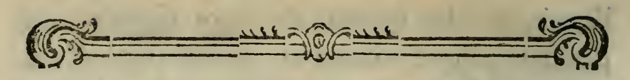
cidive. Cette converſation dureroit peut-être encore, ſi l'on ne fût arrivé à l'eſplanade de la Porte Saint-Antoine, lieu de la premiere diſtribution. Le Char étant arrêté, on mit le feu à la premiere mine : mais comme dans les affaires d'un grand détail on ne peut pas tout prévoir, on n'avoit pas ſongé qu'en faiſant ſauter les viandes, on donneroit une furieuſe commotion aux Mariés ; en effet, à la premiere ſecouſſe, voilà tous les Mariés en mouvement : vous croyez bien qu'ils ne perdirent pas de temps à deſcendre ; ils deſcendirent cependant encore plus vîte qu'ils ne vouloient ; jamais union ne fut de moins longue durée ; & en effet ils n'ont pas eu tort. Quand on a agi de bonne foi dans un mariage, on eſt bien diſpoſé à le rompre quand on ſe voit en butte à l'artifice ; chacun en effet s'en alla de ſon côté (*) : mais c'eſt à quoi le Public a fait peu d'attention. Il devoit en effet la ſienne au ſpectacle d'un Ambigu magnifique, ſervi dans la moyenne région de l'air : l'effet de la mine fut parfait, mille gigots en l'air faiſoient un coup-d'œil que l'on ne peut ſe figurer ſans

(*) On eſpere que ceci ne dégoûtera pas le Public de ſe marier ; on oſe l'aſſurer que la regle n'eſt pas ſans exception, & qu'il pourra encore ſe contracter des mariages de bonne foi.

l'avoir vu : les cornets de ſucre ſe délivrant par leur propre vibration, faiſoient pleuvoir une grêle de dragées ; des compagnies de perdreaux pleuvoient toutes rôties par-deſſus les foſſés de la Baſtille ; les poulets, comme par inſtinct, tomboient en foule chez les plus jolies femmes du Marais ; un troupeau de dindons vint tomber dans les cours du Palais, & l'on a vu des bandes d'oyes juſque dans le quartier du Fauxbourg le plus reculé.

L'abſence des Mariés rendit inutile une plus longue marche de ce Char ; c'eſt ce qui fait qu'il n'a pas eu la réuſſite des autres : mais on a cru devoir rendre compte au Public de l'invention peut-être la plus judicieuſe de toute la Fête, & qui méritoit le mieux de réuſſir.





CHANSONS.

LES REGRETS DES PETITES RUES.

Sur l'Air : *Jean faut-il tout vous dire ? &c.*

Nous entendrons dire par-tout :
Monſieur de BERNAGE, à ce coup,
S'eſt ſurpaſſé lui-même :
C'eſt bien pis encor cette fois
Que ce ne fut aux Bals de Bois,
Ah ! mardié que je l'aime !

Ce Magiſtrat judicieux
Ordonne les Fêtes au mieux,
Au parfait, au ſuprême :
Les beaux Chars ! les jolis chevaux !
Le bon vin qui ſort des tonneaux !
Ah ! mardié que je l'aime !

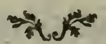
Tous ont crié, Grands & Petis,
Du Bourgeois juſqu'au noble fils

De Monſeigneur de Treſme :
Vive, vive mille & mille ans
Monſieur le Prévôt des Marchands !
Ah ! mardié que je l'aime !

Cependant il nous fit, hélas !
Pour nous ſeules du Jeudi Gras
Un Jeudi de Carême :
Au Diable auſſi qui chantera,
Et celle de nous qui dira,
Ah ! mardié que je l'aime !

Qu'à nos fenêtres quelque jour,
De ſon brelingot, à ſon tour,
Au balcon d'un troiſieme,
Il voye un objet plein d'appas,
Qui lui faſſe dire tout bas :
Ah ! mardié que je l'aime !

La nuit, quand pour nous cajoler
Il penſera nous enfiler
D'une vîteſſe extrême ;
Nous barricadant avec ſoin,
Nous l'enverrons dire plus loin,
Ah ! mardié que je l'aime !



CHANSON.

Sur l'Air : *Y avance, y avance, y avance*, &c.

Monsieur le Prévôt des Marchands,
Homme d'un grand entendement, (*bis.*)
Pour célébrer le mariage
De notre Dauphin, a fait rage.

Il a rassemblé tout d'abord
Les Magistrats de Ville en corps,
Leur a dit : Que nous faut-il faire,
Si au Public nous voulons plaire ?

Ne donnons plus de Bal de Bois,
On les critiqueroit, je crois ;
Car on en a dit du mal, parce
Qu'il sentoit un peu trop la farce.

Le Prévôt des Marchands a dit :
Vous avez tous beaucoup d'esprit ;
Mais c'que vous proposez de faire
Me paroît un peu trop vulgaire.

Faisons promener des chariots
Dorés du bas jusques en haut ;

On

On approuva l'idée, à cauſe
Que c'étoit une belle choſe.

Ainſi le Jeudi au matin
Ces beaux Chars, au nombre de cinq,
Furent en marche, bien en file,
Par toutes les rues de la Ville.

Dans le premier eſt le Dieu Mars,
Qui ſe tient droit comme un Céſar,
Traîné par des chevaux d'Eſpagne,
Car on n'alloit pas à l'épargne.

Il étoit fait d'un beau carton,
Sur un deſſin de Bouchardon,
Et remuoit tant ſoit peu la tête,
Comme pour approuver la Fête.

Les Cochers & les Poſtillons
Etoient tout couverts de galons
Rouges comme des écreviſſes,
Et dorés comme des calices.

Enſuite l'Hymen & l'Amour
Sur le ſecond vient à ſon tour,
Avec un Orcheſtre qui touche
Tous le airs de Monſieur Deſtouche.

Le troiſieme étoit un Vaiſſeau
Bleu & argent, quoique fort beau,
Où il y avoit de la mangeaille,
Et de quoi bien faire ripaille.

⁂

Ceux qui ſuivent ſont merveilleux,
Bien plus plaiſans & plus joyeux;
Car Bacchus eſt dans le quatrieme,
Et Cérès dans le cinquieme.

⁂

Après s'être bien promenés,
J'ignore où on les a menés;
Mais au peuple on entendoit dire,
Ça nous a dû faire bien rire.



CHANSON.

Sur l'Air : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

Le jour venu, dès le matin,
Près de la Porte Saint-Martin,
Il sortit, c'est vérité pure,
Des tonneaux, des dieux, des cochers,
Du pain, des chars, de la dorure,
Des cervelas, & des archers.

Au premier de ces Chariots,
Que de tras tras ! que de tros tros !
C'étoit le Dieu Mars de la Thrace,
Triomphant de je ne sais quoi ;
On l'auroit su, si dans la place
On nous eût montré notre Roi.

FIN DU VOLUME.

TABLE
DES MATIERES
ET DES CHAPITRES,

Contenus dans ce Volume.

DISCOURS *Préliminaire.* pag. v
Le Sultan Misapouf & la Princesse Grisemine, ou les Métamorphoses, Conte. Premicre Partie. 1
Le Sultan Misapouf & la Princesse Grisemine. Seconde Partie. 35
Histoire de la Sultane Grisemine. 50
Avertissement de l'Éditeur. 72
Histoire de la Félicité. 73
Histoire de Thémidore. 75
Zulmis & Zelmaïde. 121
Avertissement sur cette nouvelle édition. 176
Tant mieux pour Elle, Conte. 177
CHAPITRE I. *Qui promet plus qu'il ne tient.* Ibid.

CHAP. II. *Façon de faire des Entrevues.* 181
CHAP. III. *Elle ne s'y attend pas.* 186
CHAP. IV. *Qui ne dit pas grand'chose.* 189
CHAP. V. *Où le Prince n'est pas gâté.* 193
CHAP. VI. *Suite des Tant mieux.* 196
CHAP. VII. *Qui est très-court, & qu'on trouvera peut-être trop long.* 200
CHAP. VIII. *Où l'on verra le grand Instituteur en presse.* 203
CHAPITRE IX. 207
CHAP. X. *Façon de rompre un enchantement.* 211
CHAP. XI. *Qui n'étonnera personne.* 216
CHAP. XII. *Qui vise au touchant.* 221
CHAP. XIII. *Cela va prendre couleur.* 225
CHAP. XIV. *Gare les tranchées.* 229
CHAP. XV. *Remede contre les tranchées.* 233
CHAP. XVI. *Les Tableaux.* 238
CHAP. XVII *Qui est de trop.* 242
Il eut raison, Conte philosophique & moral. 247
Il eût tort, Conte moral. 259

Ni trop ni trop peu, Conte moral. 266
Les A propos, Conte. 276
Histoire des Deux Freres. 277
La Navette d'Amour, Conte. 289
Les Bals de Bois & les Fêtes roulantes. 339
Avertissement de l'Editeur. 340
*Les Bals de Bois. Lettre de M. le Comte Z*** à M. le Marquis, &c.* 341
Premiere Aventure, arrivée au Bal de la Porte Saint-Martin. 343
Deuxieme Aventure, arrivée au Bal de la Barriere de Seve. 351
Troisieme Aventure, arrivée au Bal du Carrousel. 353
Quatrieme Aventure, arrivée au Bal de l'Estrapade. 358
Cinquieme Aventure, accident arrivé dans un Bal. 361
Sixieme Aventure. 363
Septieme Aventure d'un Prince & d'une Princesse, arrivée dans un des Bals de la Place de Vendôme. 366
Huitieme Aventure du Bal de la Place de

Vendôme. Lettre d'un Cousin, à son Cousin qui étoit en Province. 371
Neuvieme Aventure de la Place de Vendôme. Les Filles pourvues. 375
Les Fêtes Roulantes, & les Regrets des petites rues. 379
Le Char de la Gloire. 381
Le Char de l'Hymen. 384
Le Vaisseau de la Ville. 387
Le Char de Cérès. 395
Le Char de Bacchus. 400
Histoire de la Princesse Lacune. Ibid.
Sixieme Char qui n'a jamais paru; par un Auteur qui ne paroîtra jamais. 406
Chansons. Les Regrets des petites rues. 414
Autre. 416
Autre. 419

Fin de la Table.

